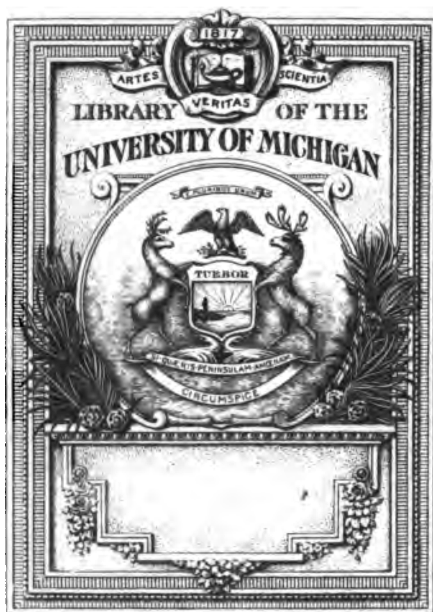
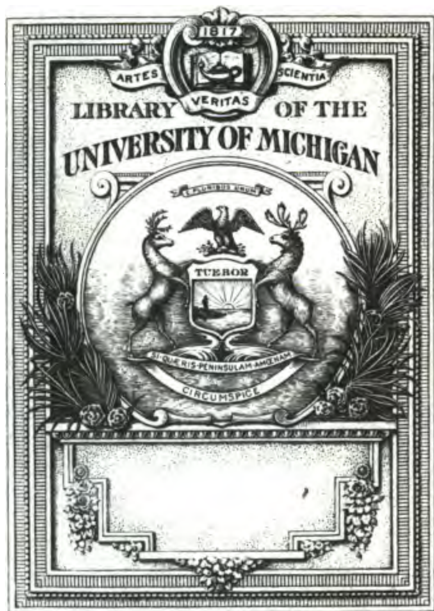

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE




1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



JEAN SOBIESKI

ROI DE POLOGNE.



Garand, del. *Chenu sculp.*

HISTOIRE
DE
JEAN SOBIESKI,
ROI DE POLOGNE.

Par M. L'ABBÉ COYER. Gabriel François

TOME PREMIER.



A VARSOVIE,

Et se trouve à PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXI.



A

SON ALTESSE
MONSEIGNEUR LE PRINCE
DE BOUILLON.

PETIT-FILS d'un grand Roi, vous trouverez dans son Histoire le modèle des vertus que vous cherchez, & qu'à votre âge il suffit peut-être d'entrevoir. SOBIESKI, avant que d'être Roi, fut Héros. L'héroïsme qui l'éleva, doit animer tous ceux qui veulent faire de grandes choses.

Je n'ignore pas, MONSEIGNEUR, que votre propre Maison vous offre des modèles en tout genre; & le sang de Lorraine, qui coule aussi

dans vos veines, fut toujours fécond en Héros. Je nommerois les Lorrains & les Bouillons que l'Europe admira, si les histoires, si les monumens ne parloient pas. Sans oublier leur gloire, fixez vos regards sur celle de Sobieski*; & vous apprendrez par quelles actions on arrive à l'immortalité chez tous les Peuples. Vous y arriverez en cultivant les qualités que la nature a placées dans votre ame. Admirer les grands hommes & les étudier, comme vous le faites, c'est commencer à les imiter.*

Je suis, avec un respectueux attachement,

MONSEIGNEUR,

DE *V*OTRE *A*LTESSE,

Le très-humble, & le très-obéissant Serviteur,

COYER.



PRÉFACE.

L'HISTOIRE d'un Roi héréditaire & absolu, ne produit pas ordinairement ce grand intérêt que nous cherchons dans les Chefs des Peuples. Ce Roi, quelqu'il ſoit, les Peuples le reçoivent du droit du Sang, & il ne leur eſt pas permis de diſcerner le bon gouvernement du mauvais. S'il arrive quelques ſecouſſes, elles ſont

légeres, & l'autorité, à la fin, ſubjugue tout. Cette monotonie d'obéiſſance paſſive, ſalutaire ſi le Monarque eſt bon, ruineuſe s'il eſt méchant, ne met ſur le théâtre de l'Hiſtoire que des Acteurs froids, inanimés qui ne ſe meuvent, n'agiſſent qu'au gré d'un premier Acteur, & ce premier Acteur ſans chaleur, comme ſans crainte, n'a pas le pouvoir lui-même de nous intéreſſer vivement.

Il n'en eſt pas ainſi d'un Roi Electif. Ou ſes vertus le portent ſur le Trône, ou

ſa force. S'il s'éleve par ſes vertus, le ſpectacle eſt touchant; ſi c'eſt par la force, il attire encore les regards en triomphant des obſtacles; & lorſqu'il eſt au faîte de la puiſſance il a un beſoin continuel de conſeil & d'action pour s'y maintenir. *Le Roi, la Loi & la Nation*, trois forces qui peſent ſans ceſſe l'une ſur l'autre; équilibre difficile. La Nation ſous le bouclier de la Loi, penſe, parle, agit avec cette liberté qui convient à des hommes. Le Roi, en ſuivant ou en violant la Loi, eſt approuvé ou

contredit, obéi ou désobéi, paisible ou agité.

Telle est l'Histoire que j'écris. On verra un Noble Polonois, le célèbre *Sobieski*, monter à l'Autorité suprême & s'y soutenir au milieu des orages. On le verra dans les Armées, dans le Sénat, dans les Diètes ; & je le montrerai avec cette vérité qu'on chercheroit envain dans l'histoire d'un Monarque absolu. Celui-ci gouverne dans les ténebres. Le Chef de la République Polonoise est tout à découvert. Ainsi l'Historien, sans être obligé de de-

viner en trompant la posté-rité, après s'être trompé lui-même, n'a qu'un soin, celui de choisir de bons Mémoires. Les deux qui m'ont guidé principalement, m'ont parû tels.

C'est, pour la partie Militaire, un manuscrit d'un Officier François au service de Pologne. Cet Officier nommé, *Dupont*, Ingénieur en chef de l'Artillerie, & Capitaine d'une Compagnie-Franche de deux cents Dragons, a suivi son Héros dans ses campagnes. Il raconte ce qu'il a vû; & comme il n'étoit

né ni Polonois, ni Sujet du Prince dont il écrit, il n'a dû se livrer ni à la partialité nationale, ni à l'aveugle adoration d'un Maître que la naissance a fait.

Quant à la partie Politique, je l'ai trouvée dans les lettres familieres d'*André-Chrysostome Zaluski*, Evêque, Sénateur & Chancelier de Pologne : trois qualités qui le plaçoient au centre des affaires. Les lettres qu'il écrivoit à mesure que les événemens se montroient, n'étoient faites ni pour le Public, ni pour le Prince. Elles étoient adressées à

des amis. L'amitié ne connoît que le langage de la franchise. L'impression ne les a publiées que longtems après leur existence. *Sobieski* n'étoit plus ; & sa Maison ne régnoit pas. Je n'ai trouvé, dans ces lettres, ni beauté, ni style, ni précision, je n'y cherchois que la vérité ; & si avec cette volonté ferme & de tels guides je me suis égaré ; déchirons les Histoires.

Au reste, avant que de montrer *Sobieski* en Pologne, j'ai crayonné la Pologne elle-même. Ce

seroit une superfluité à me reprocher si ce Royaume nous étoit aussi connu que l'Allemagne ou les Pays-Bas. Sans ce Tableau racourci, la plûpart, des Lecteurs auroient mal vû, dans l'Histoire de *Sobieski*, bien des faits relatifs au sol, aux mœurs & au gouvernement de ce Pays.



HISTOIRE



HISTOIRE
DE
JEAN SOBIESKI,
ROI DE POLOGNE.

LIVRE I.

Tableau général de la Pologne.



Es Polonois, avant le sixiéme siécle, lorsqu'ils étoient encore Sarmates, n'avoient point de Rois. Ils vivoient libres dans les montagnes & les forêts, sans autres maisons que

des chariots, toujours méditant quelque nouvelle invaſion ; mauvaiſes troupes pour ſe battre à pied, excellentes à cheval (*a*). Il eſt aſſez étonnant qu'un peuple barbare, ſans chef & ſans loix, ait étendu ſon empire depuis le Tanaïs juſqu'à la Viſtule, & du Pont-Euxin à la Mer Baltique (*b*), limites prodigieuſement diſtantes qu'ils reculerent encore en occupant la Bohême, la Moravie, la Siléſie, la Luſace, la Miſnie, le Mecklenbourg, la Poméranie & les Marches Brandebourgeoiſes. Les Romains qui ſoumettoient tout, n'allerent point affronter les Sarmates.

Ce paradoxe hiſtorique montre ce que peuvent la force du

(*a*) Tacit. hiſt. lib. I. c. 79.
(*b*) Pompon. Mela, de ſitu orbis. lib. I.

corps, une vie dure, l'amour naturel de la liberté & un instinct sauvage qui sert de Loix & de Rois. Les Nations policées appelloient les Sarmates des brigands, sans faire attention qu'elles avoient commencé elles-mêmes par le brigandage.

Il s'en faut beaucoup que les Polonois, qui prirent ce nom au milieu du sixiéme siécle, ayent conservé tout l'héritage de leurs peres. Il y a longtems qu'ils ont perdu la Silésie, la Lusace, une grande partie de la Poméranie, la Bohême & tout ce qu'ils possédoient dans la Germanie. D'autres siécles ont encore amené de nouvelles pertes. La Livonie & les vastes campagnes de l'Ukraine ont passé à d'autres puissances. C'est ainsi que tant de grands

Empires ſe ſont briſés ſous leur propre poids.

Vers l'an 550. *Leck* s'aviſa de civiliſer les Sarmates. Sarmate lui-même, il coupa des arbres & s'en fit une maiſon. D'autres cabanes s'éleverent autour du modèle. La Nation, juſqu'alors errante, ſe fixa; & *Gneſne*, la premiere ville de Pologne, prit la place d'une forêt (*a*). Les Sarmates apparemment connoiſſoient mal les Aigles. Ils en trouverent, dit-on, pluſieurs nids en abbattant des arbres. C'eſt de-là que l'Aigle a paſſé dans les Enſeignes Polonoiſes. Ces fiers oiſeaux font leurs aires ſur les plus hauts rochers; & Gneſne eſt dans une plaine. *Leck* attira

(*a*) Martin. Cromer. de orig. Pol. lib. 1. cap. 14.

les regards de ſes égaux ſur lui, & déployant des talens pour commander autant que pour agir, il devint leur Maître, ſous le nom de *Duc*, pouvant prendre également celui de *Roi*.

Depuis ce Chef de la Nation juſqu'à nos jours, la Pologne a eu d'autres Ducs, des Vaivodes, aujourd'hui Palatins, des Rois, des Reines, des Régentes & des Interregnes. Les Interregnes ont été preſqu'autant d'Anarchies. Les Régentes ſe ſont fait haïr. Les Reines en petit nombre n'ont pas eu le tems de ſe montrer. Les Vaivodes ne furent que des oppreſſeurs. Parmi les Ducs & les Rois, quelques-uns ont été de grands Princes; les autres ne furent que guerriers ou tyrans. Tel ſera tou-

jours à peu près le ſort de tous les peuples du monde ; parce que ce ſont les hommes, & non les Loix qui gouvernent.

Dans cette longue ſuite de ſiécles, la Pologne compte quatre claſſes de Souverains. *Leck*, *Piaſt*, *Jagellon* : voilà les Chefs des trois premieres Races. La quatriéme, qui commence à *Henri de Valois*, forme une claſſe à part ; parce que la Couronne y a paſſé d'une maiſon à une autre, ſans ſe fixer dans aucune.

La ſucceſſion dans les quatre claſſes, montre des ſingularités qui méritent d'être connues.

L'an 750. les Polonois n'avoient pas encore examiné ſi une femme pouvoit commander à des hommes. Il y avoit longtems que l'Orient avoit

décidé que la femme eſt née pour obéir. *Venda* régna pourtant, & glorieuſement. Faut-il croire, avec les Hiſtoriens Polonois (*a*), qu'un Prince Allemand, nommé *Ritiger*, touché des charmes de la Belle inſenſible, la demanda en mariage à la tête d'une armée; qu'elle ſe préſenta au combat; que les troupes Allemandes refuſerent de ſe battre pour un intérêt d'amour; que Ritiger ſe tua; & que Venda ſe précipita dans la Viſtule pour ne plus troubler le repos de ſes peuples? Il eſt encore plus vrai qu'elle les auroit mieux ſervis en continuant à les bien gouverner.

Dès-lors la Loi, ou l'uſage Salique de la France, fut adopté

(*a*) Cromer. Dlugloff. hiſt. Pol. lib. 1.

par la Pologne ; car les deux Reines qu'on y a vûes depuis, *Hedwige* en 1382, & *Anne Jagellon* en 1575, ne monterent ſur le Trône qu'en acceptant les époux qu'on leur déſigna pour les ſoutenir dans un poſte ſi élevé. Anne Jagellon avoit ſoixante ans, lorſqu'elle fut élûe. *Etienne Battori*, qui l'épouſa pour régner, penſa qu'une Reine étoit toujours jeune.

Des ſiécles antérieurs avoient ouvert d'autres chemins à la Souveraineté. En 804 les Polonois furent embarraſſés pour le choix d'un Maître ; ils propoſerent leur Couronne à la courſe : pratique autrefois connue dans la Grèce, & qui ne leur parut pas plus ſinguliere, que de la donner à la naiſſance. Un jeune homme nourri dans

l'obſcurité la gagna, & il prit le nom de *Lesko II.* Les chroniques du tems nous apprennent qu'il conſerva ſous la pourpre la modeſtie & la douceur de ſa premiere fortune; fier ſeulement & plein d'audace, lorſqu'il avoit les armes à la main (*a*).

Preſque tous les Polonois ſoutiennent que leur Royaume fut toujours éle&tif. Cette queſtion les intéreſſe peu, puiſqu'ils jouiſſent. Si on vouloit la décider par une ſuite de faits pendant ſix ou ſept ſiécles, on la décideroit contr'eux, en montrant que la Couronne dans les deux premieres claſſes a paſſé conſtamment des peres aux enfans, excepté dans les cas d'une

(*a*) Kadlubek. hiſt. Pol. lib. 1. epiſt. 4.

entiere extinction de la Maison régnante. Si les Polonois alors avoient pu choisir leurs Princes, se seroient-ils donné pour Maîtres des enfans qui pouvoient croître pour le malheur comme pour le bonheur public? Il étoit plus naturel de choisir parmi leurs Palatins des sages tout décidés. Les eût-on vû aller prendre un Moine dans le fond d'un Cloître pour le porter sur le Trône, uniquement parce qu'il étoit du Sang de *Piast*? Ce fut *Casimir I.* fils d'un pere détesté *Mieciſlaw II.* & d'une mere encore plus exécrable. Veuve & Régente, elle avoit fui avec son Fils. On le chercha cinq ans après pour le couronner : la France l'avoit reçu. Les Ambassadeurs Polonois le trouverent sous le Froc dans l'Abbaye de Clugny, où

il étoit Profès & Diacre (*a*). Cette vûe les tint d'abord en suspens. Ils craignirent que son ame ne se fût flétrie sous la cendre & le cilice : mais faisant réflexion qu'il étoit du Sang Royal, & qu'un Roi quelconque étoit préférable à l'Interregne qui les désoloit, ils remplirent leur Ambassade. Un obstacle arrêtoit. Casimir étoit lié par des Vœux & par les Ordres Sacrés. Le Pape Clément II trancha le nœud; & le Cénobite fut Roi.

Ce n'est qu'à la fin de la seconde Classe que le *Droit héréditaire* périt pour faire place à l'*Election*. Nous en marquerons l'époque.

Le Gouvernement a eu aussi

(*a*) Dlugloss. pag. 208.

ſes révolutions. Il fut d'abord abſolu entre les mains de *Leck*, peut-être trop. La Nation ſentit ſes forces, & ſecoua le joug d'un ſeul. Elle partagea l'autorité entre douze *Vaivodes* ou Généraux d'Armée, dans le deſſein de l'affoiblir. Ces Vaivodes, aſſis ſur les débris du Trône, les raſſemblerent pour en former douze, qui venant à ſe heurter les uns les autres, ébranlerent l'Etat juſques dans ſes fondemens. Ce ne fut plus que révoltes, factions, oppreſſion, violence. L'Etat, dans ces terribles ſecouſſes, regretta le gouvernement d'un ſeul, ſans trop penſer à ce qu'il en avoit ſouffert : mais les plus ſenſés chercherent un homme qui ſçût régner ſur un Peuple libre, en écartant la licence. Cet homme ſe trouva dans la

personne de *Cracus*, qui donna son nom à la ville de Cracovie, en la fondant au commencement du septiéme siécle (*a*).

L'extinction de sa posterité dès la premiere génération, remit le sceptre entre les mains de la Nation, qui ne sçachant à qui le confier, recourut aux Vaivodes qu'elle avoit proscrits. Ceux-ci comblerent les désordres des premiers ; & cette Aristocratie mal constituée, ne montra que du trouble & de la foiblesse. Les Hongrois, qui se croyoient menacés depuis longtems par la Pologne, en jurerent la perte. Une irruption subite sema la crainte de tout côté. On s'assembloit, on ne résolvoit rien. Les chefs

(*a*) Dlugloss. hist. Pol. lib. 1. pag. 50

étoient haïs & méprisés, les soldats sans confiance, le peuple dans le plus grand désespoir. Au milieu de cette confusion, un homme sans nom & sans crédit pensoit à sauver sa patrie. Il attira les Hongrois dans un défilé où ils périrent presque tous. *Przémislas* (c'est ainsi qu'on le nommoit) devint en un jour l'idole du peuple ; & ce peuple sauvage qui ne connoissoit encore d'autres titres à la Couronne que les vertus, la plaça sur la tête de son Libérateur, qui la soutint avec autant de bonheur que de gloire,
VIII. Siécle. sous le nom de *Lesko* I (*a*).

Ce rétablissement du pouvoir absolu ne dura pas longtems sans éprouver une nou-

(*a*) Id. ibid. pag. 61.

velle ſecouſſe. *Popiel* II. le quatriéme Duc depuis Przémiſlas, mérita par ſes crimes d'être le dernier de ſa race. La pareſſe, la débauche la plus brutale, la trahiſon, la dureté, le poiſon, tout cela ne lui coutoit pas un remords, non plus qu'à ſa femme encore plus méchante que lui (*a*). Il ne laiſſa point d'enfans.

Ce fut ici un Interregne ou plutôt l'Anarchie la plus déſolante. Des Bâtards de la Maiſon Ducale, & les Douze Palatins, s'arrachoient mutuellement les rênes de l'Etat (*b*). Ces deux factions en engendrerent cent autres. Chacun courut aux armes, & l'on ne

(*a*) Cromer. pag. 38.

(*b*) Id. lib. 2. pag. 39.

connut plus de droit que la force, plus de courage que la fureur, plus de ſalut que dans le meurtre ; juſqu'à ce qu'enfin la Nation, laſſe de ſe déchirer elle-même, ce qu'elle n'avoit pas fait dans un état plus ſauvage, convînt qu'il falloit ſe preſſer de ſe remettre ſous le gouvernement d'un ſeul : les concurrens s'aſſemblerent à Kruſwic, bourgade dans la Cujavie. Un habitant de cette campagne les reçut dans une maiſon ruſtique, leur ſervit un repas frugal, leur montra un jugement ſain, un cœur droit & compatiſſant, des lumieres au deſſus de ſa condition, une âme ferme, un amour de la patrie, que ces furieux ne connoiſſoient pas. Des ambitieux qui deſeſpérent de commander, aiment mieux ſe ſoumettre à

un tiers qui n'a rien diſputé, que d'obéir à un Rival. Ils ſe déterminerent pour la vertu; & par-là ils réparerent en quelque ſorte tous les maux qu'ils avoient faits pour parvenir au Trône. Piaſt régna donc. Les IX. Siécle. Hiſtoriens Polonois mêlent deux Anges dans cette aventure, avant même que la Pologne fût Chrétienne. Ce qu'ils diſent du bon gouvernement de Piaſt, eſt mieux prouvé.

Les Princes de ſa Maiſon, en ſe ſuccédant les uns aux autres, affermiſſoient leur autorité. Elle parut même devenir plus abſolue entre les mains de Boleſlas I. Juſqu'à lui les X. Siécle. Souverains de Pologne n'avoient eu que le titre de *Duc*. Deux Puiſſances ſe diſputoient alors le pouvoir de faire des *Rois*, l'Empereur & le Pape. Si

l'un des deux avoit ce droit, ce seroit vraisemblablement l'Empereur. On achetoit de lui le Diplôme de la Royauté ; & cet usage a subsisté longtems, comme un hommage que l'on rendoit à l'ancienne grandeur de l'Empire Romain. Mais à examiner l'indépendance des Nations, les unes des autres, ce n'est qu'à elles-mêmes à titrer leurs Chefs. Le Pape échoua dans sa prétention. Ce fut l'Empereur Othon III. qui, touché des vertus de Boleslas, le revêtit de la Royauté en traversant la Pologne (*a*).

On n'auroit jamais cru qu'avec cet instrument du pouvoir arbitraire, le premier Roi de Pologne eût jetté les premie-

(*a*) Cromer. pag. 53.

res femences du gouvernement Républicain. Ce Héros, après avoir pénétré dans le fein de l'Empire, pouffé fes conquêtes jufqu'au confluent de l'Elbe & de la Sala, où il fit élever trois colonnes pour monumens de fa gloire, après avoir foumis deux fois la Ruffie, rendu enfin à lui-même, & examinant d'un côté fes ennemis terraffés, & de l'autre fes peuples épuifés, encore tout fanglans, pleura fes victoires. Jufques-là il avoit régné fans Confeil. Il en créa un de douze perfonnages d'un mérite éminent (*a*).

La Nation qui avoit toujours obéi, en regardant du côté de la liberté, en apperçut avec

(*a*) Id. pag. 64.

plaiſir la premiere image. Ce Conſeil pouvoit devenir un Sénat. Nous avons vû que dès les commencemens elle avoit quitté le gouvernement d'un ſeul pour ſe confier à douze Vaivodes. Cette idée paſſagere de République ne l'avoit jamais abandonnée ; & quoique ſes Princes, après ſon retour à la premiere conſtitution, ſe ſuccedaſſent les uns aux autres par le droit du ſang, elle reſtoit toujours perſuadée qu'il étoit des cas où elle pouvoit reprendre ſa Couronne. Elle eſſaya
XII. Siécle. ſon pouvoir ſur Miecìſlaw III. Prince cruel, fourbe, avare, inventeur de nouveaux impôts. Elle le dépoſa. Ces dépoſitions ſe renouvellerent plus d'une fois. Uladiſlas Laskonogi, Uladiſlas Loketek, ſe virent forcés à deſcendre du Trône ; &

Casimir IV. auroit eu le même XIII. Siécle. sort, s'il n'eût fléchi sous les remontrances de ses sujets.

Il faut pourtant avouer, à la gloire de la Pologne, qu'elle n'a presque jamais pensé à ôter la Couronne qu'aux Rois qui ne pouvoient pas la porter, ou qui la portoient pour opprimer; & jamais elle ne fit couler leur sang pour se délivrer; pas même celui de Boleslas II. Ce tyran, après la prise de Kiovie (*a*), sur le bord occiden-

(*a*) Cette ville qui est rentrée sous la domination Moscovite, étoit alors très-peuplée & très-florissante: pauvre aujourd'hui, elle compte à peine cinq à six mille habitans. Toutes les fois qu'un Souverain apperçoit dans ses Etats ces tristes différences, il devroit en rechercher la cause, & prévenir les mêmes ruines qui peuvent se renouveller dans d'autres villes.

tal du Boryſthêne, oublia ſes travaux & ſa gloire dans les careſſes des Femmes Ruſſes. L'armée ſuivit l'exemple du Chef. Le bruit en retentit juſqu'en Pologne. Les Femmes Polonoiſes qui n'avoient pas vû leurs Maris depuis huit ans de guerre, épouſerent leurs eſclaves. A cette nouvelle, les Maris, ſans demander un congé qu'ils n'eſpéroient pas pour le moment, retournerent à leurs foyers. Les eſclaves prirent la fuite. Les Femmes recoururent aux larmes. Les Maris pardonnerent, parce qu'il falloit ou les punir toutes ou pardonner à toutes. Le Roi n'eut pas la même indulgence. Irrité par la déſertion, & forcé de retourner dans ſes Etats plutôt qu'il ne l'avoit projetté, il rentra avec le ſceptre de fer.

Il arracha aux Femmes les malheureux fruits de leurs prostitutions pour être exposés dans les champs ; & par un abus ridicule du pouvoir souverain, il leur défendit de paroître nulle part sans avoir un chien pendu à leurs mammelles (*a*). Après quoi, tournant sa vengeance sur les Maris qui avoient quitté ses drapeaux, il confisqua les biens des plus riches, il fit périr les autres dans d'affreux cachots ou dans l'infamie des supplices : il se livra même à la débauche la plus insolente, sans se souvenir qu'il la punissoit ; & il combla tous ses crimes en assassinant de sa propre main l'Evêque Stanislas à l'Autel. Les sujets, poussés à bout, se contenterent de chasser le Maître.

(*a*) Pastor ab Hirtemberg, pag. 43.

Une Nation qui eſt parvenue à dépoſer ſes Rois, n'a plus qu'à choiſir les pierres pour élever l'édifice de ſa liberté ; & le tems amene tout. Celui dont je parle étoit même aſſez favorable à une pareille entrepriſe. Il n'y avoit preſque point de Souverains abſolus en Europe. Les Seigneurs, en France, en Angleterre, en Suede, en Dannemarck, en Italie, en Sicile, reſſerroient l'autorité du Maître dans des limites étroites. Les Eſpagnols n'ont pas oublié l'ancienne formule de l'inauguration de leurs Rois. » Nous qui ſommes autant que vous, nous vous faiſons notre Roi, à condition que vous garderez nos Loix ; ſinon, non «. La Pologne bornoit auſſi le pouvoir ſouverain ; mais ce pouvoir toujours prêt à

s'élancer

s'élancer au-delà des barrieres, elle le trouvoit encore trop étendu. Ses Rois prenoient ou quittoient les armes à leur gré.

Casimir le Grand au quatorziéme siécle, pressé de finir une longue guerre, fit un traité de paix dont ses ennemis exigérent la ratification par tous les Ordres du Royaume. Les Ordres convoqués refuserent de ratifier; & ils sentirent dès ce moment qu'il n'étoit pas impossible d'établir une République en conservant un Roi (*a*).

Les fondemens en furent jettés avant la mort même de Casimir; il n'avoit point de fils pour lui succéder. Il pro-

(*a*) Dlugloss. pag. 1038.

posa son neveu *Louis*, Roi de Hongrie. Les Polonois y consentirent ; mais à des conditions qui mettoient des entraves au pouvoir absolu. Ils avoient tenté plus d'une fois de le diminuer par des révoltes : ici c'est avec des Traités. Le nouveau Maître les déchargeoit presque de toute contribution. Il y avoit un usage établi, de défrayer la Cour dans ses voyages ; il y renonçoit. Il s'engageoit pareillement à rembourser à ses sujets les dépenses qu'il seroit contraint de faire, & les dommages même qu'ils auroient à souffrir dans les guerres qu'il entreprendroit contre les Puissances voisines (*a*) ; rien ne coûte pour arriver au Trône.

(*a*) Dlugloss. pag. 1102.

Louis y parvint, & les Sujets obtinrent encore que les charges & les emplois publics seroient désormais donnés à vie à l'exclusion de tout Étranger, & qu'enfin la garde des Forts & des Châteaux ne seroit plus confiée à des Seigneurs supérieurs au reste de la Noblesse, par une naissance qui leur donnoit trop de crédit (*a*). Louis possesseur de deux Royaumes, préféroit le séjour de la Hongrie, où il commandoit en Maître, à celui de la Pologne, où l'on travailloit à faire des loix. Il envoya le Duc d'Oppelen pour y gouverner en son nom. La Nation cria qu'on l'avilissoit en lui donnant un Etranger pour la conduire; comme XIV. Siécle.

(*a*) Sarnic. pag. 1149.

ſi elle n'avoit pas dans ſon ſein des hommes d'État. L'orage groſſiſſoit d'un moment à l'autre. Le Roi, pour le diſſiper, rappella le Duc, & lui ſubſtitua trois Seigneurs Polonois, très-agréables au Peuple, avec un pouvoir fort étendu (*a*). Ces Régens flattoient la multitude par des manieres douces & inſinuantes, parloient de loix, de liberté, de contre-poids à la puiſſance ſouveraine. Louis mourut ſans être regretté, quoiqu'il méritât de l'être. Sa mort, qui fourniſſoit de nouveaux alimens à l'eſprit Républicain, ne laiſſoit voir que ce qu'on pouvoit gagner. Sur la fin de ſes jours, déſeſpérant de donner un Succeſſeur au

(*a*) Dlugloſſ. pag. 49.

Trône, il y avoit destiné Sigismond son gendre, avec l'approbation des Polonois, & en leur cédant encore de nouveaux droits (*a*).

Ce n'étoit pas assez pour eux d'avoir en quelque façon dispofé de la Couronne par le consentement qu'on leur avoit demandé. Ils voulurent frapper un grand coup en abolissant la succession. De deux filles que Louis avoit laissées, si l'une devoit régner, c'étoit assurément l'aînée, la Princesse *Marie*, Femme de Sigismond : ils la rejetterent aussi bien que son Mari ; & déférerent la Couronne à sa cadette *Hedwige*, à condition qu'elle n'accepteroit un époux que de leurs mains.

(*a*) Orichov. Annal. pag. 6.

Parmi les concurrens qui ſe préſenterent, *Jagellon* fit briller la Couronne de Lithuanie qu'il promit d'incorporer à celle de Pologne. C'étoit beaucoup : mais ce n'étoit rien, s'il n'avoit ſouſcrit à la forme Républicaine. C'eſt à ce prix qu'il épouſa Hedwige, & qu'il fut Roi.

Il y eut donc une République compoſée de trois Ordres : le Roi, le Sénat, l'Ordre Equeſtre. La Majeſté reſta au Roi. Le pouvoir paſſa au Sénat. La liberté fut le partage de l'Ordre Equeſtre, qui comprend tout le reſte de la Nobleſſe, & qui donna bientôt des Tribuns ſous la dénomination de *Nonces*. Ces Nonces repréſentent tout l'Ordre Equeſtre dans les Aſſemblées générales de la Nation, qu'on

nomme *Diètes*, & dont ils arrêtent l'activité, quand ils veulent, par le droit de *Veto*. La République Romaine n'avoit point de Roi : mais dans ses trois Ordres elle comptoit les *Plébéïens*, qui partageoient la souveraineté avec le Sénat & l'Ordre Equestre ; & jamais peuple ne fut ni plus vertueux, ni plus grand. C'étoit d'un ton d'assurance que les Consuls & les Ambassadeurs disoient à Rome & aux Nations : *La Majesté du Peuple Romain*. La Pologne, différente dans ses principes, n'a compté son peuple qu'avec le bétail de ses terres. Le Sénat, qui tient la balance entre le Roi & la liberté, voit sans émotion la servitude de cinq à six millions d'hommes, autrefois plus heureux lorsqu'ils étoient Sarmates.

C'étoit dans ce même ſiécle que quatre Payſans, *Méletald*, *Stauffacher*, *Waltherfurſt* & *Guillaume Tell*, arrachoient leur Patrie au joug de la Maiſon d'Autriche : mais la liberté & la légiſlation furent communes à tous les Suiſſes. La bonne politique conſiſte à enchaîner au bien commun tous les Ordres de l'Etat.

La République Polonoiſe étant encore dans ſon enfance, Jagellon parut oublier à quel prix il régnoit. Un acte émané du Trône ſe trouva contraire à ce qu'il avoit juré. Les nouveaux Républicains, ſous ſes yeux même, mirent l'acte en piéces avec leurs ſabres (*a*).

(*a*) Okolski. tom. I. pag. 349.

Les Rois, qui avant la Révolution décidoient de la guerre ou de la paix, faisoient les loix, changeoient les coûtumes, abrogeoient les constitutions, établissoient des impôts, disposoient du trésor public, virent passer tous ces ressorts de puissance dans les mains de la Noblesse; & ils s'accoûtumerent à être contredits. Mais ce fut sous *Sigismond Auguste*, que la fierté Républicaine se monta sur le plus haut ton. XVI. Siécle.

Ce Prince, consultant plus sa passion que les intérêts de la Pologne, avoit épousé, sans l'aveu du Sénat, une jeune Veuve, fille de George Radziwil, Castellan de Vilna. Les murmures éclaterent de toute part, & surtout dans la Diète qui se tint à Pétrikow, en présence du Roi. L'Ordre Eques-

tre, les Sénateurs, tous crioient,
» Que le Roi étant l'Homme
» de la Nation, ne devoit se
» marier que pour elle. Où
» sont, ajoûtoient-ils, les avan-
» tages que nous pouvons nous
» promettre de cette union?
» Si nous la souffrons, nous
» verrons peut-être des Rois,
» au gré d'une passion aveugle,
» s'allier à des Maisons indignes
» du Trône, ou pernicieuses à
» notre bonheur (*a*).

Toute la Diète concluoit à ce que le Roi lui-même prêtât sa main pour rompre les nœuds qu'il avoit formés. Ce n'étoit ni son goût, ni son avis. Il harangua à son tour. Il y eut des répliques assez vives, que le Roi, outré de colere, in-

(*a*) Stanisl. Orichov. pag. 1486.

terrompit brusquement en ordonnant la soumission & le silence. On se tut pour un moment, parce que le premier droit de la dignité Royale est d'imposer. Chacun se regardoit, lorsque le plus jeune des Sénateurs, *Raphael Lesczinski*, nom respectable pour la Pologne, pour la Lorraine & pour la France, Maison qui a produit plus d'une ame forte; Lesczinski se leva, & s'adressant au Roi, lui demanda: » S'il avoit donc oublié à quels » hommes il prétendoit com- » mander: nous sommes Polo- » nois, ajoûta-t-il, & les Polo- » nois, si vous ne les connois- » sez, se font autant de gloire » d'abbaisser la hauteur des Rois » qui méprisent les loix, que » d'honorer ceux qui les res- » pectent. Prenez garde qu'en

» trahiſſant vos ſermens, vous
» ne nous rendiez les nôtres.
» Le Roi votre Pere écoutoit
» nos avis ; & c'eſt à nous à
» faire en ſorte que déſormais
» vous vous prêtiez à ceux
» d'une République dont vous
» paroiſſez ignorer que vous
» n'êtes que le premier Ci-
» toyen (*a*). «

Ce diſcours, & tous ceux qui entrent dans la compoſition de cette Hiſtoire, ne ſont point des ornemens imaginés pour embellir la ſcène. Un Ecrivain qui nous donneroit les avis des Miniſtres dans le Conſeil impénétrable d'un Monarque abſolu ; nous aurions droit de lui demander : d'où les tenez-vous ? Et plus il y auroit mis

(*a*) Staniſl. Orichov. pag. 1492.

de cette éloquence nerveuſe, qui ne peut être que la fille de la liberté, plus nous ſerions autoriſés à le ſuſpecter de fiction. Mais dans un Conſeil Républicain, tout ſe dit en face de la Nation, ſous le bouclier de la Nation même ; & l'on conſerve les morceaux de force.

Sigiſmond Auguſte étant mort ſans enfans, on penſa encore à élever de nouveaux remparts à la liberté. On examina les loix anciennes. Les unes furent reſtreintes, les autres plus étendues, quelques-unes abolies ; & après bien des diſcuſſions, on fit un décret qui portoit que les Rois nommés par la Nation ne tenteroient aucune voie pour ſe donner un Succeſſeur ; qu'ils ne s'aviſeroient pas même de le propo- An. 1573.

ſer ſimplement à l'Etat, & que conſéquemment ils ne prendroient jamais la qualité d'*Héritiers du Royaume*; qu'il y auroit toujours auprès de leur perſonne ſeize Sénateurs pour leur ſervir de Conſeil, & que, ſans leur aveu, ils ne pourroient ni recevoir des Miniſtres Etrangers, ni envoyer chez d'autres Princes; qu'ils ne leveroient point de nouvelles troupes, & qu'ils n'ordonneroient point à la Nobleſſe de monter à cheval ſans l'aveu de tous les Ordres de la République; qu'ils n'admettroient aucun Étranger au Conſeil de la Nation; & qu'ils ne leur confereroient ni charges, ni dignités, ni ſtaroſties; & qu'enfin ils ne pourroient point ſe marier, s'ils n'en avoient auparavant obtenu la permiſſion

du Sénat & de l'Ordre Equestre (a).

Tout l'Interregne se passa à se prémunir contre ce qu'on appelloit *les Attentats du Trône*: ce n'est plus un Maître qu'il nous faut, disoit-on; c'est un Chef. Toutes les expressions dont on se servoit auparavant pour désigner la Puissance Royale, *que la volonté du Roi fait la loi, qu'il faut obéir au Roi comme à Dieu, sans examen, Roi par la grace de Dieu*, & d'autres semblables, furent bannies du langage public: quelques-uns alloient plus loin & prétendoient qu'un Peuple libre n'a pas besoin de Roi.

Ce langage Républicain devint dans la suite le ton domi-

(a) And. Max. Fredro. pag. 82.

nant dans toutes les Aſſemblées d'État. Henri de Valois en fut révolté à ſon arrivée en Pologne & à ſon couronnement.

An. 1574. La Religion Proteſtante étoit entrée dans le Royaume ſous Sigiſmond I, & ſes progrès augmentoient à proportion des violences qu'on exerçoit contr'elle. Lorſque Henri arriva à Cracovie, on y ſçavoit que Charles IX. ſon Frere venoit d'aſſaſſiner une partie de ſes Sujets pour convertir l'autre. On craignoit qu'un Prince élevé dans une Cour fanatique & violente, n'en apportât l'eſprit. On voulut l'obliger à jurer une capitulation qu'il avoit déjà jurée en France en préſence des Ambaſſadeurs de la République; & ſurtout l'article de la tolérance qu'il n'avoit juré que d'une façon vague & équivo-

que. Il y avoit deux partis, dont le plus nombreux regardoit comme ſuperflu le ſecond ſerment qu'on éxigeoit. Tout étoit prêt pour le Couronnement. Le Primat alloit commencer la Cérémonie, lorſque le Palatin de Cracovie ſuſpendit tout par ce diſcours qu'il adreſſa à ceux de ſa faction.
» C'eſt donc en vain, que vous
» & moi, nous nous ſommes
» flatés juſqu'à ce jour d'être
» libres. On ſe joue de nos
» priviléges; & preſque tous
» nos Citoyens, par un ſilence
» infâme & perfide, ſe con-
» damnent eux-mêmes à un eſ-
» clavage éternel. Qu'ils plient
» à la bonne heure ſous le joug
» de la ſervitude, ces hommes
» indignes de jouir de la liber-
» té. Mais nous, mes Freres,
» qui avons tout à la fois nos

» loix & notre Religion à sou-
» tenir, faisons voir par notre
» hardiesse, ou par notre mort,
» comment on s'oppose à la
» tyrannie. Vous vous rappel-
» lez sans doute, continua-t-il,
» ces vœux unanimes de toute
» la Nation; ces demandes é-
» quitables qu'elle avoit faites.
» Pensez-vous qu'il nous con-
» vienne de les oublier, parce
» que le Roi les méconnoit &
» les rejette ? Quel avilisse-
» ment, quelle honte pour
» nous, si nous attendions
» plus longtems à lui faire exé-
» cuter ses promesses ! Pour
» moi, ajoûta-t-il, je ne souf-
» frirai point un plus long dé-
» lai. Il faut qu'il accepte sur
» le champ les conditions qu'il
» a accordées, & qu'il en jure
» de nouveau l'observation, ou
» dès ce même instant, je m'op-

» pose à son Sacre (*a*). « Sans l'éloquent Pibrac, on ne sçait s'il eût été couronné : il le fut sans renouveller le serment : mais quelques mois après, le Castellan de Sendomir, Ossolinski, fut chargé, lui sixiéme, de déclarer à Henri sa prochaine déposition, s'il ne remplissoit plus exactement les devoirs du Trône (*b*). Sa fuite précipitée termina les plaintes de la Nation & son regne.

C'est par tous ces coups de force, frappés en différens tems, que la Pologne, s'est conservé des Rois sans les craindre. Un Roi de Pologne à son Sacre même, & en jurant les *Pacta conventa*, dispense les Sujets

(*a*) Hist. des Diètes de Pol. pag. 51.
(*b*) Reinh. Heidenst. pag. 67.

du ferment d'obéiſſance, en cas qu'il viole les loix de la République.

La Puiſſance légiſlative réſide eſſentiellement dans la Diète, que le Roi doit convoquer tous les deux ans ; & s'il y manquoit, la République a le pouvoir de s'aſſembler d'elle-même ; ſage diſpoſition qui manque peut-être au gouvernement de la grande République Chrétienne. Les Diétines de chaque Palatinat précédent toujours la Diète. On y prépare les matiéres qui doivent ſe traiter dans l'Aſſemblée générale, & on y choiſit les repréſentans de l'Ordre Equeſtre. C'eſt ce qui forme la chambre des Nonces. Ces Nonces ou ces Tribuns ſont ſi ſacrés, que ſous le regne d'Auguſte II, un Colonel Saxon en ayant bleſſé

un légerement, pour venger une insulte qu'il en avoit reçue, fut condamné à mort & exécuté, malgré toute la protection du Roi. On lui fit seulement grace du Bourreau. Il passa par les armes.

C'est dans l'ancien Château de Varsovie où résidoient autrefois les Rois de Pologne, qu'on assemble la Diète. Pour connoître le Sénat qui en est l'ame, il faut jetter les yeux sur les Evêques, les Palatins & les Castellans. Ces deux dernieres dignités ne sont pas aussi connues que l'Episcopat. Un *Palatin* est le Chef de la Noblesse dans son Palatinat. Il préside à ses Assemblées. Il la méne au Champ Electoral pour faire ses Rois ; & à la guerre lorsqu'on assemble la *Pospolite* ou l'Arriere-Ban. Il a aussi le

droit de fixer le prix des denrées, & de regler les poids & les mesures. C'est un Gouverneur de Province. Un *Castellan* jouit des mêmes prérogatives dans son district qui fait toujours partie d'un Palatinat; & il représente le Palatin dans son absence. Les Castellans autrefois étoient Gouverneurs des Châteaux forts & des Villes Royales. Ces Gouvernemens ont passé aux *Starostes* qui exercent aussi la justice par eux-mêmes, ou par ceux qu'ils commettent. Une bonne institution, c'est un Registre dont ils sont dépositaires. Tous les biens du district, libres ou engagés y sont consignés. Quiconque veut acquérir, achette en toute sureté.

On ne voit qu'un Staroste dans le Sénat, celui de Samo-

gitie ; mais on y compte deux Archevêques, quinze Evêques, trente-trois Palatins & quatre-vingt-cinq Caſtellans ; en tout cent trente-ſix Sénateurs.

Les Miniſtres ont place au Sénat, ſans être Sénateurs ; ils ſont au nombre de dix en ſe répétant dans l'union des deux Etats.

Le Grand-Maréchal de la Couronne.

Le Grand-Maréchal de Lithuanie.

Le Grand-Chancelier de la Couronne.

Le Grand-Chancelier de Lithuanie.

Le Vice-Chancelier de la Couronne.

Le Vice-Chancelier de Lithuanie.

Le Grand-Tréſorier de la Couronne.

Le Grand-Tréſorier de Lithuanie.

Le Maréchal de la Cour de Pologne.

Le Maréchal de la Cour de Lithuanie.

Le Grand-Maréchal eſt le troiſiéme perſonnage de la Pologne. Il ne voit que le Primat & le Roi au-deſſus de lui. Maître du Palais, c'eſt de lui que les Ambaſſadeurs prennent jour pour les Audiences. Son pouvoir eſt preſque illimité à la Cour & à trois lieues de circonférence. Il y veille à la sûreté du Roi & au maintien de l'ordre. Il y connoît de tous les crimes; & il juge ſans appel. La Nation ſeule peut réformer ſes jugemens. C'eſt lui encore qui convoque le Sénat; & qui en impoſe à ceux qui voudroient le troubler. Il a toujours

toujours des troupes à ſes ordres.

Le Maréchal de la Cour n'a aucun exercice de juriſdiction que dans l'abſence du grand Maréchal.

Le Grand-Chancelier tient les Grands Sceaux, le Vice-Chancelier les Petits. L'un des deux eſt Evêque, pour connoître des Affaires Eccléſiaſtiques. L'un ou l'autre doit répondre au nom du Roi en Polonois ou en Latin, ſelon l'occaſion. C'eſt une choſe ſinguliere, que la Langue des Romains qui ne pénétrerent jamais en Pologne, ſe parle aujourd'hui communément dans cet Etat. Tout y parle Latin juſqu'aux Domeſtiques.

Le Grand-Tréſorier eſt dépoſitaire des Finances de la République. Cet Argent que

les Romains appelloient le Trésor du Peuple *Ærarium Populi*, la Pologne se garde bien de le laisser à la discrétion des Rois. C'est la Nation assemblée, ou du moins un *Senatus-Consulte* qui décide de l'emploi ; & le Grand-Trésorier ne doit compte qu'à la Nation.

Tous ces Ministres ne ressemblent point à ceux des autres Cours. Le Roi les crée ; mais la République seule peut les détruire. Cependant, comme ils tiennent au Trône, la source des graces, & qu'ils sont hommes, la République n'a pas voulu leur donner voix délibérative dans le Sénat.

On donne aux Sénateurs le titre d'*Excellence*, & ils prétendent à celui de *Monseigneur*, que les Valets, les Serfs & la pauvre Noblesse leur prodiguent.

Le Chef du Sénat, c'est l'Archevêque de Gnesne, qu'on nomme encore le Grand-Archevêque, & plus communément le Primat. Cette Dignité fut autrefois accompagnée du pouvoir & de ses abus dans toute l'Europe. Ce fut un Primat de Suéde, l'Archevêque d'Upsal, qui fit massacrer dans un repas tout le Sénat de Stockolm, sous prétexte qu'il étoit excommunié par le Pape; & la Suéde ne voulut plus ni de Primat ni de Pape. Ce fut un Primat d'Angleterre, l'Archevêque *Cranmer*, qui en cassant le Mariage de Henri VIII. avec Catherine d'Arragon, rompit, de concert avec son Maître, tous les liens entre Rome & les Anglois. Le Czar Pierre ne trouva point de plus grands obstacles aux grandes choses

qu'il méditoit que la Dignité de Patriarche ou de Primat. Il l'abolit. En France, comme elle s'est divisée sur plusieurs têtes qui se la disputent, elle ne peut pas tout ce qu'elle pouvoit. En Pologne elle existe encore dans toute sa force.

Le Primat est Légat né du S. Siége, & Censeur des Rois : Roi lui-même en quelque sorte dans les Interregnes, pendant lesquels il prend le nom d'*Inter-Roi.* Aussi les honneurs qu'il reçoit, répondent-ils à l'Eminence de sa place. Lorsqu'il va chez le Roi, il y est conduit en cérémonie ; & le Roi s'avance pour le recevoir. Il a, comme le Roi, un Maréchal, un Chancelier, une nombreuse Garde à cheval, avec un Timbalier & des Trompettes, qui jouent lorsqu'il est à

table, & qui sonnent la diane & la retraite. On le traite d'*Altesse* & de *Prince*; & parmi les grandes prérogatives de sa place, la plus utile à l'État, c'est la Censure dont il use toujours avec applaudissement. Le Roi gouverne-t-il mal : le Primat est en droit de lui faire en particulier des représentations convenables. Le Roi s'obstine-t-il : c'est en plein Sénat, ou dans la Diète qu'il s'arme des loix pour le ramener ; & on arrête le mal. Mais à supposer qu'un Roi eût été plus fort que la Loi, (chose très-difficile en Pologne) le fil de l'oppression se romproit à sa mort sans passer dans les mains du Successeur. L'Interregne tranche.

Le Sénat, hors de la Diète, remue les ressorts du Gouver-

nement ſous les yeux du Roi: mais le Roi ne peut ni ordonner, ni violenter les ſuffrages. La liberté ſe montre juſques dans les formes extérieures. Les Sénateurs ont le fauteuil; & on les voit ſe couvrir dès que le Roi ſe couvre. Cependant le Sénat, hors de la Diète, ne décide que proviſionnellement. Dans la Diète il devient légiſlateur conjointement avec le Roi & la Chambre des *Nonces*.

Cette Chambre reſſembleroit à celle des Communes en Angleterre ſi, au lieu de ne repréſenter que la Nobleſſe, elle repréſentoit le Peuple. On voit à ſa tête un Officier d'un grand poids : mais dont l'office n'eſt que paſſager. Il a ordinairement beaucoup d'influence dans les avis de la

Chambre. C'eſt lui qui les porte au Sénat, & qui rapporte ceux des Sénateurs. On le nomme *Maréchal de la Diète*, ou *Maréchal des Nonces.* Il eſt à Varſovie plus que l'Orateur de la Chambre des Communes à Londres, ce qu'étoit le Tribun du Peuple à Rome ; & comme le Patricien à Rome ne pouvoit pas être Tribun, celui-ci qui eſt le Tribun des Tribuns, doit être pris dans l'Ordre Equeſtre, & non dans le Sénat.

Lorſque la Diète eſt aſſemblée, toutes les portes ſont ouvertes à tout le monde ; parce que c'eſt le bien public dont on y traite. Ceux qui n'y portent que de la curioſité ſont frappés de la grandeur du ſpectacle. Le Roi ſur un Trône élevé, dont les marches ſont

décorées des Grands Officiers de la Cour ; le Primat disputant presque de splendeur avec le Roi ; les Sénateurs formant deux lignes augustes ; les Ministres en face du Roi ; les Nonces en plus grand nombre que les Sénateurs, répandus autour d'eux & se tenant de bout : les Ambassadeurs & le Nonce du Pape y ont aussi des places marquées, sauf à la Diète à les faire retirer, lorsqu'elle le juge à propos.

Le premier Acte de la Diète, c'est toujours la lecture des *Pacta conventa*, qui renferment les obligations que le Roi a contractées avec son Peuple ; & s'il y a manqué, chaque Membre de l'Assemblée a droit d'en demander l'observation.

Les autres Séances, pendant six semaines, durée ordinaire

de la Diète, amenent tous les intérêts de la Nation; la Nomination aux Dignités vacantes, la disposition des Biens Royaux en faveur des Militaires qui ont vieilli avec distinction sous le harnois, les comptes du Grand-Trésorier; la diminution ou l'augmentation des impôts selon la conjoncture, les négociations dont les Ambassadeurs de la République ont été chargés, & la maniere dont ils s'en sont acquittés, les alliances à rompre ou à former, la paix ou la guerre, l'abrogation ou la sanction d'une loi, l'affermissement de la liberté, enfin tout l'ordre public.

Les cinq derniers jours qu'on appelle *les grands jours*, sont destinés à réunir les suffrages. Une décision, pour avoir force

de loi, doit être approuvée par les trois Ordres d'un consentement unanime. L'opposition d'un seul Nonce arrête tout.

Ce privilége des Nonces est une preuve frappante des révolutions de l'esprit humain. Il n'existoit pas en 1652. lorsque *Sicinki* Nonce d'Upita en fit le premier usage. Tout le monde s'éleva contre lui, disent les Historiens du tems. Chargé de malédictions, il s'échappa aux coups de sabre, pour périr, dit-on, par le tonnerre dans la même année; & aujourd'hui ce même privilége est ce qu'il y a de plus sacré dans la République. Un moyen sûr d'être mis en piéces seroit d'en proposer l'abolition.

On est obligé de convenir que, s'il produit quelquefois le bien, il fait encore plus de mal.

Un Nonce peut non-seulement anéantir une bonne décision ; mais s'il s'en prend à toutes, il n'a qu'à protester & disparoître. La Diète est rompue. Il arrive même qu'on n'attend pas qu'elle soit formée pour penser à la dissoudre. Le prétexte le plus frivole devient un instrument tranchant. En 1752. les Nonces du Palatinat de Kiovie avoient dans leurs instructions d'exiger du Roi, avant tout, l'extirpation des *Francs-Maçons* : société qui n'effraie que les gens crédules, & qui ne faisoit aucune sensation en Pologne.

Le reméde aux Diètes rompues, c'est une confédération dans laquelle on décide à la pluralité des voix, sans avoir égard aux protestations des Nonces ; & souvent une con-

fédération s'éleve contre l'autre. C'eſt enſuite aux Diètes générales à confirmer ou à caſſer les Actes de ces confédérations. Tout cela produit de grandes convulſions dans l'État, ſurtout ſi les Armées viennent à s'en mêler.

Les affaires des Particuliers ſont mieux jugées. C'eſt toujours la pluralité qui décide : mais point de Juges permanens. La Nobleſſe en crée chaque année pour former deux Tribunaux Souverains : l'un à Pétrikow pour la Grande Pologne, l'autre à Lublin pour la Petite. Le Grand Duché de Lithuanie a auſſi ſon Tribunal. La Juſtice s'y rend ſommairement comme en Aſie. Point de Procureurs, ni de procédures : quelques Avocats ſeulement qu'on appelle Juriſtes, ou bien on plaide

ſa cauſe ſoi-même. Une meilleure diſpoſition encore, c'eſt que, la Juſtice ſe rendant gratuitement, le pauvre peut l'obtenir. Ces Tribunaux ſont vraiment ſouverains; car le Roi ne peut ni les prévenir par évocation, ni caſſer leurs Arrêts.

Les crimes de *Leze-Majeſté* ou d'*Etat*, ſont jugés en Diète. La maxime que l'*Egliſe abhorre le ſang*, ne regarde point les Evêques Polonois. Une Bulle de Clément VIII. leur permet de conſeiller la guerre, d'opiner à la mort, & d'en ſigner les décrets.

Une choſe encore qu'on ne voit guères ailleurs; c'eſt que les mêmes hommes qui délibérent au Sénat, qui font des loix en Diète, qui jugent dans les Tribunaux, marchent à l'en-

nemi. On apperçoit par-là qu'en Pologne la Robe n'eſt point ſéparée de l'Épée.

La Nobleſſe ayant ſaiſi les rênes du Gouvernement, les honneurs & tous les avantages de l'État, a penſé que c'étoit à elle ſeule à le défendre, en laiſſant aux terres tout le reſte de la Nation. C'eſt aujourd'hui le ſeul pays où l'on voie une Cavalerie toute compoſée de Gentilhommes dont le Grand Duché de Lithuanie fournit un quart; & cette Cavalerie fait la principale force de l'État; car à peine l'Infanterie eſt-elle comptée. Elle ſe diviſe en *Houſſarts* & en *Pancernes*: les uns & les autres compris ſous le nom commun de *Towarisz*: c'eſt-à-dire, *Camarades*. C'eſt ainſi que les Généraux & le Roi lui-même les traite. Un

mot produit ſouvent de grands effets.

Les Houſſarts ſont formés de l'élite de la Nobleſſe, qui doit paſſer par ce Service pour monter aux Charges & aux Dignités. La Gendarmerie du reſte de l'Europe, n'eſt pas comparable à celle-ci pour la beauté. Les Polonois ſont naturellement grands & bienfaits. Qu'on imagine donc un Cavalier d'une taille avantageuſe, couvert d'une cuiraſſe embellie, un caſque ſur la tête, une peau de panthère dont le mufle s'attache au devant de l'épaule gauche, le reſte paſſant par derriere juſqu'à la hanche droite, une lance dorée de 14 à 15 pieds, portant à ſa pointe une banderole pour épouvanter les chevaux ennemis, deux piſtolets & deux ſabres, l'un à ſon

côté, l'autre ſous ſa cuiſſe gauche, attaché le long de la ſelle. Cet homme ainſi armé monte un beau cheval dont le harnois eſt enrichi de plaques d'or émaillé, & ſouvent de pierreries. Louis XIV. en vit un qui lui fut amené, & l'admira.

Depuis le regne de Sobieski, on a réformé la lance pour prendre le mouſqueton, comme auparavant la pique avoit diſparu de l'Infanterie Européenne. Ces piques pourtant étoient les armes de la Phalange Macédonienne; & le Maréchal de Saxe dans ſes *Rêveries* en regrette l'uſage pour la Légion qu'il projettoit d'établir. Ce ſont des rêveries, dira-t-on. Oui, mais les rêves d'un grand homme valent mieux que les veilles d'un homme ordinaire.

Les Pancernes, composés aussi de Noblesse, ne différent des Houssarts que par la chemise de maille en place de cuirasse; & on ne les examine pas aussi rigoureusement sur leur généalogie. Ce ne sont point des Régimens, mais des Compagnies de deux cent Maîtres, appartenantes aux Grands de l'Etat, sans excepter les Evêques, qui ne faisant pas le Service par eux-mêmes, donnent de fortes pensions à leurs Lieutenans.

Cette Armée, ou plûtôt ces deux Armées, Polonoise & Lithuanienne, ont chacune leur Grand-Général, indépendant l'un de l'autre. Nous avons dit que la Charge de Grand-Maréchal, après la Primatie, est la premiere en dignité : le Grand-Général est supérieur en pou-

voir. Il ne connoît presque d'autres bornes que celles qu'il se prescrit lui-même. A l'ouverture de la Campagne, le Roi tient Conseil avec les Sénateurs & les Chefs de l'Armée sur les opérations à faire, & dès ce moment le Grand-Général exécute arbitrairement. Il assemble les troupes, il régle les marches, il décide des batailles, il distribue les récompenses & les punitions, il éleve, il casse, il fait couper des têtes, le tout sans rendre compte qu'à la République dans la Diète. Nos anciens Connétables qui ont donné des ombrages au Trône, n'étoient pas si absolus. Cette grande autorité n'est suspendue que dans le cas où le Roi commande en personne.

Les deux Armées ont aussi

respectivement un Général de Campagne, qui se nomme *Petit-Général*. Celui-ci n'a d'autorité que celle que le Grand-Général veut lui laisser ; & il remplit en son absence. Un autre personnage, c'est le *Stragénik*, qui commande l'Avant-garde.

La Pologne entretient encore un troisiéme corps d'Armée, Infanterie & Dragons. L'emploi n'en est pas ancien. C'est ce qu'on appelle l'Armée Étrangere, presqu'entierement composée d'Allemands. Lorsque tout est complet, ce qui arrive rarement, la Garde ordinaire de la Pologne est de quarante-huit mille hommes.

Une quatriéme Armée, la plus nombreuse & la plus inutile, c'est la Pospolite ou l'Arriere-Ban. On verroit dans un

beſoin plus de cent cinquante mille Gentilhommes monter à cheval, pour ne connoître que la diſcipline qui leur convien-droit; pour ſe révolter, ſi on vouloit les retenir au-delà de quinze jours dans le lieu de l'Aſſemblée ſans les faire mar-cher; & pour refuſer le Ser-vice, s'il falloit paſſer les fron-tieres.

Toutes les guerres que j'ai à décrire ſous le Généralat, ou ſous le regne de Sobieski, ſe ſont faites principalement contre les Turcs & les Tarta-res. Un coup d'œil rapide ſur ces deux Nations, à ne les conſidérer que comme guer-rieres, eſt ici néceſſaire.

Les Tartares, cette race des anciens Scythes, qui s'eſt dé-bordée du Nord de l'Aſie vers des climats plus doux pour en-

vahir sous un seul Chef * la Chine, l'Indostan & la Perse, plus de dix-huit cent lieues de l'Orient au Couchant, & plus de mille du Septentrion au Midi, ces rapides Conquérans ne se sont pas mêlés par-tout aux vaincus. Plusieurs de leurs *Hordes* ou Tribus, ont voulu vivre séparément dans leurs premieres mœurs. Il y a au Nord de la Mer Noire une grande presqu'Isle connue dans l'Antiquité, sous le nom de Chersonèse Taurique, où les Grecs porterent leurs armes, & leur commerce, en abolissant ces sacrifices impies du fameux Temple de Diane, où l'on voyoit des crânes de victimes humaines, suspendus comme des trophées. Cette presqu'Isle se nomme aujourd'hui *la Crimée*; autour d'elle

* *Genzis-Kan.*

eſt *le Budziac*, autrefois *la Beſſaralie* & *le Nogai.*

Les Tartares qui habitent ces pays, ſont les plûs intéreſſans dans l'Hiſtoire préſente de l'Europe, & ſurtout dans celle de la Pologne, à cauſe du voiſinage. Ils vivent ſous un Prince que nous appellons *Kan*, & que l'Orient appelle *Han*; c'eſt-à-dire *Juge*, la premiere fonction des Rois. Sa généalogie éblouiroit tout autre qu'un Tartare, qui ne cherche de la Nobleſſe que dans lui-même. Il deſcend du plus grand Conquérant qui ait exiſté, de Genzis-Kan, par Batoucan ſon petit-fils.

On reconnoît encore dans les Tartares les traits & les mœurs des Scythes. Ils ſont trapus, larges des épaules, le cou fort court, la tête groſſe,

la face plate & presque ronde, des yeux de porc, le nez écrasé, le teint olivâtre, les cheveux rudes & noirs, peu de barbe. Peut-être étoient-ils encore plus hideux au tems d'Alexandre. Parménion lui fit remarquer cette monstrueuse difformité à la veille de la bataille d'Arbèles, Il conseilloit d'attaquer de nuit, de crainte qu'à la clarté du jour les Macédoniens ne fussent effrayés (*a*). Ceux-ci se familiariserent apparemment avec leur figure, lorsqu'ensuite ils allerent les chercher dans leur propre pays sur les bords du Tanaïs, aujourd'hui le Don (*b*). Les armes dont les

(*a*) *At interdiù primùm terribiles occursuras facies Scytharum.* Quint. Curt. lib. 4. c. 13.

(*b*) Il faut apprendre à se défier des noms.

Scythes se servoient, les Tartares les ont : la fléche, le javelot, le cimetére, & la même façon de combattre ; jamais à pied, toujours à cheval. Chaque Tartare a au moins trois chevaux ; & si celui qu'il monte est fatigué ou blessé, il s'élance sur un autre sans interrompre sa course. Il a eu soin de couper le cartilage qui sépare les nazeaux, pour une respiration plus facile. Vingt, trente lieues sans débrider, n'excédent ni le cavalier, ni le cheval ; & tous deux vivent de peu. La boisson du Tartare,

Ce fleuve fut encore nommé *Amazonius* à cause des Amazones, qui, selon Strabon, n'existerent nulle part. Il faut même se défier des Auteurs les plus graves. Ptolomée & Pline le font sortir des Monts Riphées. Les Moscovites qui sont à la source, n'ont jamais vu de Montagnes dans le voisinage.

c'eſt de l'eau pure, ou par délices du lait fermenté : ſa nourriture, de la farine de millet, ou de la chair de cheval pulvériſée ; ſi elle eſt fraîche, c'eſt un feſtin : ſon habit, une peau de mouton : ſon lit, la terre : ſa tente, le ciel : ſa médécine, qui, dit-on, réuſſit plus que la nôtre, du ſang de cheval qu'il avale tout chaud, galopant enſuite le plus qu'il peut. Quant au cheval, l'herbe telle qu'elle ſe trouve, la mouſſe, les écorces d'arbre lui ſuffiſent ; & en hyver il cherche ſa pâture ſous la neige. On conçoit qu'on ne parle ni de magaſins, ni de convois dans une Armée Tartare. Chaque Soldat porte tout avec lui. Les routes battues ne ſont pas faites pour eux. Ils veulent toujours dérober leur marche & ſurprendre l'ennemi. Les fleuves

ne les arrêtent point ; ils les passent à la nage.

Des hommes de cette trempe seroient encore faits pour de vastes conquêtes, s'ils avoient les armes, l'art & la discipline de l'Europe, sous un Chef habile & ambitieux. Ils n'en avoient point lorsque les Turcs, partant du bord oriental de la Mer Caspienne, vinrent mettre sous le joug ceux qui avoient englouti tant de pays.

L'Empire Turc n'a cessé de s'aggrandir depuis *Othoman* son premier Empereur, jusques vers la fin du dernier siécle ; & il en a la principale obligation à sa Milice, toute différente de celle des Tartares. Les Tartares n'ont point d'Infanterie: les *Gengi-Chéris*, Turcs que nous nommons Janissaires, ont une réputation bien méri-

tée. Ceux qui résident à Constantinople au nombre de vingt-cinq mille, sont partagés en cent soixante deux *Odas* ou Chambres. Leur éducation se commence dès l'âge le plus tendre. L'*Aga* qui les commande, les forme non seulement au manîment des armes, mais encore à toutes sortes d'exercices pénibles, à porter des fardeaux, à couper du bois, à remuer la terre, au froid & au chaud, & à tout ce qui peut endurcir le corps. Point de soldats mieux vétus, ni mieux nourris. Chaque Oda de Janissaires a un pourvoyeur qui leur fournit du mouton, du ris, du beurre, des légumes & du pain en abondance avec une paye qui peut augmenter en proportion du mérite. Ce bien-être présent, & l'espérance

d'un meilleur avenir, produisent de grands effets sur ces machines militaires. Aussi, loin d'enrôler par surprise ou par force dans un pays où le despotisme sembleroit tout permettre, une place de Janissaire se sollicite, & on exige au moins un an d'épreuve. Les désertions sont inconnues; on ne déserte que pour être mieux. Les Étrangers qui voient les Janissaires dans leurs Odas ou dans les rues de Constantinople, sont étonnés de leurs mœurs. Ni vol, ni assassinat, ni la moindre violence. Doux pour le citoyen, redoutables seulement pour le Sultan; car ils ont, par leurs loix, le pouvoir de le mettre en prison, de le déposer & de lui donner un Successeur (*a*).

(*a*) Ricaut, Hist. de l'Empire Othoman.

Les Tartares, Cavalerie sans solde, plus avides du butin que de la gloire, ne combattent pas de pied ferme. La Cavalerie Turque marche & attaque en bon ordre. Dans cette Cavalerie, il y a un corps nombreux & distingué qu'on nomme *Spàhis*. Leur institution est bien ancienne. Ce fut *Ali*, Compagnon de *Mahomet*, qui les créa; & que ne firent-ils pas dès-lors? Ils sont mieux élevés & plus civilisés que le reste des troupes.

---

pag. 340 & seq. Cet Auteur Anglois que je cite, a fait cinq ans de séjour à Constantinople. Sa qualité de Sécretaire du Comte de Winchelsey, Ambassadeur du Roi de la Grande-Bretagne, Charles II, auprès de Mahomet IV, lui a donné moyen de faire de bonnes remarques: c'est un Ecrivain simple & judicieux qui sacrifie les ornemens à l'instruction.

Ils sortent du Serrail où ils ont tous été employés. On les prendroit pour la Noblesse du pays, si les Turcs en connoissoient une autre que celle des Charges (*a*). On voit à Constantinople les restes des *Cantacuzénes* & des *Paléologues* dans une plus grande obscurité que celle où *Denys* vécut à Corinthe. On voit même la famille de *Mahomet*, Noblesse de douze siécles, distinguée seulement par un turban verd, gagner sa vie en faisant le commerce (*b*). Le Spahis ne changeroit pas son état pour une si belle généalogie. Ses armes sont un cimetère, une lance, & un dard long de deux pieds. Il a aussi des armes

(*a*) Ricaut, pag. 311.
(*b*) Id. pag. 203 & 130.

à feu dont il fait peu de cas. Le casque & la cotte de maille soutiennent sa valeur. Sa paye, comme celle du Janissaire, n'a point de bornes fixes. Une tête d'ennemi la fait augmenter de deux aspres (a). Elle augmente encore s'il donne avis de la mort d'un de ses camarades : politique du Sultan pour ne jamais payer des hommes morts. Mais ce qui acheve de rendre la condition des Spahis très-avantageuse, ce sont les *Timars* dont on les gratifie. Ces fiefs ou bénéfices militaires retournent dans la main du Sultan à la mort du *Timariot*; si bien que le Prince a toujours de quoi récompenser le mérite sans s'appauvrir, & de-là naiss-

(a) L'aspre vaut 8 den. de France.

ſent des actions de valeur extraordinaires. Dans un aſſaut que donnerent les Turcs à une forteresse de Hongrie, un de ces fiefs fut donné huit fois en un jour. Sept Spahis qui le diſputoient furent tués. Le huitiéme l'emporta (*a*). Il faut faire attention que ces Spahis ſont de ſimples Cavaliers ; & que la gloire qui ſuffit à l'Officier (vérité pourtant qu'il ne faudroit pas trop approfondir) eſt communément pour le Soldat un reſſort trop foible.

Le Légiſlateur Pontife & Roi, Mahomet, n'a rien oublié d'ailleurs pour chaſſer la crainte & exalter le courage. Il eſt écrit dans l'*Alcoran, que les jours de l'Homme ſont irrévocablement*

(*a*) Ricaut, pag. 325.

comptés ; & qu'on ne doit point fuir d'une maison où la peste est entrée. Il est encore écrit que *quiconque meurt en combattant, passe aux joies du Ciel avec la couronne du martyre.* C'étoit déja la doctrine des anciens Romains (*a*). Le Soldat Chrétien, pour peu qu'il réfléchisse sur les devoirs de sa Religion, en sacrifiant sa vie, craint encore l'enfer. Si du moins cette crainte le rendoit plus sage !

Le vin défendu par la loi de Mahomet, l'est encore plus sévérement à la guerre. Il y va de la vie. Des Soldats sobres sont plus vigilans, plus obéissans, plus justes. Ni bruit, ni querelle entr'eux, jamais de

(*a*) *Hic manus, ob patriam, pugnando, vulnera passi. Æneid. lib. 6.*

D v

duels. L'Orient ne les connoît pas. Quand l'Armée marche, on ne voit point venir le paysan se plaindre de ce qu'on a enlevé son mouton ou violé sa fille; & lorsqu'elle arrive sur les terres ennemies, elle n'y fait d'autre dégât que celui que le *Seraskier*, c'est-à-dire, le Général, ordonne. Ce Général pourtant, fût-ce le Grand-Vizir lui-même, ne peut pas punir un Soldat sans la participation de son Chef, moyen qui réussit pour assurer l'autorité immédiate.

Les Turcs disent toujours de leurs troupes, qu'*elles sont innombrables comme les sables de la Mer*. Ce n'est pas du moins en tems de paix. Qui croiroit qu'un Empire étendu de l'Archipel jusqu'aux bords de l'Euphrate, se garde avec cent cinquante mille hommes? Ces in-

fideles disent qu'il ne faut pas trop enfler un Corps qui dévore la substance du peuple. Il est pourtant vrai qu'en tems de guerre, une Armée de trois cent mille combattans, n'est qu'un effort ordinaire du Grand-Seigneur. Un fait plus étonnant, c'est qu'il est rarement embarrassé pour la solde. Les Spahis & les Janissaires sont payés également, paix ou guerre. Les Timariots s'entretiennent de leurs terres ; & les autres Milices qui arrivent de l'Asie ou de l'Europe, ont chacune des fonds assignés dans le pays d'où elles sortent. Quant aux dépenses extraordinaires, quelque grandes qu'elles soient, le trésor de l'Empire est encore plus grand. . . . .

Nul impôt nouveau ; car chez les Turcs les subsides sont aussi

immuables que les loix, les usages & les mœurs. La Nation est ce qu'elle étoit lorsqu'elle passa pour la premiere fois en Europe.

Outre le trésor de l'Empire, l'Empereur a le sien qui s'accumule sans cesse, non aux dépens du peuple qui jouit invariablement de tout son patrimoine : mais en plaçant ou déplaçant les Bachas, les Beglierbeys (*a*) & tous les grands Officiers de l'État. Comme ils sortent tous du Serrail, on les a nourris de cette maxime despotique de l'Alcoran : *Qu'ils ne sont que de l'argile entre les mains du Maître.* S'il en fait des vases d'honneur, il gagne des bourses (*b*) ; s'il les brise, il hérite,

(*a*) Beglierbeys, Gouverneurs de Provinces.

(*b*) Une bourse vaut cinq cens écus.

tentation toujours pressante pour un Sultan qui veut grossir son trésor. Le vaillant Amurath IV, sans être avare, laissa trois cent soixante millions, monnoie de France, tout en or. Delà ces inscriptions dans le Serrail; *c'est ici le trésor de Sultan* tel (*a*) : il y a une loi de n'y toucher que lorsque l'Empire est menacé d'une ruine entiere. Avec de pareilles ressources, on ne voit jamais un Sultan se livrer à des Traitans, ni acheter de l'argent de ses Sujets.

A l'aspect des richesses & de l'économie turques, de l'étendue de cette puissance, du nombre prodigieux de ses troupes & de l'enthousiasme religieux

(*a*) Tavernier, tom. 3. pag. 479.

porte un traité de paix entre *Soliman II* & *Ferdinand I*. Soliman s'exprime en ces termes : *duquel accord, paix & confédération, la premiere condition est que votre dilection sera tenue d'envoier tous les ans à notre Cour trente mille ducats de Hongrie*. Il est vrai que ce tribut n'a été payé que deux ans, prétexte éternel de guerre, si les Souverains en manquoient.

Parmi les tributaires de la Porte, ceux dont elle tire les plus grands secours, plus en hommes qu'en argent, ce sont les Tartares. Il y a longtems que les pestes fréquentes, la quantité d'Eunuques, la stérilité d'une polygamie outrée, travaillent à dépeupler l'Empire Othoman ; les Tartares le repeuplent. On voit une grande quantité de Sayques le long

du Bosphore, chargées de Chrétiens des deux séxes, fruits ordinaires de leurs courses. La guerre augmente encore leur commerce avec Constantinople : ils enleverent en 1663. de la Hongrie, de la Moravie & de la Silésie, cent cinquante mille Esclaves, qui furent vendus dans les marchés publics (*a*). Ce n'est pas de leur propre décision qu'ils font la guerre ; c'est à l'ordre du Grand-Seigneur, autre avantage pour l'Empire. Lorsque le Sultan commande en personne, le Kan doit marcher lui-même avec cent mille hommes. Si c'est seulement le Vizir, il envoye son Fils ou son Premier Ministre avec cinquante mille ;

(*a*) Ricaut, pag. 109.

& à ne prendre qu'un Soldat par Village, il pourroit en fournir deux cent mille. Ces Villages, dont quelques-uns ſont appellés Villes, ne ſont qu'un amas de hutes, faites de claies, & couvertes d'un gros drap de crin. Celui où réſide le Kan, *Baſcia-Saray*, eſt ſitué vers le milieu de la preſqu'Iſle. *Précop*, que les Tartares appellent *Orapy*, porte d'or, en défend l'entrée; & *Caffa*, autrefois Théodoſie, en eſt la principale Ville. Le Kan eſt peut-être le ſeul Prince qui ne puiſſe pas réſider dans ſa Capitale : c'eſt un Gouverneur Turc qui y commande.

On peut regarder les Tartares comme les Sauvages de l'Europe. Ils ſentent fort bien qu'ils pourroient ſe civiliſer, écrire des loix, élever des

tribunaux, créer des titres, appeller le luxe & la magnificence : mais ils entendent parler de tant de calamités qui désolent les Nations polies ; ils aiment mieux être libres ; & ils regardent les villes comme des prisons où les Rois enferment leurs Esclaves. La dépendance où ils sont, d'un Maître éloigné, ils la sentent à peine : & ils sont bien aises que leur Prince en dépende plus qu'eux. Le Kan est toujours observé par des Bachas. Si ses Sujets se plaignent, un ordre du Divan le dépose : s'il en est trop aimé, c'est encore un plus grand crime. Il ne pense guères à secouer ce joug. Il regarde sa famille, & celle des Othomans comme la même. Les Othomans en ont effectivement reconnu la tige

commune ; & ils ont établi une loi qui donne le Trône de Constantinople aux Princes Tartares, si le Sang Othoman vient à manquer (a). Espérance bien foible, quand on examine qu'un Empereur Turc a toujours trois ou quatre cent Femmes, le choix de la nature, pour lui donner des Successeurs, & depuis que les Sultans ont renoncé à l'usage barbare de faire mourir leurs Freres, l'espérance du Kan est en-

(a) Démétrius Cantémir, Hist. de l'Empire Othoman. Préf. pag. XXXI. Ce Prince Auteur (chose bien rare) avoit passé bien des années en différens tems, comme ôtage à Constantinople, avant que de porter la Couronne de Moldavie. Il savoit la Langue des Turcs, il avoit lû leurs annales, il en connoissoit les mœurs & les usages. Je le citerai plus d'une fois.

core plus foible : mais enfin, elle n'eſt pas chimérique. D'ailleurs il a de quoi ſe contenter de ſon ſort, s'il ſait être juſte, de cette juſtice qui convient aux Tartares ; c'eſt-à-dire, de ne point contraindre leurs mœurs, & de les mener à des courſes fréquentes. L'état de guerre eſt celui qui lui convient le mieux. Il eſt rare qu'on vienne l'attaquer ; c'eſt lui qui attaque toujours ; il n'a point d'armée à ſoudoyer, elle eſt nourrie par le Grand-Seigneur. Il n'a rien à perdre, & tout à gagner par le butin. Ce n'eſt pas lorſque les Tartares entrent dans un pays qu'ils ſont le plus à craindre ; c'eſt lorſqu'ils le quittent, ſemblables à des torrents qui entraînent tout. Dans une action, l'honneur ne leur dit pas que

c'eſt une honte de fuir ; mais s'ils fuyent, c'eſt pour revenir au combat. Dans les marches, ils ſe répandent devant, derriere & ſur les flancs de l'ennemi qu'ils fatiguent encore plus de nuit que de jour. Une armée qui ne ſeroit pas dans l'habitude de faire la guerre avec eux, ſuccomberoit ſans avoir fait uſage de ſes forces. Dans les guerres fréquentes qu'ils ont eues avec les Polonois, ils ont ravagé, dépeuplé la Podolie, la Pokucie, la Volhinie, l'Ukraine & la Moldavie ; & comme c'étoit dans ces déſerts qu'il falloit les combattre encore au tems de Sobieski, les Polonois étoient obligés de devenir Tartares pour ſubſiſter ; c'eſt-à-dire, de voiturer à la fois toutes les proviſions néceſſaires pour une

campagne. Si dans celles que j'ai à décrire on les voit s'assembler si tard & marcher si lentement, il faut l'attribuer à cette nécessité : ils se servoient de chariots tirés par des bœufs. Chaque Capitaine savoit par expérience combien il lui en falloit pour sa troupe ; & dès que le pays cessoit de fournir, on vivoit des provisions. Un chariot étoit-il vuide on le brûloit & on tuoit les bœufs qui fournissoient une nouvelle subsistance. Ces chariots, sans parler des provisions, ont sauvé plus d'une fois les Armées Polonoises. Ils leur servent de retranchemens dans les attaques imprévûes. Cette maniere de se retrancher, ils la nomment *Tabor*. C'est peut-être d'eux que le Général des Hussites, Procope le Rasé, l'avoit

apprise. Il s'en servoit avec grand succès contre la Cavalerie Allemande ; & on appelloit ses Soldats *Taborites*.

Les Polonois naissent Soldats ; & quoiqu'ils ressemblent moins aux Sarmates leurs Ancêtres, que les Tartares aux leurs, ils en conservent pourtant quelques traits. Ils sont francs & fiers. La fierté est assez naturelle à un Gentilhomme qui élit son Roi, & qui peut être Roi lui-même. Ils sont emportés. Leurs réprésentans dans les Assemblées de la Nation, décident souvent les affaires le sabre à la main. Ils chérissent l'hospitalité, vertu qu'ils ont encore apprise des Turcs & des Tartares. Un Tartare court à 50 lieues attaquer une caravanne ; mais un Étranger est bien reçu chez lui, logé, nourri,

nourri, défrayé. Les Polonois sont courageux, robuſtes, endurcis au froid & à la fatigue; mais ils ont oublié la ſimplicité & la frugalité des Sarmates. Juſqu'à la fin du régne de Sobieski, quelques chaiſes de bois, une peau d'ours, une paire de piſtolets, deux planches couvertes d'un matelas meubloient un Noble d'une fortune honnête, & des fourures l'habilloient. Le luxe s'eſt introduit ſous Auguſte II, & les modes Françoiſes, déjà reçues en Allemagne, ſe ſont mêlées à la magnificence Orientale qui montre plus de richeſſe que de goût. Les Polonois aiment l'argent : mais ce n'eſt pas pour théſauriſer. Leur faſte eſt ſi grand, qu'une Femme de Qualité ne ſort jamais qu'en caroſſe à ſix chevaux,

ne fût-ce que pour traverser une rue.

Quand un Seigneur voyage d'une Province à une autre, c'est avec cinq à six cens chevaux & autant d'hommes. Point d'hôtelleries : il faut tout porter ; mais on déloge les Plébéïens qui ne regardent cette haute Noblesse que comme un fléau.

Un usage excellent des Seigneurs, c'est qu'ils passent la plus grande partie de l'année dans leurs terres. Ils se rendent par-là plus indépendans de la Cour, qui n'oublie rien pour les corrompre ; & ils vivifient les campagnes par la dépense qu'ils y font. Ces campagnes seroient bien plus peuplées & plus florissantes, si elles étoient cultivées par un peuple libre. Les Serfs de Pologne sont atta-

chés *à la glébe* ; tandis qu'en Asie même on n'a point d'autres Esclaves que ceux qu'on achete, ou qu'on a pris à la guerre. Ce sont des Etrangers. La Pologne frappe ses propres enfans. Chaque Seigneur est obligé de loger son Serf. C'est dans une très-pauvre cabane, où des enfans nuds, sous la rigueur d'un climat glacé, pêle-mêle avec le bétail, semblent reprocher à la nature de ne les avoir pas habillés de même. L'Esclave qui leur a donné le jour, verroit tranquillement brûler sa chaumiere, parce que rien n'est à lui. Il ne sçauroit dire, *mon champ*, *mes enfans*, *ma femme*. Tout appartient au Seigneur qui peut vendre également le laboureur & le bœuf. Il est rare de vendre des femmes ; parce que ce sont elles

qui multiplient le troupeau ; population misérable ; le froid en tue une grande partie.

L'homme peut-être qui mérita le plus du genre humain, fut le Pape Alexandre III. Ce fut lui qui, dans un Concile, au douziéme siécle, proscrivit la servitude. La Pologne s'est endurcie plus que le reste du Christianisme. Malheur au Serf, si un Seigneur yvre s'emporte contre lui. On diroit que ce que la nature a refusé à certains peuples, c'est précisément ce qu'ils aiment avec le plus de fureur. L'excès du vin & des liqueurs fortes, fait de grands ravages dans la République. Les Casuistes passent légérement sur l'yvrognerie, comme une suite du climat ; & d'ailleurs les affaires publiques ne s'arrangent que le verre à la main.

Les Femmes sont singuliérement agréables dans la Société. Elles disputent aux Hommes les jeux d'exercice, la chasse & les plaisirs de la table. Moins délicates & plus hardies que les Beautés du Midi, on les voit faire sur la neige cent, deux cens lieues en traîneau, sans craindre ni les mauvais gîtes, ni la difficulté des chemins.

Les Voyageurs éprouvent en Pologne que les bonnes mœurs valent mieux que les bonnes loix. La quantité des forêts, l'éloignement des habitations, la coûtume de voyager de nuit comme de jour, l'indifférence des Starostes pour la sûreté des routes, tout favorise le vol & l'assassinat: dix ans en montrent à peine un exemple.

La Pologne avoit déjà cette partie des bonnes mœurs avant

que de recevoir le Christianisme. Elle fut idolâtre plus longtems que le reste de l'Europe. Elle avoit adopté les Dieux Grecs qu'elle défigura, parce qu'ignorant les lettres, & ne se doutant pas de l'existence d'Homère ni d'Hésiode, elle n'avoit jamais ouvert les archives de l'idolâtrie. Elle marchoit au crépuscule d'une tradition confuse.

Vers le milieu du dixiéme siécle, le Duc *Miecislaw*, premier du nom, cédant aux sollicitations de la belle Dambrowka sa Femme, née Chrétienne, embrassa la Foi, & entreprit de la répandre. Dieu se sert de tout, adorable en tout. Ce sont des Femmes sur le Trône qui, en engageant leurs Maris à se faire baptiser, ont converti la moitié de l'Europe;

Giselle, la Hongrie : *la Sœur d'un Empereur Grec*, la Russie : *la Fille de Childebert*, l'Angleterre : *Clotilde*, la France. Cependant si le Christianisme, en s'établissant, avoit été partout aussi violent qu'en Pologne, il manqueroit de deux caractères de vérité qui le faisoient triompher dans les trois premiers siécles, *la douceur* & *la persuasion*. L'Evêque de Mersebourg, qui vivoit au tems de Miecislaw, nous apprend qu'on arrachoit les dents à ceux qui avoient mangé de la viande dans le Carême ; qu'on suspendoit un adultere ou un fornicateur à un clou par l'instrument de son crime, & qu'on mettoit un rasoir auprès de lui, avec la liberté de s'en servir pour se dégager, ou de mourir dans

cette torture (*a*). On voyoit d'un autre côté des pères tuer leurs enfans imparfaits ; & des enfans dénaturés assommer leurs pères décrépits, coûtume barbare des anciens Sarmates que les Polonois n'ont quittée qu'au treiziéme siécle; on les laissoit faire. Il y avoit une terreur toujours subsistante, lorsque le Prêtre lisoit l'Evangile à la Messe : tous ceux qui portoient le sabre, le tiroient à demi, pour montrer qu'ils étoient toujours prêts à verser le sang idolâtre (*b*). Le terrible Chrétien Miecislaw, avoit répudié sept Femmes Payennes pour s'unir à Dambrowka ; & lorsqu'il l'eut per-

(*a*) Dithmar. lib. 8. pag. 419.

(*b*) Cromer. lib. 3. pag. 51.

due, il finit, si l'on en croit Baronius & Dithmar (*a*), par épouser une Religieuse qui n'oublia rien pour étendre la Foi. Le zèle de Miecislaw étoit soutenu par l'espérance d'obtenir le titre de Roi, que Rome venoit de donner au Duc de Hongrie : mais Rome ne voulut pas couronner des succès si atroces.

Son fils & son successeur Boleslas I, étouffa sans violence les restes de l'idolâtrie. Humain, accessible, familier, il traita ses Sujets comme des malades. Les armes qu'il employa contre leurs préjugés, furent la raison & la mansuétude. Le père leur avoit ordonné d'être Chrétiens ; le fils le leur persuada.

(*a*) Tom. 1. pag. 358.

C'est ainsi que Jagellon, au quatorziéme siécle, devenu Roi de Pologne, planta la Croix en Lithuanie. On l'avoit cru d'un naturel féroce. Le Christianisme qu'il venoit d'embrasser, l'adoucit sans doute. Il acheva de réduire par ses dons & ses caresses ceux qu'il n'avoit pu vaincre par la force du dogme.

Cet esprit de paix dans les Rois passoit à la Nation. Elle prit fort peu de part à toutes les guerres de Religion qui désolerent l'Europe aux seiziéme & dix-septiéme siécles. Elle n'a vû dans son sein ni Conspiration des Poudres, ni Saint-Barthelemi, ni Sénat égorgé, ni Rois assassinés, ou sur un échafaut, ni des Freres armés contre des Freres; & c'est le pays où l'on a brûlé moins de

monde pour s'être trompé dans le dogme. La Pologne, cependant, a été barbare plus longtems que l'Eſpagne, la France, l'Angleterre & l'Allemagne ; ce qui prouve qu'une demiſcience eſt plus orageuſe que la groſſiere ignorance, & lorſque la Pologne a commencé à diſcourir, un de ſes Rois, *Sigiſmond I.* prononça la peine de mort contre la Religion Proteſtante. Un paradoxe bien étrange, c'eſt que, tandis qu'il pourſuivoit avec le fer des hommes qui conteſtoient la préſence de Jeſus-Chriſt dans nos Temples, il laiſſoit en paix les Juifs qui en nioient la divinité. Le ſang couloit & devoit couler encore plus : mais la République ſtatua que déſormais les Rois, en montant ſur le Trône, jureroient la tolérance de toutes les Religions,

On voit effectivement en Pologne des Calvinistes, des Luthériens, des Grecs Schismatiques, des Mahométans & des Juifs. Ceux-ci jouissent depuis longtems des priviléges que *Casimir le Grand* leur accorda en faveur de sa Concubine la Juive *Esther*. Plus riches par le trafic que les naturels du pays, ils multiplient davantage. Cracovie seule en compte plus de vingt mille, qu'on trouve dans tous les besoins de l'État; & la Pologne qui tolere près de trois cens Synagogues, s'appelle encore aujourd'hui *le Paradis des Juifs*. Si on le lui reproche, elle répond que Rome les laisse vivre paisiblement dans ses murs. Un Inquisiteur Espagnol croiroit, le jour de Pâques, que les Polonois judaïsent. On voit

ſur toutes les tables *un Agneau Paſchal* qui ſe mange avec du Pain béni. Mais il ſeroit édifié de cent autres pratiques.

Il n'eſt peut-être aucun pays où l'extérieur de la Religion ait été & ſoit encore mieux obſervé. Les Polonois, dès les premiers tems, ont trouvé le Chriſtianiſme trop doux. Ils ne tarderent pas à commencer le Carême à la Septuagéſime. Ce fut le Pape Innocent IV. qui abrogea cette ſurérogation rigoureuſe en récompenſe des contributions qu'ils lui avoient fournies pour faire la guerre à un Empereur Chrétien, Ferdinand II (*a*). A l'abſtinence ordinaire du Vendredi & du Samedi, ils ont ajoûté celle du

(*a*) Cromer. pag. 226.

Mercredi. Sigismond Auguste, le lendemain des obséques de son Pere, donna un festin aux Seigneurs qui y avoient assisté. C'étoit un Mercredi, on servit du gras : la Nation fut extrêment scandalisée ; & dans ce même moment, elle vouloit qu'il rompît un engagement formé aux pieds des Autels & des Loix, son Mariage : » s'il » y avoit du mal, disoit l'Ar» chevêque Primat, à renvoyer » une Epouse légitime, il n'est » aucun de nous qui, pour le » bien de l'Etat, n'en prît vo» lontiers une partie sur sa » conscience (a) «, & comme il s'agissoit d'un Roi, l'Evêque de Przémislie appuya ce sentiment d'un passage d'Euripide :

(a) Stanisl. Orichov. pag. 1439.

S'il faut violer la loi, c'est pour régner.

Les Confrairies sanglantes de Flagellans sont aussi communes dans cette partie du Nord que vers le Midi. C'est peut-être de-là que le Roi de France, Henri III. en rapporta le goût.

Aucune Histoire, dans la même étendue de siécles, ne cite autant de miracles. On voit à cinq milles de Cracovie, les Salines de Bochnia: c'est Sainte Cunégonde, Femme de Boleslas le Chaste, disent toutes les Chroniques, qui les a transportées de Hongrie en Pologne. On admire bien moins celles de Velika, où l'on trouve une Ville souterraine à trois lieues de profondeur, monument étonnant des travaux & des Arts. Dans le tems qu'on

voyoit en Pologne tant de miracles apocryphes se mêler aux véritables, on n'y avoit pas encore étudié la nature. Il faut que cette étude soit peu avancée; car le merveilleux, qui fut toujours la raison du Peuple, y conserve encore plus d'empire qu'ailleurs. Rome n'a pas voulu se prêter aux Polonois toutes les fois qu'ils ont sollicité des prédictions.

Leur respect pour les Papes s'est fait remarquer dans tous les tems. Lorsque Clément II releva de ses Vœux le Moine Casimir, pour le porter du Cloître sur le Trône, en 1041, il imposa aux Polonois des conditions singulieres, qui furent observées très-religieusement. Il les obligea à porter désormais les cheveux en forme de couronne monacale, à payer

par tête, tous les ans à perpétuité, une somme d'argent pour l'entretien d'une Lampe très-chere dans la Basilique de Saint Pierre ; & il voulut qu'aux grandes Fêtes, durant le tems du Sacrifice, tous les Nobles eussent au cou une étole de lin pareille à celle des Prêtres (*a*). La premiere condition se remplit encore aujourd'hui.

Ce respect outré pour les Décrets de Rome, se déborda jusqu'à engloutir la Royauté. Boleslas I. avoit reçu le titre de Roi de l'Empereur Othon, l'an 1001. Rome s'en souvint lorsque Boleslas II versa le sang de l'Evêque Stanislas. Dans ce tems-là, *Hildebrand*, qui avoit

(*a*) Cromer, pag. 73.

passé de la boutique d'un Charon sur la Chaire de S. Pierre, *Grégoire VII*, se rendoit redoutable à tous les Souverains. Il venoit d'excommunier l'Empereur Henri IV dont il avoit été Précepteur. Il lança toutes ses foudres sur Boleslas, excommunication, dégradation, interdit sur tout le Royaume, dispense du serment de fidélité, & défense aux Evêques de Pologne de couronner jamais aucun Roi sans le consentement exprès du S. Siége (a). On ne sçait ce qui étonne le plus : la défense du Pontife ou l'obéissance aveugle des Polonois. Pas un Evêque n'osa sacrer le Successeur ; & cette crainte superstitieuse dura pen-

(a) Cromer. pag. 90.

dant deux ſiécles dans les Sujets, comme dans les Princes, juſqu'à Przémiſlas qui aſſembla une Diéte générale à Gneſne, s'y fit ſacrer, & reprit le titre de Roi ſans prendre les auſpices de Rome (*a*). Les peuples crurent que ce coup de Maître, dont Rome frémit, lui avoit porté malheur. Sept mois après il fut aſſaſſiné par ſes propres neveux. *Uladislas Loketek* qui monta ſur ce Trône ſanglant, eut recours au Pape Jean XXII. pour être Roi dans ſon propre Royaume.

Aujourd'hui les Papes ne tenteroient pas ce qu'ils ont exécuté alors. Mais il eſt encore vrai que leur puiſſance eſt plus reſpectée en Pologne que dans

(*a*) Sarnic. pag. 1126.

la plûpart des États Catholiques. Une Nation qui a pris sur elle de faire ses Rois, n'a pas osé les proclamer sans la permission du Pape : c'est une Bulle de *Sixte V*. qui a donné ce pouvoir au Primat. On voit constamment à Varsovie un Nonce Apostolique avec une étendue de pouvoir qu'on ne souffre point ailleurs. Il n'en a pourtant pas assez pour maintenir l'indissolubilité du Mariage. Il n'est pas rare, en Pologne, d'entendre dire à des Maris, *ma Femme qui n'est plus ma Femme*. Les Evêques témoins & juges de ces divorces, s'en consolent avec leurs grands revenus. Les simples Prêtres paroissent très-respectueux pour les Saints Canons, & ils ont plusieurs bénéfices à charge d'ames.

La Pologne, telle qu'elle eſt aujourd'hui dans le moral & dans le phyſique, préſente des contraſtes bien frappans : la Dignité Royale avec le nom de République, des Loix avec l'Anarchie féodale, des traits informes de la République Romaine avec la Barbarie Gothique, l'abondance & la pauvreté.

La Nature a mis dans cet État tout ce qu'il faut pour l'enrichir, blés, pâturages, beſtiaux, laines, cuirs, ſalines, métaux, minéraux; & l'Europe n'a point de peuple plus pauvre. La plus grande ſource de l'argent qui roule en Pologne, c'eſt la vente de la Royauté.

La Terre & l'Eau, tout y appelle un grand commerce; & le commerce ne s'y montre pas. Tant de Rivieres & de

beaux Fleuves, la *Duna*, le *Bog*, le *Niester*, la *Vistule*, le *Niémen*, le *Borysthène*, ne servent qu'à figurer dans les Cartes Géographiques. On a remarqué, avant moi, qu'il seroit aisé de joindre par des canaux l'Océan septentrional & la Mer noire, pour embrasser le commerce de l'Orient & de l'Occident. Mais, loin de construire des Vaisseaux Marchands, la Pologne qui a été insultée plusieurs fois par des Flotes, n'a pas même pensé à une Marine guerriere.

Cet État, plus grand que la France, ne compte que six millions d'habitans; & il laisse la quatriéme partie de ses terres en friche, terres excellentes; perte d'autant plus déplorable.

Cet État, large de deux cens

de nos lieues, & long de quatre cens, auroit besoin d'armées nombreuses pour garder ses vastes frontiéres; il peut à peine soudoyer quarante mille hommes. Un Roi, qui l'a gouverné quelque tems, & qui nous montre dans une Province de France, ce qu'il auroit pu éxécuter dans un Royaume; ce Prince fait pour écrire & pour agir, nous dit (a) *qu'il y a des Villes en Europe dont le trésor est plus opulent que celui de la Pologne*, & il nous fait entendre que *deux ou trois Commerçans d'Amsterdam ou de Londres, négocient pour des sommes plus considérables que n'en rapporte tout le Domaine de la République.*

(a) La voix libre du Citoyen, pag. 249 & 285.

Elle ne fait pas réflexion, cette République, que la puiſſance de la Hollande a eu pour principe la pêche du hareng, & la façon de le ſaler.

Ce n'eſt pas la République Romaine dans le bon tems. Les Sénateurs vivoient dans la médiocrité; & l'État étoit riche. Des Palatins ont des troupes à leur ſolde pour s'entre-détruire; & la République eſt trop pauvre pour ſe défendre. Prend-elle les armes: les deux corps d'armée qui font ſa garde ordinaire, celui de Pologne, & celui de Lithuanie, indépendans l'un de l'autre, ſous deux grands Généraux, manquent de cette unité qui réunit les forces. Il eſt arrivé plus d'une fois que l'un marchant, l'autre s'eſt arrêté. Ils ſe ſont même menacés.

Le

Le luxe eſt entré dans les maiſons, & les villes ſont dégoûtantes par des boues affreuſes. Varſovie n'eſt pavée que depuis dix à douze ans.

Le comble de l'eſclavage & l'excès de la liberté ſemblent diſputer à qui détruira la Pologne. La Nobleſſe peut tout ce qu'elle veut. Le corps de la Nation eſt dans la ſervitude. L'exemple du Dannemarck eſt juſqu'à préſent une leçon fort inutile pour cette Nobleſſe. Par-tout où les Grands ont trop abbattu le Peuple, celui-ci les a livrés eux-mêmes à un Maître deſpotique. Tous les hommes ſont nés égaux : c'eſt une vérité qu'on n'arrachera jamais du cœur humain ; & ſi l'inégalité des conditions eſt devenue néceſſaire, il faut du moins l'adoucir par la liberté naturel-

le, & par l'égalité des Loix. Un Noble Polonois, quelque crime qu'il ait commis, ne peut être arrêté qu'après avoir été condamné dans l'assemblée des Ordres : c'est lui ouvrir toutes les portes pour se sauver. Il y a une loi plus affreuse que l'homicide même qu'elle veut réprimer. Ce Noble qui a tué un de ses Serfs, met quinze livres sur la fosse ; & si le Paysan appartient à un autre Noble, la loi de l'honneur l'oblige seulement à en rendre un. C'est un bœuf pour un bœuf.

Le *Liberum veto* donne plus de force à un seul Noble qu'à la République. Il enchaine par un mot les volontés unanimes de la Nation ; & s'il part de l'endroit où se tient la Diète, il faut qu'elle se sépare. C'étoit

le droit des Tribuns Romains : mais Rome n'en avoit qu'un petit nombre ; & ce furent des Magiſtrats pour protéger le Peuple. Dans une Diète Polonoiſe, on voit trois ou quatre cent Tribuns qui l'oppriment.

La République a pris toutes les précautions pour conſerver du moins l'égalité dans la Nobleſſe. Peu de pays montrent des Terres Seigneuriales auſſi étendues : mais pas une qui ſoit titrée. Les titres de *Marquis* & de *Comte* s'y ſont introduits avec les Cuiſiniers François. Ces Marquis & ces Comtes ne le ſont que pour des valets & des flatteurs. Le Saint Empire ſeme l'Europe de Princes. Ce titre qui, à ſa naiſſance vers le tems de Frederic II, n'étoit pris que par les plus grands terriens, ſe donne aujourd'hui

à moindre prix, aux Étrangers comme aux Nationaux, aux Polonois comme aux autres. Les *Jablonowski*, les *Lubomirski*, les *Radziwil*, les *Doenoff*, les *Offolinski*, les *Sulkowski*, pouvoient se passer de cette décoration Germanique. Quoi qu'il en soit la République n'en tient pas compte. Il n'y a de Princes reconnus pour tels par les lettres d'union de la Lithuanie, que les *Czartoriski*, les *Sangusko* & les *Wieçnowieski*; & encore le titre d'Altesse ne les tire pas de l'égalité. Les charges seules peuvent donner des préséances. Le moindre Castellan précéde le Prince sans charge, pour apprendre à respecter la République, plus que les titres & la naissance. Ceux même que les charges élevent,

doivent ſe renfermer dans les bornes de leur état. Le Primat qui préſidoit à l'élection d'Auguſte II, fit placer un dais ſur ſon fauteuil : le même jour le vit abbattre. Malgré toutes ces précautions, rien de ſi rampant que la petite Nobleſſe devant la grande. Il eſt vrai que la petite s'en venge, lorſque la grande veut gagner *la popularité*; c'eſt-à-dire, ſe faire un parti dans les Diètines ou les Diètes pour les affaires courantes, ou pour l'élection d'un Roi.

Puiſque le Royaume eſt électif, il ſemble que le peuple, qui en eſt la partie la plus nombreuſe & la plus néceſſaire, devroit avoir part à l'élection : pas la moindre. Il prend le Roi que la Nobleſſe lui donne; trop heureux s'il ne por-

toit pas des fers dans le ſein de la liberté. Tout ce qui n'eſt pas noble, vit ſans conſidération dans les villes, ou eſclave dans les campagnes; & l'on ſait que tout eſt perdu dans un État, lorſque le Plébéïen ne peut s'élever que par un bouleverſement général. Auſſi la Pologne n'a-t-elle qu'un petit nombre d'ouvriers & de marchands; encore ſont-ils Écoſſois, François ou Juifs. Dans ſes guerres, elle a recours à des ingénieurs étrangers. Elle n'a point d'École de Peinture. L'Architecture eſt dans l'enfance. Point de Théâtre. L'Hiſtoire y eſt traitée ſans goût, les Mathématiques peu cultivées, la ſaine Philoſophie preſqu'ignorée; nul monument, nulle grande Ville: Varſovie ne compte pas ſoixante mille

ames. Telle étoit la France ſous le gouvernement féodal. Qu'attendre d'un pays où le poids de la Nobleſſe écraſe tout ?

L'honneur d'être Noble Polonois, a été brigué par des Princes. Les Neveux du Roi Etienne Battóri, l'obtinrent ; & il faut avouer qu'aucun État ne montre autant de Nobleſſe de la plus haute antiquité. Toutes les généalogies des principales familles commencent avant le dixiéme ſiécle (*a*).

Rien de plus pompeux que les Seigneurs. Leurs Femmes ont adopté les modes Françoiſes, ſans avoir les Arts qui travaillent le luxe : il ne faut

(*a*) Okolski, Orbis Polonus.

pas croire que cette magnificence suppose un État riche. Ce n'est pas seulement le peuple qui souffre. Tandis qu'une trentaine de Palatins, une centaine de Castellans & Starostes, les Evêques & les grands Officiers de la Couronne, jouent les Satrapes Asiatiques, cent mille petits Nobles cherchent le nécessaire comme ils peuvent; & cette Noblesse si libre, si fiere, n'a pas honte de se mettre au service des plus puissans pour gagner un salaire dans les fonctions les plus basses. Ce Gentilhomme sous la livrée fait-il une faute? le *Canchou* * le corrige. Mais on lui met un tapis sous les genoux par respect pour sa généalogie.

* Le fouet.

Quelques-uns d'eux pour s'arracher à ces bassesses, voulurent commercer : une constitution de 1677, déclara que le commerce dérogeoit à Noblesse. Avec tout cela le plus petit Noble de Pologne croit l'emporter sur toute la Noblesse étrangére. Cependant cette Noblesse qu'il vante tant, la République la donne quelquefois assez légérement en accordant l'indigénat. Un Juif qui se fait baptiser, l'obtient, si peu qu'il soit protégé ; & il fait autant de bruit dans les Diètines que le Sang des Jagellons.

L'Histoire est obligée d'insister sur la Noblesse Polonoise, puisque le Peuple n'est pas compté. Le droit d'élire ses Rois est celui qui la flatte le plus, & qui la sert le moins,

Elle vend ordinairement sa Couronne au Candidat qui a le plus d'argent. Elle crie dans le champ électoral qu'elle veut des Princes qui gouvernent avec sagesse ; & depuis le regne de Casimir le Grand, elle a cherché en Hongrie, en Transylvanie, en France & en Allemagne, des Étrangers qui n'ont aucune connoissance de ses mœurs, de ses préjugés, de sa langue, de ses intérêts, de ses loix, de ses usages.

Qui verroit un Roi de Pologne dans la pompe de la Majesté Royale, le croiroit le Monarque le plus riche & le plus absolu. Ni l'un ni l'autre. La République ne lui donne que six cent mille écus pour l'entretien de sa Maison ; & dans toute contestation les Polonois jugent toujours que le

Roi a tort. Comme c'eſt lui qui préſide aux Conſeils & qui publie les décrets, ils l'appellent *la Bouche*, & non *l'Ame* de la République. Ils le comparent encore au Roi des Abeilles, qui, ſelon d'anciens Naturaliſtes, eſt ſans aiguillon. Ils le gardent à vûe dans l'adminiſtration : quatre Sénateurs doivent l'obſerver par-tout ſous peine d'une amende pécuniaire. Son Chancelier lui refuſe le ſceau pour les choſes qu'il ne croit pas juſtes. Son Grand-Chambellan a droit de le fouiller ; auſſi ne donne-t-il cette Charge qu'à un Favori. Ses Sujets ſe paſſent mutuellement des tranſgreſſions qu'ils ne lui pardonneroient pas. Ils lui oppoſent ſans ceſſe le bouclier de la liberté dont ils abuſent. Auſſi diſent-ils aux autres

Nations : *nous avons un Roi ; mais le Roi vous a.*

Cependant ces hommes ſi hauts vis-à-vis de leur Maître, ſe complimentent en eſclaves : *je tombe à vos pieds, je me mets ſous la ſemelle de vos ſouliers ;* & ils ſouffrent patiemment une excluſion humiliante. Le Roi, lorſqu'il mange en cérémonie, admet les Ambaſſadeurs étrangers à ſa table, jamais les Grands de l'État : ils ſont occupés à le ſervir, en lui liant les mains. La Pologne eſt peut-être le ſeul Royaume où le Roi n'ait pas droit de faire battre monnoie : la République l'en a dépouillé.

Ce Roi, tel qu'il eſt, joue pourtant un beau rôle, s'il ſçait ſe contenter de faire du bien, ſans le pouvoir de nuire. Il diſpoſe, non-ſeulement, comme

les autres Souverains, de toutes les grandes Charges du Royaume & de la Cour, des Evêchés & des Abbayes qui sont presque toutes en Commende; car la République n'a pas voulu que des Moines qui ont renoncé aux richesses & à l'état de Citoyen, possédassent au-delà du nécessaire : il a encore un autre trésor qui ne s'épuise pas. Un tiers de ce grand Royaume est en biens Royaux, *Ténutes*, *Advocaties*, *Starosties*, depuis sept mille livres de revenus, jusqu'à cent mille. Ces biens Royaux, le Roi ne pouvant se les approprier, est obligé de les distribuer; & ils ne passent point du pere au fils aux dépens du mérite. On dit communément qu'il n'y a point d'heure dans la journée, où le Roi de Po-

logne n'ait des graces à répandre.

Pour achever le tableau de la Pologne, il faut crayonner ceux qui l'ont gouvernée. Laissons dans la poudre le vulgaire des Princes. Elle compte des Chefs intelligens, actifs & laborieux plus qu'aucun autre Etat; & ce n'est pas le hazard qui lui a donné cet avantage. C'est la nature de sa constitution. Dès le quatorziéme siécle elle a fait ses Rois : ce ne sont pas des enfans qui naissent avec la Couronne, avant que d'avoir des vertus, & qui, dans la maturité de l'âge, peuvent encore sommeiller sur le Trône. Un Roi de Pologne doit payer de sa personne dans le Sénat, dans les Diètes & à la tête des Armées.

Si l'on n'admire que les ver-

tus guerrieres, la Pologne a eu presqu'autant de grands Princes qu'elle a eu de Souverains. Mais si l'on ne veut compter que ceux qui ont voulu la faire plus grande & plus heureuse qu'elle ne l'est, il y a beaucoup à rabattre.

Leck la tira des forêts & de la vie errante pour la fixer & la civiliser. L'Histoire ne nous a pas conservé son caractère : mais on sait en général que les fondateurs des Empires, ont tous eu de la tête & de l'exécution. Leck avoit besoin de l'une & de l'autre pour gouverner des Sauvages qui ne connoissoient que l'égalité naturelle. VI. Siécle. I. Classe.

Cracus leur donna les premieres idées de la Justice en établissant des Tribunaux pour décider les différends des Par- VII. Siécle. I. Classe.

ticuliers. L'ordre régna où la licence dominoit; Cracovie idolâtre honora longtems son tombeau : c'étoit son *Palladium* (*a*).

IX. Siécle. II. Classe. *Piast* enseigna la vertu en la montrant dans lui-même. Ce qu'il ne pouvoit obtenir par la force du commandement, il le persuadoit par la raison & par l'exemple. Son regne s'écoula dans la paix; & des barbares commencerent à devenir Citoyens (*b*).

IX. Siécle. II. Classe. *Ziemovit*, plus guerrier, les disciplina. Jusqu'alors semblables à des torrens qui abandonnent rapidement les terres qu'ils désolent, ils n'avoient connu que les irruptions passa-

(*a*) Dlugloss. lib. 1. pag. 50.

(*b*) Cromer, lib. 2. pag. 40.

geres. Ils apprirent à combattre de pied ferme, à vaincre en résistant, & à garder leurs conquêtes (*a*).

Boleslas Chrobri travailla à réformer leurs usages, à déraciner leurs préjugés, à régler leur courage, qui abusoit trop souvent de la victoire. Plein d'entrailles, il les accoûtumoit à regarder leur Souverain comme leur Pere; & l'obéissance ne leur coûtoit rien (*b*). X. Siécle. II. Classe.

Casimir I. fit entrevoir les Sciences & les Lettres dans une terre sauvage où elles n'étoient jamais entrées (*c*). La culture grossiere qu'on leur donna d'abord, attendoit des XI. Siécle. II. Classe.

(*a*) Chronic. Pol. tom. 1. pag. 4.

(*b*) Hartknoch, lib. 1. pag. 65.

(*c*) Sarnic. Annal. Pol. lib. VI. cap. 8.

ſiécles plus favorables pour produire de meilleurs fruits. Ces fruits ont encore aujourd'hui une certaine âpreté. Mais le tems, qui mûrit tout, achevera un jour en Pologne, ce qu'il a perfectionné en d'autres climats.

XII. Siécle. II. Classe. Caſimir II. qui ne fut nommé *le Juſte* qu'après l'avoir mérité, protégea les gens de la campagne contre la tyrannie de la Nobleſſe. Ces malheureux étoient obligés de fournir à tout Noble qui voyageoit le logement, la nourriture, des chevaux & tous les beſoins du voyage. Il abolit ces vexations (*a*), & ſi la Nobleſſe avoit penſé comme certains de ſes Rois, il n'y auroit plus de ſervitude en Pologne.

(*a*) Dlugloſſ. pag. 512.

Casimir III. ou Casimir *le Grand*, qu'on appelloit aussi *le Roi des Paysans*, voulut les mettre en liberté ; & n'ayant pu y réussir, il demandoit à ces bonnes gens, lorsqu'ils venoient se plaindre, s'il n'y avoit chez eux ni pierres, ni bâtons pour se défendre. Cette obstination de la Noblesse Polonoise à retenir le Peuple dans la servitude, n'a pu être surmontée ni par l'autorité du Pape Alexandre III. qui déclara, au nom d'un Concile, que tous les Chrétiens devoient être libres, ni par l'exemple de la France & de l'Angleterre où la tyrannie féodale ne régne plus, ni par la forme Républicaine si ennemie de tout ce qui sent l'esclavage. Casimir eut les plus grands succès dans toutes les autres parties du XIV. Siécle. II. Classe.

gouvernement. C'eſt à lui que la Pologne doit ſes premieres forteresſes, avantage qu'elle n'a pas ſenti, puiſqu'au lieu d'y en ajoûter, elle les a négligées. C'eſt lui qui eſſaya de chaſſer la barbarie du domaine des Arts. Des Villes nouvelles parurent & ſervirent de modèle pour rebâtir les anciennes. Des monumens s'éleverent auſſi beaux qu'ils pouvoient l'être alors. Il appella les plus habiles Maîtres, qui malheureuſement ne l'étoient guères (*a*). S'il eût vécu deux ſiécles plus tard, vers le tems de Léon X. la Pologne ne ſeroit peut-être pas ce qu'elle eſt encore aujourd'hui. C'eſt lui auſ-

(*a*) *S*arnic. Annal. Pol. pag. 1147. Cromer. pag. 319.

si, qui s'étant apperçu que les loix primordiales ne convenoient plus ni aux intérêts, ni aux mœurs de la Pologne, en fit un nouveau corps qui la régle encore à présent. Il eut toutes les grandes qualités d'Auguste, & plus de valeur. On lui décerna les honneurs du triomphe, usage qui enfantoit des Héros chez d'anciens peuples, qui regardoient l'émulation comme un des premiers ressorts de l'État. Il fut le dernier des Piast, race qui a régné 528 ans.

Jagellon qui commença la troisiéme, soutint & augmenta tous les biens que ses Prédécesseurs avoient faits. Il fit tout ce qu'il voulut avec une Nation d'autant plus difficile à gouverner, que sa liberté nais-

ſante étoit toujours en garde contre les entrepriſes de la Royauté. Il étonna ſes Sujets par la douceur de ſes mœurs; car n'étant encore que Duc de Lithuanie, il avoit effrayé le Nord en faiſant mourir ſon Oncle. Changé tout à coup, en commandant à un peuple libre, il ſentit l'heureuſe néceſſité d'être bon. Il meſura ſes forces avec celles de Sigiſmond, qui, après avoir été enterré tout vivant, dans un cachot de 80. pieds de profondeur, en fut tiré au bout de ſix mois pour joindre ſa Couronne de Hongrie à celles de Bohême & de l'Empire. Jagellon auroit pu lui enlever la premiere que les Hongrois même lui offroient. Prêt à vaincre, il céda dans la crainte de

déchirer la Pologne en voulant l'étendre (*a*). Il eſt étonnant que le Trône, toujours électif dans ſa race, n'en ſoit pas ſorti pendant près de quatre cens ans; tandis qu'ailleurs des Couronnes héréditaires paſſoient à des familles étrangeres. Cela montre combien les événemens trompent la ſageſſe humaine.

Le Fils de Jagellon, Uladislas VI. n'avoit que dix ans lorſqu'on l'éleva au Trône : choſe bien ſinguliere dans une Nation qui pouvoit donner ſa Couronne à un Héros tout formé; c'eſt qu'on en appercevoit déjà l'ame à travers les nuages de l'enfance. La République nomma autant de Régens qu'il XIV. Siécl

(*a*) Neuglbaver. Hiſt. Pol. pag. 238.

y avoit de Provinces ; & des Burrhus ſe chargerent d'inſtruire l'Homme de la Nation. Il prit les rênès de l'État à dix-huit ans ; & en deux ans de régne, il égala les grands Rois. Il triompha des forces de la Maiſon d'Autriche. Il ſe fit couronner Roi de Hongrie, il fut le premier Roi de Pologne qui oſa lutter contre la fortune de l'Empire Othoman. Amurath II. après avoir ſaccagé la Tranſylvanie & la Servie, menaçoit la Hongrie & toute l'Europe. Le jeune Uladiſlas arrêta ſes Conquêtes, & l'obligea à demander la paix, qui fut jurée ſur l'Evangile & ſur l'Alcoran. Le Pape la rompit, & ſon Légat le Cardinal Julien Céſarini, donna l'abſolution du parjure. C'eſt ſous de tels auſpices, qu'Uladiſlas

difflas tournant vers le Pont-Euxin, entra dans la Bulgarie, & trouva, près de Varne, le Sultan à la tête de cent mille Turcs contre vingt-cinq mille Polonois. Au premier choc les Musulmans lâcherent le pied; & ce fut alors que le Sultan, tirant de son sein le Traité rompu, qu'il fit attacher au bout d'une lance, s'écria: *Dieu qui punis les parjures, venge cet outrage fait aux loix des Nations* (*a*). A peine a-t-il achevé qu'il ramene ses troupes au combat. L'enthousiasme Musulman se rallume, l'aîle droite des Chrétiens plie, le désordre s'augmente à chaque instant, & Uladislas tombe sans

(*a*) Sarnic. lib. 7. chap. 6. Dlugloff. pag. 793.

vie : sa tête coupée par un Janissaire, & portée de rang en rang, acheve la déroute (a). A peine avoit-il vingt ans ; & la Pologne, regrettant également l'avenir & le passé, ne versa jamais des larmes plus ameres. Les Historiens s'accordent à dire que dans le feu des passions, il ne ternit jamais ses vertus par aucun vice. S'il fut parjure envers Amurat, on croyoit alors qu'on pouvoit manquer de foi aux Infidéles. Le Légat qui avoit sanctifié le parjure, périt au passage d'une riviere.

XVI. Siécle. III. Classe. Race des Jagellons.

La Pologne n'essuya bien ses larmes, que sous le régne de Sigismond I. Ce Prince eut un bonheur bien rare dans la

(a) Dlugloss. pag. 808 & 811.

Diète d'élection : il fut nommé *Roi* par acclamation, sans division de suffrages (*a*). Une autre faveur de la fortune lui arriva, parce que les grands hommes savent la fixer. Il abbattit la puissance d'un Ordre Religieux qui désoloit la Pologne depuis trois siécles. Les Chevaliers Teutoniques, chassés de la Palestine, où ils avoient soin des malades, avoient trouvé un asile en Pologne sous le régne de Boleslas V. Ils eurent un zéle infatigable pour convertir la Prusse au Christianisme, parce que se servant de l'épée plus avantageusement que de la Croix, ils en usurperent la Souveraineté qui appartenoit à la Pologne. C'est-

XIII. Siécle. II. Classe. Race de Piast.

(*a*) Neugebaver. lib. 7.

là qu'ils forgerent tant de foudres pour accabler leur bienfaitrice. Tous les Régnes, depuis celui de Boleslas, en avoient été frappés plus ou moins. On comptoit sous Casimir IV, en douze ans de guerre seulement, dix-huit mille villages incendiés & trois cent mille combattans, qui avoient ensanglanté la scène. Tant de destructions & de victimes immolées à l'ambition de ces Religieux, ne les effrayoient pas. Ils avoient égorgé de sang-froid plus de dix mille habitans de Dantzig, sans épargner ni les femmes ni les enfans (*a*). Ils avoient fait trancher la tête, au milieu d'un festin, à une foule de Nobles, qui ne vou-

(*a*) Dlugloss. pag. 949.

loient pas entrer dans leurs violences. Uladiflas Loketek, Jagellon, Cafimir, avoient attaqué l'hydre, qui reprenoit toujours de nouvelles forces. Sigifmond l'extermina enfin; & la Pologne fut délivrée du plus grand fléau qui l'ait jamais affligée. Sigifmond étoit doué d'une force extraordinaire, qui le faifoit paffer pour l'Hercule de fon tems (*a*). Il brifoit les métaux les plus durs; & il avoit l'ame auffi forte que le corps. Il a vécu 82 ans, prefque toujours victorieux, refpecté & ménagé par tous les Souverains, par Soliman même qui ne ménageoit rien. C'eft fous lui que fe formerent tant de grands Généraux qui

(*a*) Paftor ab Hirtenberg. pag. 207. Cromer. pag. 68.

ont illuſtré la Pologne, un Duc d'Oſtrog, un Kaminiecki, un Firley, un Lanczkoronski, un Zaremba, un Sieniawski, un Tarnowski, un Pretſicz. On ne ſavoit alors à qui donner le prix des Souverains, à François I, à Charles-Quint, ou à lui, ſupérieur peut-être à tous deux, en ce que, plus jaloux du bonheur de ſes peuples que de ſa gloire, il s'appliqua conſtamment à rendre la Nation plus équitable que ſes loix, les mœurs plus ſociables, les villes plus floriſſantes, les bâtimens publics plus décens, les Maiſons des Seigneurs plus commodes, les campagnes plus cultivées, les Arts & les Sciences plus honorés, la Religion même plus épurée (*a*).

(*a*) Cromer. pag. 702 & 709.

Personne ne lui ressembla plus, parmi ses successeurs, qu'Etienne *Battori*, Prince de Transylvanie, à qui la Pologne donna sa Couronne, après la fuite de Henri de Valois. Il se fit une loi de ne distribuer les honneurs & les emplois qu'au mérite. Il réforma les abus qui s'étoient accumulés dans l'administration de la Justice. Il fit des ordonnances militaires, qui assujettirent les Polonois & les Cosaques à toute la discipline peut-être dont ils sont susceptibles. Il entretint le calme au-dedans, & il contint les Tartares, les Moscovites & les Cosaques. Il régna dix ans : c'étoit assez pour sa gloire, pas assez pour la Republique. An. 1575. IV. Classe.

Sigismond III, Prince de Suéde, lui succéda sans le rem- An. 1587. IV. Classe.

placer. Il n'eut ni les mêmes qualités, ni le même bonheur. Il perdit un Royaume héréditaire pour gagner une Couronne élective. Il manqua l'occaſion de conquérir la Moſcovie, & peut-être de recouvrer la Suéde. Il laiſſa enlever à la Pologne, par Guſtave Adolphe, Elbing, Marienbourg, & l'une de ſes plus belles Provinces, la Livonie. Il avoit deux défauts qui cauſent ordinairement de grands malheurs. Il étoit borné & obſtiné.

Fin du premier Livre.



HISTOIRE DE JEAN SOBIESKI, *ROI DE POLOGNE.*

LIVRE II.

CE fut ſous le Régne de Sigiſmond III, en 1629, que Jean Sobieski, dont j'écris l'Hiſtoire, vint au monde, dans le tems que Louis XIII régnoit en France; le malheureux Charles I, en Angleterre; le victorieux Guſ-

tave Adolphe, en Suéde: dans le tems que la Pologne étoit entraînée dans des guerres qui n'ont fini qu'avec le siécle, il lui naissoit un Défenseur dans le Château d'Olesko, petite Ville du Palatinat de Russie. Sobieski sortoit de deux anciennes Maisons, dont les Généalogistes Polonois, aussi entreprenans que ceux de France, ont posé les premieres pierres dans la nuit des siécles. Une vérité plus constante, c'est qu'on remarquoit dans l'une & dans l'autre, une succession de vertus, qui étoit bien au-dessus de la plus haute généalogie.

Le fameux Zolkiewski, Ayeul maternel de Sobieski, avoit battu les Moscovites en 1610, pris Moscow & le Czar Basile, qu'il amena au Roi Sigis-

mond III (*a*). Les monumens de cette victoire se voyoient encore au platfonds du Château de Varsovie, lorsque le Czar Pierre fut appellé en Pologne, pour défendre le Roi Auguste, contre Charles XII. Il les fit enlever : mais l'Histoire reste. En 1620, Zolkiewski s'étoit ouvert un passage à travers cent mille combattans, qui l'investissoient en Moldavie, Turcs & Tartares. Il faisoit sa retraite devant cette armée formidable, toujours suivi & harcelé pendant une marche de cent lieues. Arrivé aux frontieres de Pologne, sur les bords du Niester, fleuve tranquille qu'Ovide a connu, sous le nom de Tyras (*b*), il ne

(*a*) Lengnich, Hist. Pol. pag. 117.
(*b*) ---- *Nullo tardior amne Tyras.*
Ex Ponto, Epist. 10. v. 50.

s'attendoit pas à être trahi par les ſiens. Sa Cavalerie, laſſe d'enviſager la mort, ſaiſit le premier moyen d'échapper en ſe jettant à la nage, abandonnant ainſi ſon Général, avec l'Infanterie. Il avoit un fils à côté de lui qui le ſupplioit de penſer à ſon propre ſalut. Il répondit que *la République lui avoit confié l'Armée entiere*. Il vit tailler en piéces cette Infanterie qui lui reſtoit. Il vit expirer ſon fils; & lui-même, percé de coups, ne lui ſurvécut quelques heures que pour mourir avec plus d'horreur. Le Général Turc lui fit couper la tête, & l'envoya au Serrail pour raſſurer l'Empire Othoman (*a*). Cette tête fut

(*a*) Lengnich, Pag. 125.

rachetée; & le même tombeau renferma le pere & l'enfant, avec cette Inſcription Latine:

Exoriare aliquis, noſtris ex oſſibus, ultor.

Puiſſe un vengeur ſortir de nos cendres! Il reſtoit un fils qui voulut être ce vengeur. Il attaqua les Tartares avec un courage bien au-deſſus de ſes forces, qui ne conſiſtoient qu'en une petite troupe ſoudoyée par lui-même. Il fut accablé par le nombre; & payant de ſa tête, après le combat, il fut réuni aux ſiens.

La gloire de venger les Zolkiewski, étoit réſervée à Sobieski, leur deſcendant dans la ligne féminine. Il ne lut jamais, ſans émotion, l'Epitaphe qui l'invitoit à la vengeance. La République ne ſe contenta

pas de ce monument domestique. Elle sçavoit que l'immortalité dans la mémoire des hommes est tout à la fois la récompense & le germe des Héros. Une pyramide que les Turcs & les Tartares même ont respectée jusqu'à présent, s'éleva sur le lieu où avoit coulé ce sang généreux, pour apprendre à la postérité comment on doit mourir pour la patrie. C'est ce qu'on y lit encore en quatre Langues.

L'Histoire des Zolkiewski, nous fourniroit une foule de traits héroïques, si elle entroit directement dans notre sujet; & ce n'est pas seulement dans la Maison de sa Mere, que Jean Sobieski trouvoit des Héros à imiter.

Son Ayeul paternel, Marc Sobieski, Palatin de Lublin,

lui avoit laiſſé de grands exemples. C'eſt lui qui, dans la Bataille, où Michel, Hoſpodar de Moldavie, fut vaincu, détermina le ſuccès. On alloit prendre un chemin qui expoſoit les troupes à périr par la difficulté des vivres, & par le feu de l'ennemi. Il en indiqua un autre qui conduiſit à la victoire ; & dans l'action, il montra qu'il ſavoit combattre auſſi bien que conſeiller : c'eſt lui encore qui défit les Rebelles Dantzicois en 1577, auprès de Dirchaw (*a*), & qui ſe jetta dans la Viſtule, en pourſuivant leur Général, qu'il atteignit, & tua de ſa propre main au milieu des flots. Cela ſe paſſoit ſous les yeux

(*a*) Ville de Pruſſe dans le Palatinat de Culm.

de ſon Roi Etienne *Battori*, qui dit plus d'une fois que, s'il falloit commettre la fortune de la Pologne à un combat ſingulier, comme autrefois celle de Rome fut confiée aux Horaces, il n'héſiteroit pas de nommer le Palatin de Lublin. L'intrépide Palatin périt à l'attaque de Sokol, Fortereſſe Moſcovite que les Polonois prirent d'aſſaut. Tel fut l'Ayeul de Jean Sobieski; & ſon Pere, Jacques Sobieski, ne dégénéra pas. Avant que de monter aux Charges, il fut élu quatre fois Maréchal de la Diète. On le regardoit comme le bouclier de la liberté; & il entra dans le Sénat pour y occuper la ſeconde place. Il fut Caſtellan de Cracovie. Ce Caſtellan, tout à fait hors de rang, eſt au-deſſus des Palatins mêmes.

Dans la Pospolite, il a l'honneur de se mettre à la tête de la Noblesse, au préjudice du Palatin de Cracovie : récompense d'une victoire, où le Palatin prit la fuite, tandis que le Castellan, son Lieutenant, tint ferme, & vainquit. Il est aussi le premier Sénateur d'Épée, comme le Primat est le premier Sénateur d'Eglise. Tous deux ont le titre d'*Altesse*.

Jacques Sobieski étoit propre à servir la République de plus d'une façon, parce que les Sénateurs Polonois, formés à cet égard sur ceux de l'ancienne Rome, connoissent également les armes & les loix. La Pologne se souviendra longtems de la fameuse bataille de *Choczin* (a) en 1621. Le jeune

(a) Ville de la Moldavie sur le Niester.

Prince Uladiflas, fils du Roi Sigifmond III, y avoit l'honneur du commandement : Jacques Sobieski, la réalité, en l'abfence du Grand-Général. Deux cent mille Turcs & Tartares y furent défaits par foixante-cinq mille Polonois & Cofaques ; & comme le Héros du jour étoit auffi propre à négocier qu'à combattre, il fut envoyé à Conftantinople pour figner la Paix, que la Porte vaincue demandoit. Toutes les fois que la République eut befoin d'un homme de tête dans les Cours étrangeres, en Suéde, en France, en Italie, elle jetta les yeux fur Jacques Sobieski, & s'en trouva bien. Il avoit époufé *Théophile Zolkiewska*, Fille du grand Zolkiewski, & héritiere de tous les biens que cette puiffante

Maiſon poſſédoit dans le Palatinat de Ruſſie (*a*). Il en eut deux fils *Marc* & *Jean*. Leur éducation fut un devoir ſacré pour lui, & il en partagea les ſoins. Tout occupé qu'il étoit dans le Sénat & dans les Armées, il ne négligea pas les Lettres. Il ſavoit que Céſar avoit écrit ſes Commentaires en ſubjuguant les Gaules. On

(*a*) Ces biens étoient plus conſidérables que beaucoup de Souverainetés en Italie ou en Allemagne. La terre de Zolkiew, Ville fortifiée avec un Château, compte plus de cent cinquante Villages, celle de Zloczow, autre place de défenſe, en renferme preſqu'autant. Je ne parle pas d'Olesko, qui feroit la fortune d'un Seigneur François : en tout, près de vingt lieues d'étendue. Telle étoit autrefois l'opulence des Seigneurs François, que la diſſipation, les croiſades & la politique ont enfin ruinés.

voit dans les Bibliothéques Polonoises des Ouvrages de Jacques Sobieski ; & quiconque écrit pour le Public (fût-ce médiocrement) marque toujours une ame plus active. On admire aussi dans le Palais de Villanow, à deux lieues de Varsovie, des monumens de Peinture & de Sculpture, qu'il s'étoit procurés en faisant venir des Artistes Italiens pour donner du goût à sa patrie. On y lit, en forme d'explication, des Vers tirés des Géorgiques de Virgile. Cette savante superfluité sur des figures qui doivent s'expliquer d'elles-mêmes, sent encore la mal-adresse Gothique. Mais elle prouve du moins l'érudition de celui qui l'emploie.

Un Pere de cette trempe étoit en état de former ses fils.

Il voulut qu'on leur donnât la connoissance des choses avant celle des Langues. Il leur parloit aussi souvent de la justice, de la bienfaisance, des loix & du respect qui leur est dû, que de la gloire militaire. Il leur découvroit peu à peu les intérêts de la Pologne. Il les accoûtumoit insensiblement à les défendre par la plume & par la parole : talens fort inutiles dans un Gouvernement absolu; mais extrémement nécessaires dans une République. Il travailla sur-tout à faire naître en eux ce goût d'application qu'il avoit lui-même ; & sans lequel il n'y aura jamais de grands hommes.

L'aîné, *Marc*, étoit d'une complexion douce, d'une grande docilité, fait pour être chéri d'une Mere ; & s'il eût vieilli,

il auroit partagé le ſort d'Eſaü qui fut ſoumis à ſon cadet.

Jean étoit d'un tempérament vif, ardent, impétueux, voulant fortement ce qu'il déſiroit, avide de louanges, plus ſenſible à l'humiliation qu'au châtiment ; & ſi nous avions les mémoires de ſon enfance, peut-être y verrions-nous les premiers rayons de la gloire dont il devoit ſe couvrir : peut-être auſſi n'y trouverions-nous que des choſes fort communes, parce que les hommes reſſemblent aux fruits qui attendent la ſaiſon pour ſe développer.

Les Polonois ne penſent pas que leur patrie réuniſſe tout ce qu'il faut voir & ſçavoir. L'adoleſcence des deux Freres arriva ; & ils voyagerent. Le pays où ils s'arrêterent le plus, fut la France. Ils y arrivoient dans

le tems que le jeune Duc d'Anguien, connu depuis ſous le nom du Grand Condé, avoit déjà gagné trois batailles. Les deux Freres diſoient qu'ils le trouvoient plus grand, d'avoir battu de vieux Généraux, que d'être né Prince du Sang. Ils arrivoient encore dans le tems que la France commençoit une guerre civile, celle de la Fronde, pour chaſſer un Miniſtre, ſans penſer à faire des loix qui contiendroient tous les Miniſtres. Jean Sobieski, qui avoit déjà des idées de Gouvernement, a dit ſouvent depuis, qu'il n'avoit pas compris pourquoi on n'aſſembloit pas, comme en Pologne, les États Généraux. On le vit parmi nos Mouſquetaires, lui que la fortune avoit marqué pour être Roi. Il n'y avoit encore alors qu'une Com-

pagnie de cette Milice, créée par Louis XIII en 1622, appellée long-tems les Grands Mousquetaires. L'autre Compagnie servoit le Cardinal Mazarin, avant que de servir l'État.

Dans les pays que les deux Freres parcoururent ensuite; après la science des mœurs & des intérêts nationaux, ils s'appliquerent à l'étude des Langues. Quand on les apprend de la Nation qui les parle, on les sait mieux & en moins de tems. Le Cadet vint à bout d'en parler six, & on étoit tenté de dire qu'elles lui étoient naturelles. Paris avoit été le premier objet de leurs voyages. Constantinople en fut le terme. Leur séjour s'y prolongea, parce qu'ils vouloient connoître à fond une Puissance qui étoit si souvent

en

en guerre avec la Pologne. *La Porte*, en les voyant, n'imaginoit pas que ses Armées fuiroient un jour devant l'un des deux jeunes Curieux. Éclairés l'un & l'autre des lumieres qu'ils avoient puisées en Europe, ils projettoient de s'enfoncer dans l'Asie, lorsqu'ils reçurent nouvelle que le feu de la guerre s'allumoit sur les frontieres de Pologne; & ils crurent que leur premier devoir étoit de défendre leur patrie. C'est la grande vertu des Républiques. Ils y revinrent. Ils n'eurent pas le plaisir d'embrasser un Pere qui les avoit instruits par la parole & par l'exemple. Il étoit mort en leur laissant un héritage plus précieux que ses grands biens, la mémoire de ses vertus.

Le Trône de Pologne étoit occupé par un Prince qui, de An. 1648.

Jésuite, étoit devenu Cardinal, & de Cardinal, Roi. C'étoit Casimir V, Frere d'Uladislas VII. Celui-ci avoit employé seize ans de regne à se faire aimer; tous deux fils de Sigismond III, qui auroit été un excellent Particulier, Roi fort médiocre.

Casimir, à peine couronné, vit son Royaume en proie aux Cosaques. Les Cosaques avoient habité les Isles que forme le Borysthène : vrais Pirates qui ne vivoient que de leurs courses. Un Roi de Pologne, Etienne Battori, les avoit attachés à sa Couronne, en les gagnant par ses bienfaits, & en leur montrant une maniere de vivre plus honnête & plus heureuse. Il en avoit fait un Corps Militaire de quarante mille hommes qu'il établit dans la

basse Podolie & la basse Volhinie, pour les employer principalement contre les Tartares & les Moscovites, ennemis naturels de la Pologne. Il leur avoit associé des colonies pour peupler & cultiver le pays qu'on nomme aujourd'hui l'Ukraine. C'est une étendue de cent lieues de longueur, sur à peu près autant de largeur, partagée par le Borysthène en deux parties presqu'égales. Parmi tant de grandes choses qu'avoit fait Battori, c'étoit peut-être la plus belle. Il assuroit les Frontieres de la Pologne; il doubloit ses forces Militaires. Il fertilisoit pour elle une contrée inculte qui devenoit un des pays le plus fertile du monde. Il lui donnoit un nouveau Royaume.

Mais la violence des Particuliers puiſſans a renverſé plus d'une fois la fortune des États. Les Seigneurs Polonois des Palatinats qui touchent à l'Ukraine, voulurent traiter les Coſaques comme leurs Serfs. Ils foulerent aux pieds leurs priviléges, ils envahirent leurs poſſeſſions, ils les frapperent même dans l'endroit le plus ſenſible, en démoliſſant des Egliſes Grecques où ils ſervoient Dieu à leur maniere; & le Roi Uladiſlas VII eut la foibleſſe de fermer les yeux ſur ces vexations. D'un Peuple fidéle, on en fit des Sujets révoltés. Ils coururent aux armes, furent battus, & pour ſauver le reſte de la Nation, ils livrerent leur Général Pauluk, à qui l'on coupa la tête, malgré

la parole donnée de lui ſauver la vie (a).

Un nouveau crime, de la part des Polonois, forma un autre Général. Le Coſaque *Chmi-lienski* vivoit paiſiblement du bien que ſon pere lui avoit laiſſé. Il y avoit joint quelques terres abandonnées qu'il avoit miſes en valeur, & améliorées encore par des moulins. Un Gentilhomme Polonois, nommé *Jatinski*, qui avoit un commandement dans l'Ukraine, envia la fortune du Coſaque. Il trouva de la réſiſtance; il brûla ſes moulins, viola ſa femme, & la maſſacra ſur le cadavre ſanglant de ſon fils. Le malheureux Pere, l'époux outragé, demanda vengeance au

(a) Lengnich, pag. 158.

Roi. Une foule qui avoit aussi des plaintes à porter, se joignit à lui. On n'obtint rien.

Un déni de justice ou toute autre oppression de cette espéce, n'arrache que des larmes à une Nation douce & subjuguée depuis longtems. Mais une Nation fiere & qui distingue l'obéissance de l'esclavage, n'éteint sa colere que dans le sang.

An. 1648. Uladislas venoit de mourir en laissant le feu allumé. Chmilienski, avec plus de rage que de capacité, mene ses Cosaques dans le cœur de la Pologne, fait main-basse sur la Noblesse en épargnant le Paysan, rencontre l'Armée Polonoise à Pilawiecz, dans la Petite Pologne, la défait entierement, marche à Léopol, Capitale de la Russie Rouge, qui se rend pour éviter

les derniers malheurs, porte l'épouvante jusques à Cracovie, d'où l'on enleve la Couronne pour la mettre en lieu de sûreté. L'incendie, le viol & le meurtre l'accompagnent pour rendre ce qu'il avoit souffert; & au milieu de ce torrent de vengeance, il se souvient qu'on a insulté sa Religion. Il oblige les Prêtres à se marier avec des Religieuses, & à vivre dans le Schisme Grec (*a*).

Si l'on tenoit régistre des forfaits que la Justice de Dieu ou des Hommes laisse impunis sur la terre, les scélérats seroient encore plus effrénés. Bien des innocens périrent dans la vengeance de Chmilienski. Le principal coupable, *Jatinski*, échappa à ses coups.

(*a*) Pastor. Hist. Pol. pag. 138 & 192.

Un autre ſujet d'étonnement, c'eſt la défaite de l'Armée Polonoiſe. Le Grand-Général Potoçki avoit une longue expérience ; Chmilienski n'en avoit point ou preſque point. L'Hiſtoire nous montre plus d'une fois ces phénomènes. Il faut que le déſeſpoir dans une ame forte, & dans un peuple courageux, tienne lieu de tout.

Caſimir qui ne faiſoit que prendre le Sceptre, ſe voyoit au moment d'en être dépouillé. Ce tems étoit funeſte à pluſieurs Rois. Philippe IV venoit de perdre le Portugal & preſque toutes ſes poſſeſſions en Aſie. Une faction en France forçoit la Mere de Louis XIV à fuir de ſa Capitale avec ſes Enfans. Charles I mouroit à Londres ſur un échafaut. Les Rois oublieroient qu'ils ſont hom-

mes, s'ils étoient toujours heureux.

L'Armée Polonoise avoit donc lâché le pied à Pilawiecz. L'ignominie en étoit toute fraîche, lorsque les deux Sobieski arriverent : *Venez-vous nous venger*, leur dit une Héroïne en les voyant ; c'étoit leur Mere : *Je ne vous reconnois point pour mes Fils, si vous ressemblez aux Combattans de Pilawiecz.*

La Noblesse sollicitoit Casimir de se mettre à la tête d'une puissante Armée. Ce Roi qui vouloit ramener les Cosaques par la négociation, & en donnant quelque satisfaction à de braves gens cruellement insultés, répondit à la Noblesse : *Il ne falloit pas brûler les moulins de Chmilienski, encore moins violer sa femme & la massacrer.*

avec son fils. Cette réponse déplut ; & la Noblesse s'armant au nombre de cinquante mille hommes, alla se faire battre dans la basse Volhinie. Il lui restoit encore du courage. Elle s'approcha de l'*Hypanis*. Ce Fleuve qui se joint au Borysthène, & tombe aveo lui dans la Mer Noire, se nomme aujourd'hui le *Bogh*. C'est ainsi que des Barbares ont défiguré jusqu'au nom des Pays que des Colonies Grecques firent fleurir autrefois. Les bords du Bogh, ne furent pas plus favorables aux Polonois, que le premier Champ de Bataille. Leur déroute fut complette.

Ce fut dans cette seconde Action, que Marc Sobieski, moins heureux que son Cadet, perdit la vie à la fleur de l'âge, & en entrant dans la carriere

de la gloire. Lorſqu'il étoit parti pour voyager en France, avec ſon Frere, le Pere leur avoit dit: *Mes Enfans, inſtruiſez-vous de tout ce qui eſt utile. Quant à la Danſe vous l'apprendrez ici avec les Tartares.* Les Tartares combattoient effectivement avec les Coſaques dans cette fatale journée. Leur Kan avoit une injure perſonnelle à venger. La Pologne lui avoit payé, auſſi bien qu'à ſon Prédéceſſeur, une penſion conſidérable, qu'Uladiſlas avoit ſupprimée. On lui amena, après la victoire, trois cens Gentilshommes Polonois chargés de chaînes & couverts de bleſſures. Marc Sobieski étoit du nombre. Le cruel Tartare, ſans avoir égard au droit des Gens, qui reſpecte les Priſonniers de guerre, lui fit couper

la tête & à tous ses Compagnons ; leurs corps servirent de pâture aux Vautours, & la Mere de Marc Sobieski n'eut pas même l'affreuse consolation de mettre son Fils dans le tombeau de ses Peres. Elle porta sa douleur en Italie pour éviter la vûe d'un Pays où elle venoit de perdre ce qu'elle avoit de plus cher. Le Fils qui lui restoit, n'en étoit pas aimé si tendrement à cause de quelques vivacités de jeunesse, & de deux combats singuliers où il avoit prodigué un sang qu'il ne devoit qu'à la patrie. Cet honneur barbare des duels, inconnu dans tout l'Orient, depuis Constantinople jusqu'au fond du Japon, nous est venu du Nord. Il n'est pas étonnant que les Polonois s'en piquent ainsi que nous : mais moins sa-

ges encore, ils ne se sont pas corrigés comme nous, de ces duels publics où l'on prend des seconds, & où les Spectateurs animent l'émulation des Gladiateurs. Jean Sobieski étoit puni par le duel même; car, tandis que son Aîné avoit marché au véritable honneur, une blessure l'avoit retenu à Léopol. Dès qu'il eut recouvré ses forces, la vengeance & la gloire lui parlerent également.

On avoit encore les mêmes ennemis à combattre. Il étoit tems que Casimir se mît à la tête des troupes pour jetter plus d'ordre dans les opérations, & pour ne pas s'avilir aux yeux d'une République qui veut des Rois guerriers. Il s'y mit.

Le jeune Sobieski, devenu le Chef de sa Maison, n'avoit en- An. 1649.

core que préludé dans la guerre. Tout ce qu'on avoit pu remarquer en lui, c'étoit une ardeur bouillante qui l'étourdissoit sur les dangers, & une avidité de s'instruire qui le portoit souvent où le devoir ne le demandoit pas. Il avoit la Starostie de Javorow dans le Palatinat de Russie, qu'il tenoit de son Pere. Il parut à la tête d'une troupe choisie. Il y eu vingt combats contre des ennemis qui ne fuyoient que pour revenir à la charge; & partout il fit voir que la nature lui avoit donné la valeur du Soldat; & ce qui est bien plus rare, ce coup d'œil heureux qui annonce le Général. Un événement montra quelle considération il s'étoit acquise en si peu de tems. L'Armée Polonoise se révolta dans le Camp de Zborow, ville

de la petite Pologne, aux confins de la Podolie. Tout fut employé par le Général Czarneski, la douceur, les menaces, le canon même des Lithuaniens, pour la faire rentrer dans le devoir. On en déſeſpéroit, lorſque Sobieski demanda cette négociation. Les ames extraordinaires juſtifient leur témérité par le ſuccès. Il eſt aiſé d'imaginer de quelle adreſſe, de quelle éloquence il eut beſoin pour perſuader des hommes qui avoient les armes à la main. Il réuſſit. Cet empire ſur les eſprits auroit fait honneur à un Général conſommé; il combloit de gloire un jeune homme qui n'étoit encore dans aucune charge de l'État.

On marcha à l'ennemi avec ce concert de volontés, qui annonce la victoire. Chmilienski,

malgré la justice de ses armes, cessa d'être heureux. Soutenu des Tartares, il entreprit de forcer son Roi dans le Camp de Zborow. On se battit plusieurs jours, pendant lesquels il perdit plus de vingt mille hommes; & il n'osa plus tenter la fortune. On parla de paix; & avant que de la signer, le Roi récompensa Sobieski de la Charge de Grand-Enseigne de la Couronne, Officier de Cour & d'Armée, qui porte la Banniere de la République à la Pospolite, au Couronnement, & aux Funérailles des Rois.

La paix de Zborow fit murmurer toute la Noblesse. Le Roi qui n'avoit point abandonné son dessein de ramener les Cosaques par la douceur, leur accorda des conditions dont ils

pouvoient abuser. Oubliant tout le passé, il les laissoit armés au nombre de vingt mille hommes dans le Palatinat de Kiovie, qui ne devoit plus être donné qu'à un Seigneur du *Rit Grec*. Il les rétablissoit dans l'exercice paisible de leur Religion, & dans tous leurs priviléges. Cependant comme il faut toujours quelque chose pour satisfaire la Majesté des Rois, il fut stipulé que Chmilienski demanderoit pardon à genoux. Le Cosaque se soumit à cette humiliation pour le bien de son Pays. Le Prince Tartare gagna du butin & le rétablissement de sa Pension. Tout cela étoit sage : mais la Noblesse Polonoise ne l'étoit pas. On cria de toute part que le Roi trahissoit la République. On pensoit à rompre un Traité

dont on ne vouloit pas voir les avantages.

Les Cosaques sentirent que le parti des Grands l'emporteroit sur celui du Roi ; & que la paix qu'ils venoient de faire
An. 1651. étoit fragile. Ils reprirent les armes avec les Tartares. Beresteck, ville située aux confins du Palatinat de Beltz, fut le Champ de Bataille. Les Tartares, après une perte de six mille hommes, prirent la fuite. Les Cosaques se retrancherent dans leur Camp où ils ne furent forcés qu'en vendant chérement la victoire aux Polonois. On peut dire que Casimir, contraint par ses Sujets à reprendre les armes, vainquit malgré lui. Sobieski fut blessé à la tête : mais tant d'autres avoient des blessures à montrer, que ce n'étoit pas une distinction.

Chmilienski étoit battu, mais il vivoit, & il lui restoit des ressources. Le Czar Alexis se servit de lui pour attaquer la Pologne. Il prit Smolensko, grande ville sur la rive droite du Borysthène, qui retournoit à ses premiers Maîtres; & il s'ouvrit un passage dans la Lithuanie qu'il désola par le fer & par le feu.

Nos Mémoires ne nous instruisent pas sur la conduite de Sobieski dans cette guerre avec les Moscovites & les Cosaques: il faut des actions d'éclat pour faire parler la renommée; & les actions d'éclat ne se font pas sans des occasions singulieres. Il est pourtant vraisemblable qu'on appercevoit constamment ces traits soutenus de courage & de sagesse, qui décèlent le grand Capitaine; puis-

que dans une autre guerre qui vint s'allumer au feu de celle-ci, pour embrâser la Pologne dans toutes ses Provinces, Sobieski, encore à ses premieres campagnes, eut un commandement distingué dans la Cavalerie. Ces avancemens précipités ne se font pas sans de grandes raisons dans un Royaume Républicain, où la Cour doit s'observer & donner des récompenses plûtôt que des graces.

An. 1655. Il y avoit longtems que la Pologne n'avoit vû tant d'ennemis conjurer sa perte. Charles Gustave devenu Roi de Suède, par l'abdication de Christine, cette Reine trop Philosophe, qui aima mieux vivre à Rome avec les Arts, les Cardinaux & les Lettres, que de travailler au bonheur d'un Royaume, Charles Gusta-

ve, emporté par une erreur trop commune aux Rois, crut ne pouvoir mieux commencer son régne que par des Conquêtes. Il se rendit maître en peu de tems de la Mazovie, & d'une grande partie de la Pologne, d'où il porta le théâtre de la guerre dans la Prusse.

Sobieski, dans une Armée battue par-tout, apprenoit à battre. A la tête de quatre cens chevaux entre Elbing & Marienbourg, il en défit plus de six cens commandés par un proche Parent du Roi de Suéde. Si Casimir avoit eu beaucoup de Sobieskis, il auroit évité les dures extrémités où il se vit réduit. Abandonné de son Armée, il chercha un asile dans la Silésie. Il vit même la Lithuanie, qui n'étoit pas encore soumise, se mettre sous la pro-

tection du Vainqueur. On eut dit que tous ses Sujets étoient frappés de la foudre, & que ceux qu'elle n'avoit pas tués, n'étoient plus capables que d'un seul sentiment, celui de la terreur. Mais enfin l'orage passa en se dispersant sur une grande étendue de pays. On reprit ses sens; on crut que Charles Gustave n'étoit pas invincible.

Casimir profita de cette lueur de courage. Parmi les Officiers qui méritoient le plus sa confiance, il avoit remarqué Czarneski & Sobieski. Il détacha les Tartares du parti Moscovite; il eut l'adresse de les mettre dans le sien. Sobieski fut chargé de les conduire, tandis que Czarneski commandoit les Polonois. D'abord on fit main-basse sur les Troupes Suédoises

qui avoient pris leur quartier d'hiver en Lithuanie ; on tailla auſſi en piéces tout ce qu'on trouva diſperſé en Pologne. Chaque jour briſoit quelqu'anneau des chaînes de la Nation.

Cependant Charles Guſtave ramenoit ſon Armée du fond de la Pruſſe, & avec elle un ſecours de l'Electeur de Brandebourg. Sobieski l'aſſiége entre la Viſtule & le Sanus, riviere qui ſe jette dans ce fleuve, il lui coupe les vivres, il le fatigue par des eſcarmouches continuelles ; & comme il apprend que *Douglas*, Général Suédois, s'approche avec un corps de ſix mille hommes pour dégager ſon Roi, il laiſſe de l'Infanterie pour continuer à le tenir enfermé, il marche à Douglas avec ſa Cavalerie ; il paſſe à la nage la Pilcza que

la fonte des neiges avoit beaucoup enflée ; & avec cette *célérité* que César regardoit comme la premiere qualité du Général, il surprend Douglas, le bat, & le poursuit pendant huit milles du côté de Varsovie.

Tous les corps de l'Armée Polonoise obligée de faire face en tant d'endroits, ne combattoient pas aussi bien que celui qui marchoit sous les ordres de Sobieski. Il fallut se diviser encore pour s'opposer à Ragotski, Prince de Transylvanie, qui s'avançoit de concert avec la Suède, dans le dessein de ravir la Couronne à Casimir. Au milieu de tant d'ennemis, on fit des fautes dont Charles Gustave profita. S'étant dégagé du poste dangereux où il s'étoit mis, il s'approcha de Varsovie ;

on

on en vint à un affaire générale qui dura trois jours. Il y eut de part & d'autre, dans des flots de sang, des efforts de courage & de tête. Mais enfin la victoire se déclara encore pour Charles Gustave, victoire que Casimir lui vendit bien cher. Jamais les Tartares n'avoient combattu avec tant d'ordre & de fermeté. Accoûtumés à un brigandage continuel, impatiens de la discipline, toujours prêts à fuir lorsqu'ils trouvent de la résistance, ils se croyoient devenus d'autres hommes sous le commandement de Sobieski ; & lorsque la suite des événemens tourna sa valeur contr'eux, ils se souvinrent toujours, avec une admiration mêlée de respect, des belles actions qu'ils lui avoient vû faire, & ils sen-

tirent qu'on pouvoit acquérir de la gloire en perdant une bataille.

C'étoit fait de la République, si Charles Gustave eût vécu quelques années de plus. Il mourut dans sa trente-huitiéme année, presqu'aussi grand que Gustave Adolphe, si la guerre décide des grands hommes.

D'un autre côté Ragotski plus ambitieux que Général, & peu docile aux conseils de son Allié Charles Gustave, avoit manqué l'occasion de vaincre. Georges Lubomirski, Petit-Général de l'Armée Polonoise, & Sobieski, étoient entrés dans son pays pour y exercer les mêmes hostilités dont il affligeoit la Pologne. La défense ne lui réussit pas mieux que l'attaque. Battu il entraîna dans sa disgrace une

ſecte qui avoit abuſé, en Pologne, de la tolérance dont elle jouiſſoit. Celle des *Unitaires*, qu'on appelle tantôt *Sociniens*, tantôt *Ariens*, adorateurs d'un Dieu unique, incommunicable, qui ne produiſit jamais rien d'égal à lui. La Pologne les proſcrivit, non pour leur doctrine, quelque condamnable qu'elle fût ; mais pour leurs liaiſons avec Ragotski. Cette Secte, qui a ſéduit l'Orient & l'Occident pendant trois ſiécles, & qui ſe mêle à toutes les Religions, eſt peut-être encore la plus nombreuſe : mais elle n'a plus de Temples. Ragotski ſe crut perdu auſſi bien qu'elle, trop heureux d'accepter une paix honteuſe qui lui ôta toute envie de troubler le repos de ſes voiſins.

Quant à la Suéde, ne ſe An. 1660.

croyant plus en état de soutenir les grands projets du Roi qu'elle venoit de perdre, elle signa la paix à Oliva, célébre Monastere de la Prusse Royale à un mille de Dantzic.

Il restoit deux ennemis à la Pologne : les Moscovites & les Cosaques : ceux-ci plus acharnés, parce que le ressentiment d'une grande injure est plus dévorant que l'envie des Conquêtes. La République avoit pour auxiliaires les Tartares de Crimée. Ce secours dont on pouvoit tirer un grand avantage, on le devoit principalement au zéle de Sobieski. Il avoit vécu parmi eux comme ôtage. Un ôtage dans le sein d'une Nation barbare, s'il n'est qu'un homme ordinaire ; ne pense qu'au moment qui l'en tirera pour le rendre à ses foyers.

Sobieski s'occupoit des intérêts de sa patrie. Les Tartares l'estimoient déjà pour l'avoir vû combattre; & c'étoit la raison qui le leur avoit fait préférer à d'autres ôtages : le Kan surtout conçut pour lui une amitié qui servit bien la Pologne en cette occasion. L'alliance fut conclue.

Les Armées combinées attaquerent les Moscovites, tantôt en leur dressant des embuches, tantôt en campagne ouverte. Les succès se balançoient. On touchoit à une affaire décisive près de Cudnow; & le Roi Casimir, qui commandoit en personne, la desiroit beaucoup; mais les Moscovites trainoient en longueur pour donner le tems à Chmilienski de joindre avec ses Cosaques. Il étoit de la dernière impor- An. 1660.

tance d'empêcher cette jonction; & il falloit un homme de tête pour y réussir. Sobieski fut détaché avec un Corps bien inférieur à celui des Cosaques. Il les chargea au moment qu'ils arrivoient près de Slobodyszée en Ukraine. La déroute fut si grande que leur Général fut pris, chargé de chaînes comme rebelle & amené au Roi Casimir. Le bruit de cette victoire effraya tellement les Moscovites, qu'ils rendirent les armes presque sans combattre.

Il n'y avoit plus que quelques places en Lithuanie qu'il falloit reprendre. Wilna la Capitale en étoit une, grande ville bien peuplée, bâtie de bois, faute de carrieres. Le Moscovite qui défendoit la Citadelle, auroit puni de mort quiconque eût parlé de se ren-

dre. Il eut des ſoupçons ſur un Prêtre Polonois ; il le fit mettre dans un mortier, & fit jetter cette affreuſe bombe ſur les aſſiégeans. Sa cruauté, ſon obſtination, & l'impoſſibilité où il étoit de ſe défendre longtems, révolterent quelques Officiers étrangers qui étoient ſous ſes ordres. Ceux-ci craignant un ſort funeſte, le livrerent aux Polonois avec la place. Les Polonois maîtres de ce barbare, voulurent le faire périr par la main des bourreaux. Il ne s'en trouva point. Son Cuiſinier s'offrit, & lui coupa la tête. Quel devoit être le Maître d'un pareil Serviteur?

La guerre avec la Moſcovie touchoit à ſa fin, ſi Caſimir ne s'étoit pas laiſſé diſtraire par un projet qui tourna les armes de la République contre elle-

même. Ce Prince fait pour toutes les singularités, après avoir été Jésuite & Cardinal, avoit épousé la veuve de son Frere, Louise-Marie de Gonzague (a). C'étoit le cas où s'étoit trouvé le Roi d'Angleterre, Henri VIII, en épousant Catherine d'Arragon, veuve de son frere Artus; & les contestations qui s'étoient élevées en Angleterre, avoient agité la Pologne. Les Théologiens du parti du Roi s'étoient appuyés du Deutéronome qui permet non-seulement, mais qui ordonne *d'épouser la veuve de son frere, quand elle n'a point d'enfans*. Les Docteurs opposés

(a) Fille du Duc de Mantoue & de Nevers, la même qui avoit aimé en France le Grand-Ecuyer *Cinq-Mars*.

avoient objecté *le Lévitique* qui défend *de révéler la turpitude de la femme de son frere*. Les Sénateurs, sans aller chercher la régle dans les loix du Peuple Juif, avoient dit au Roi : » Comment osez-vous former » un pareil nœud, après tout » les malheurs arrivés à l'Angleterre sous Henri VIII, & » à la Pologne sous Sigismond » votre Pere? Est-ce parce que » votre Pere a épousé les deux » Sœurs (*a*), que vous voulez » vous unir à la veuve de votre Frere ? Nous pensons » comme pensoient les Sénateurs de ce tems-là. Vous savez qu'ils écrivirent au Pape » Clément VIII, qu'ils ne souf-

(*a*) Anne & Constance, Filles de l'Empereur Ferdinand II.

» froient pas même ces sor-
» tes d'union dans leurs haras (*a*). «

Rome, qui avoit sanctifié ces deux mariages, ne s'étoit pas effrayée de celui-ci; & il sembloit que plus il avoit été contesté, plus la Reine étoit chere à Casimir. Bon, doux, complaisant, voulant tout ce qu'elle vouloit, pensant aux choses auxquelles elle le faisoit penser, ou ne pensant à rien, il se livroit à l'amour conjugal plus peut-être qu'il ne convenoit à son repos, & à celui de la Pologne. Se voyant sans enfans, il projetta, pour plaire à sa femme, de faire désigner pour la Couronne un jeune Prince qui devoit épouser sa niéce.

(*a*) Zaluski, tom. 1. part. 1. pag. 158.

La Reine qui avoit été élevée en France, en aimoit le ſang preſqu'autant que le ſien. Le jeune Prinçe qu'on vouloit couronner, c'étoit le Duc d'Anguien, Henri-Jules de Bourbon, Fils du grand Condé. La Princeſſe qu'on lui deſtinoit, ſe nommoit Anne de Baviere, Gonzague par ſa Mere. La Reine accoûtumée au gouvernement, ſe flattoit d'en prolonger la durée par l'empire naturel qu'elle auroit ſur un jeune Prince couronné de ſa main, ſi le Roi venoit à mourir.

Le Roi ſonda les eſprits des Sénateurs & des Grands Officiers. Ils ne répondirent d'abord que par un ſilence plus expreſſif que la parole; & enſuite ils deſapprouverent ou- An. 1661.

vertement (a). Lubomirski surtout, Grand-Maréchal de Pologne & Petit-Général de l'Armée Polonoise, s'écria que vouloir élire un Roi avant la vacance du Trône, c'étoit violer la loi la plus sacrée de la République, & renverser le rempart le plus ferme de la liberté. Il supplia le Roi de se souvenir que ses prédécesseurs depuis Jagellon, & lui-même, avoient tous juré de ne jamais proposer un Successeur. » On » ne vous permettroit pas, » ajoûta-t-il, pour votre pro- » pre fils, ce que vous tentez » pour un Etranger. «

Casimir arrêté par le Sénat, feignit de se désister. Le projet resta enseveli pendant trois ans

(a) Lengnich, pag. 208.

dans son cabinet; & on employa ce tems à gagner des suffrages par tous les appas que les Rois présentent aux ambitieux, ou par la crainte qu'ils savent inspirer aux foibles. On ne s'avisa pas d'agir sur Lubomirski, on connoissoit son caractère: il ne s'étoit pas contenté de dire son avis dans le Sénat, il avoit inspiré ses sentimens aux uns, il avoit rassuré les autres. C'étoit un chef de conspiration aux yeux de la Cour; & on essaya de le faire passer pour tel aux yeux de la République.

L'Armée Polonoise, mécontente de sa solde, & encore plus des payemens différés, s'étoit confédérée. De toutes les confédérations qui se font en Pologne, sous prétexte du bien public, celle de l'Armée est la plus dangereuse. Plus de An. 1664.

difcipline, plus de frein pour le Soldat qui vit à difcrétion, au milieu des excès; & comme il fecoue l'autorité du Grand-Général, il fe choifit un Chef fous le nom de *Maréchal de la Confédération*. Ce Chef eft un vrai *Dictateur*, qui réunit dans fa perfonne tout le pouvoir qui eft partagé entre les trois Ordres de l'État. Il reçoit les Ambaffadeurs, il donne les ordres aux Tribunaux, il leve des troupes & des fubfides, il commande l'Armée, il inflige des peines, il exerce le droit de vie & de mort. Cette forte de confédération eft profcrite par les loix : mais malgré les loix elle n'eft criminelle que lorfqu'elle eft foible. Ce ne fut pas Lubomirski qu'elle mit à fa tête : mais la Cour fuppofa que Suiderski

qu'elle avoit choisi, n'étoit qu'un instrument dont Lubomirski étoit l'ame. On assembla une Diète où le Chef apparent ne fut point accusé; on ne cita que Lubomirski. Il ne comparut pas, bien persuadé que la Cour vouloit absolument le trouver coupable. Il fut jugé & condamné comme ennemi de l'État, & criminel de Léze-Majesté, à perdre les biens, l'honneur & la vie (*a*). Ce jugement porté contre le vœu & la protestation des Nonces étoit illégal.

L'illustre proscrit savoit que la colere des Rois est un feu dévorant qui consume tout dans sa premiere chaleur. Il se retira hors de la Pologne,

(*a*) Kochov. pag. 147. Lengnich. pag. 215.

à Breslaw, pour lui donner le tems de se ralentir & peut-être de s'éteindre. Il comptoit même beaucoup sur une Diète extraordinaire, où il devoit être question de ses intérêts.

An. 1665. Elle s'assembla; & une grande partie de la Noblesse refusa de délibérer sur les affaires publiques, avant que le Roi se fût laissé fléchir en faveur de Lubomirski. D'un autre côté la Faction Royale prétendoit que c'étoit tout perdre, si le Roi se relâchoit. Ceux-ci disoient que Lubomirski étoit un esprit inquiet, un perturbateur, un boutefeu dont il falloit se délivrer: ceux-là en plus grand nombre, que c'etoit un vrai Citoyen, un Général expérimenté, un Ministre incorruptible, un Soutien des loix qu'on vouloit détruire; & bientôt on n'entendit plus

que des voix confuses avec des menaces réciproques. On se sépara sans rien conclure.

Mais le Roi éxécuta en partie le jugement qui avoit été porté. Il disposa des charges du proscrit en faveur de deux Sujets qui lui étoient agréables (*a*). Le Palatin de Kiovie, Czarneski, eut celle de Petit-Général. Sobieski, d'Enseigne de la Couronne, fut fait Grand-Maréchal. Cette place élevée n'est pas Militaire. La République a quatre Officiers principaux qui répondent aux quatre branches du Gouvernement; le Grand-Général qui est le Chef de la Guerre, le Grand-Chancelier qui préside à la Justice, le Grand-Trésorier qui

(*a*) Kochov. pag. 164. Lengnich. p. 216.

veille aux Finances, & le Grand-Maréchal qui a la direction de la Police. On les appelle *Brachia Regalia*, les bras du Roi; & quelquefois les Rois s'en servent pour frapper la République. Lubomirski ne s'étoit jamais prêté à cet usage : fermeté patriotique qui lui attiroit beaucoup de partisans. Sobieski & Czarneski jouissoient aussi d'une grande réputation; on convenoit même qu'ils méritoient les charges : mais on ajoûtoit qu'il étoit injuste d'en dépouiller celui qui les remplissoit avec tant de dignité.

Lubomirski desespérant de la Justice au Tribunal de son Roi, la chercha dans les armes. Il rentra en Pologne avec huit cens hommes seulement. Cette petite troupe grossissoit en marchant. Elle se trouva de cinq

mille, lorſqu'elle arriva à Czenſtochow, ville peu conſidérable ſur la Warta, dans le Palatinat de Craçovie. Le Roi avoit aſſemblé des forçes bien ſupérieures dans la Siradie, & campoit auprès du Bourg de Warta. Il détacha les Lithuaniens ſous le commandement de Polubinski, pour attaquer l'Armée des Rebelles. C'eſt ainſi qu'on les appelloit. Les Rebelles battirent les Sujets fidéles, & firent un grand nombre de priſonniers, parmi leſquels ſe trouverent les principaux Officiers, & Polubinski lui-même. Le Vainqueur les traita avec toute l'humanité qu'on pourroit attendre d'un ami, & les renvoya libres ſans rançon (*a*). Il ne fut pas

(*a*) Kochov. pag. 173. 192.

aussi généreux pour Sobieski; & il faut avouer que la tentation d'écraser un Rival qui s'éleve sur nos ruines, ébranle la vertu la plus ferme. Il fit ravager ses terres, & enlever ses haras.

Ce premier succès lui ouvrit la grande Pologne, tandis que l'Armée Royale faisoit tous ses efforts pour lui disputer les passages. La Noblesse d'abord incertaine entre le Roi & Lubomirski, se détermina & se rangea sous les étendarts du Sujet. La Tempête qui alloit engloutir la République, augmentoit d'un jour à l'autre. Des Sénateurs qui n'aimoient que la Justice & la Paix, André Trzebiski & Thomas Lesczinski, celui-ci Evêque de Chelm, l'autre de Cracovie, obtinrent des deux Armées

qu'elles resteroient en présence sans coup férir, jusqu'à une Diète extraordinaire que le Roi indiqua à Varsovie pour le 17 Mars. Les Conciliateurs faisoient espérer à Lubomirski son rétablissement, & à l'Armée confédérée la solde qu'elle demandoit.

Lubomirski n'étoit pas infléxible. Il savoit oublier une injure, dès qu'on la réparoit. Victorieux il prit le personnage de suppliant, & pour prouver qu'il cherchoit la Paix de bonne foi, il s'éloigna de son Armée pour attendre à Breslaw l'événement de la Diète. Ce grand jour qui tenoit les armes & les esprits en suspens, arriva. Le Maréchal des Nonces (*a*) qui

(*a*) Les Nonces, ou autrement les Députés des Diétes particulieres de chaque Pa-

portoit la parole, s'étendit en propos vagues ſur le bien de la paix : les Partiſans de Lubomirski marquerent leur impatience. L'Orateur paſſa aux demandes des Confédérés ; l'attention ſe renouvella. On crut toucher au moment qui alloit mettre ſur la ſcène Lubomirski & ſes intérêts. L'Orateur, qui avoit les yeux attachés ſur ceux du Roi, n'en eut pas le courage. Un *Veto* qui partit du milieu de l'aſſemblée, mit fin au diſcours & aux comices (*a*).

Outre le reſſentiment de Caſimir, qui s'aigriſſoit toujours davantage, le tems avoit

latinat, nomment un Maréchal qui préſide aux délibérations, porte la parole & donne la permiſſion de parler.

(*a*) Lengnich, pag. 118.

fait naître un nouvel obſtacle au rétabliſſement de Lubomirski. Czarneski, qui avoit profité d'une partie de ſes dépouilles, *du Petit Généralat*, étoit mort depuis peu. Caſimir s'étoit preſſé de donner encore cette importante Charge à Sobieski. Sans le mérite frappant qui parloit pour lui, on ſeroit fâché de le voir ainſi s'élever dans le trouble, & ſur les ruines d'un Héros. Le Roi s'étoit donc mis dans un pas fort embarraſſant. Il falloit ôter à Sobieski les deux places dont il avoit à peine goûté le pouvoir & les honneurs; & pour rétablir un homme d'un mérite éclatant, en injurier un autre qui jouoit déjà un grand rôle dans la République. Le moyen, diſoit la Cour, de défaire ce qui eſt fait; & con-

vient-il à la Majesté du Trône de regarder en arriere ? Il vaut mieux reprendre les armes. On les reprit avec plus de fureur qu'auparavant. Le Roi, à la tête de vingt-six mille hommes, alla chercher son ennemi qui n'en avoit que dix-huit mille.
An. 166[illegible] Les Armées s'approcherent le 13 Juillet dans la Cujavie. Ce fut la premiere occasion où Sobieski exerça le Généralat. Les Armées étoient séparées par un marais. Le Roi lui ordonna de le passer. Sobieski représenta tout le danger d'une pareille manœuvre. Il étoit aisé de prévoir que l'ennemi ne laisseroit passer qu'autant de troupes qu'il en pourroit battre. Mais la passion ne voit rien ou voit mal. On entra donc dans le marais, on s'embarrassa dans la fange, on arriva avec beauçoup

beaucoup de peine. Outre l'intérêt de la patrie que les deux partis croyoient aimer en la déchirant, il y avoit un intérêt personnel dans les deux Généraux, tous deux savans dans la guerre, & intrépides dans l'action. On voyoit un Général nouvellement pourvu en attaquer un autre qu'on avoit dépouillé pour le revêtir. Celui-ci combattant pour lui-même autant que pour la Confédération, tomba avec impétuosité sur Sobieski sans lui donner le tems de se former au sortir du marais. L'Armée Royale fut accablée avant que de combattre. Le Roi en vit la défaite de l'autre bord, & il eut à se reprocher le sang de quatre mille hommes qui resterent sur le champ de bataille. C'étoit une Armée perdue sans l'habi-

leté de Sobieski, qui ſauva les débris par une retraite auſſi ſavante qu'elle étoit difficile (*a*). Et quoiqu'un Général battu ait toujours tort, ſes ennemis mêmes l'excuſerent par l'obſtination du Roi.

Le Roi ſe repentant de n'avoir pas ſuivi ſon Conſeil, alla camper ſur la riviere de Pilcza dans le Palatinat de Rava, où il ſe montra moins éloigné d'un accommodement : il n'étoit pas difficile d'y parvenir ; car Lubomirski, ſans être enflé de la victoire, tendoit encore les bras à la paix. Il ne fut inébranlable que ſur les intérêts de ſon Armée & ſur ceux de ſa Patrie. On convint que cette Armée toucheroit les ſommes

(*a*) Lengnich. pag. 219.

qu'on lui avoit refuſées ; & que perſonne ne ſeroit recherché ſur tout ce qui s'étoit paſſé ; le point capital qui avoit armé les Citoyens contre les Citoyens, ne fut pas oublié. Le Roi s'engagea par un diplôme particulier à ne ſe mêler en aucune façon de ſon Succeſſeur, dont il promettoit de laiſſer l'élection à la liberté des ſuffrages, lorſque le Trône ſeroit vacant. L'Armée confédérée & la Patrie étant ſatisfaites, Lubomirski s'oublia lui-même. Il ſe contenta de la révocation du décret qui l'avoit proſcrit, ſans inſiſter ſur ſon rétabliſſement dans les Charges dont on l'avoit dépouillé. Rentré en grace & ayant congédié ſes troupes, ſuivi ſeulement des Chefs, il ſe rendit à Jaroszin où il ſalua le Roi.

Cette réconciliation ressembla à toutes celles qui se font entre un Maître & un Sujet qui s'est fait craindre ; & comme il connoissoit les Rois, libre de rentrer en Pologne, il retourna à Breslaw où il mourut subitement six mois après. Les ennemis de la Cour n'accuserent point la nature (a).

Sobieski avoit appris à vaincre sous ses ordres ; & il se préparoit à le surpasser. Sa vie jusqu'ici n'avoit été qu'un tissu de combats, où, toujours célibataire, il avoit risqué tant de fois de finir ses jours & sa race. Il touchoit à sa trente-sixiéme année. Parmi les *Filles d'Honneur* que la Reine Louise avoit amenées de France, sans

(a) Kochov. pag. 251 & 55.

ſe douter qu'elle amenoit une autre Reine, la Nobleſſe Polonoiſe en avoit diſtingué une que la Reine elle-même honoroit d'une faveur particuliere. C'étoit *Marie Caſimire de la Grange*, Fille de Henri de la Grange & de Françoiſe de la Châtre, qui avoit été Gouvernante de la Reine Louiſe. Ces deux anciennes Maiſons du Berry s'étoient illuſtrées par des Maréchaux de France. Henri de la Grange a été plus connu ſous le nom de Marquis d'Arquien, Capitaine des Gardes de Philippes d'Orléans, Frere unique de Louis XIV. Sa Fille *Marie* tranſplantée en Pologne, avoit épouſé le Palatin de Sendomir, Radziwil, Prince de Zamoski, Ville de Pologne, dans le Palatinat de Beltz. Elle en avoit eu quatre

enfans, morts au berceau ; & le Pere avoit fort peu survécu.

Sobieski, persuadé que la faveur aide le mérite, & sachant bien que la Reine continuoit à protéger la jeune Veuve, demanda sa main, sans lui donner le tems d'essuyer ses larmes. La Reine les maria secrettement pour garder la décence du deuil, après quoi elle écrivit au Marquis d'Arquien pour avoir son consentement. Le Marquis répondit » qu'il » étoit inoui de se remarier un » mois après le veuvage, que » l'éclat de M. Sobieski ne » l'éblouissoit pas, qu'ayant sçu » le peu de satisfaction que » sa Fille avoit eu dans son » premier Mariage, il avoit » résolu de la retirer dans son » Pays natal, espérant de la

» justice de Sa Majesté qu'elle
» le laisseroit user pleinement
» du pouvoir qu'ont les Peres
» sur leurs Enfans, par toutes
» les loix divines & humaines:
» mais que la chose s'étant
» faite sans son consentement,
» qu'on avoit jugé par consé-
» quent inutile, le respect qu'il
» devoit à une grande Reine,
» l'empêchoit d'en dire son
» sentiment, en conservant
» néanmoins le souvenir de la
» faute de Madame Zamoska«.
Les hommes devroient apprendre à se livrer de meilleure grace à la destinée. Le Marquis n'eût certainement pas écrit de ce ton, s'il eût prévu que ce Mariage devoit mettre sa Fille sur le Trône, en le comblant lui-même de biens & d'honneurs. Le Pape Innocent XII. n'oublia jamais qu'il avoit béni

cette union étant Nonce Apostolique en Pologne; & il donna dans toutes les occasions des preuves particulieres de son affection aux deux Epoux.

Il leur restoit peu de tems à jouir des bontés de la Reine. Elle mourut en 1667, en remuant encore des ressorts secrets pour assurer le Trône de Pologne au Duc d'Anguien, malgré la loi renouvellée dans la derniere Diète. On l'accusoit même d'avoir chargé le Référendaire (*a*) André Morstyn, arrivé depuis peu de France, d'engager le Grand Condé à passer en Pologne, où elle lui

(*a*) Il y a deux Référendaires, l'un Ecclésiastique, l'autre Séculier. Leur office est de rapporter les Placets au Roi, ou au Chancelier, & de donner leur avis quand le Roi tient sa Cour de Justice.

promettoit une Armée pour couronner ſon Fils (*a*).

C'étoit une Femme d'un eſprit mâle, plus faite pour porter la Couronne que pour en admirer les diamans, plus propre que Caſimir à manier les affaires publiques. Elle préparoit avec lui dans un Conſeil ſecret les matieres qu'il falloit porter au Sénat. Elle dirigeoit également les négociations ſecrettes, elle ſe montroit même dans les Diètes, où elle influoit ſur les délibérations par la voix de ſes créatures. On ſe plaignoit que ſa préſence y bleſſoit la dignité de la République (*b*). Elle avoit encore les vertus de ſon ſexe,

(*a*) Lengn. pag. 221. Zaluski, tom. 1. part. 1. pag. 153.

(*b*) Lengn. pag. 222.

la dévotion même, chose assez rare dans une Reine qui a du crédit. S'il est vrai, comme l'écrivent quelques Historiens Polonois, qu'une Femme de ce caractere ait inspiré au Roi son Mari, le dessein d'abdiquer, ce problême ne peut se résoudre qu'en supposant qu'elle se lassoit enfin, comme elle le disoit elle-même, des fatigues du Trône, des murmures de la Nation, & des mécontentemens de ceux même qu'elle obligeoit. D'ailleurs sa santé qui s'affoiblissoit, la faisoit soupirer après une vie tranquille qui étoit aussi du goût du Roi. On n'eut pas de peine à se consoler de sa mort. Il n'y eut que le Roi, les Favoris, les Monasteres & les Eglises qui la pleurerent amerement. Deux fois Reine, elle ne laissa point d'enfans.

Il restoit à Sobieski la faveur du Roi, & l'estime publique; deux choses qui ne se trouvent pas toujours ensemble. Les événemens le servoient aussi avec une rapidité qui a peu d'exemples. Lubomirski, en prenant les armes contre son Roi, lui avoit abandonné sa place de Grand-Maréchal en 1665. Un an après, Czarneski en mourant lui laissa celle de Petit-Général. Il avoit encore un pas à faire pour devenir l'homme le plus important de la République. Le Grand-Général Stanislas Potocki meurt cette année (1667). Sobieski succède à son *Bâton*, en remettant celui de Petit-Général à Démétrius Wiecnowiecki, Palatin de Belz. Les deux Généraux reçoivent effectivement du Roi un Bâton qu'on nomme An. 1667.

An. 1667. *Boulaf*. C'eſt une maſſe d'armes fort courte, finiſſant par un bout en groſſe pomme d'argent ou de vermeil, qu'on enrichit quelquefois de pierreries. Ce Bâton de commandement n'eſt pas celui qui figure dans les Armées, mais une grande Lance, ornée d'une queue de cheval, propre à être vûe de loin, dans la marche, dans le combat ou dans un camp. Les deux Généraux campent l'un à droite, l'autre à gauche de la ligne, avec cette marque du Généralat, qui ſe nomme *Bontchouk*.

Un Grand-Général peut tout ce qu'il veut. Le plus grand inconvénient de ce pouvoir illimité, c'eſt l'abus des quartiers d'hyver qu'il établit à ſon gré, foulant ou ſoulageant comme il lui plaît. On avoit vû des

Grands-Généraux accumuler An. 1667.
des Staroſties (*a*), que des Gentils-hommes étoient forcés de leur vendre à vil prix pour ſe rédimer d'une ruine totale. Sobieski revétu du ſuprême commandement, renonça au privilége des quartiers d'hiver, afin d'ôter à ſes ſucceſſeurs les moyens d'être tyrans. Il auroit pu tyranniſer plus qu'un autre, s'il avoit eu ces entrailles de fer, qui ſe rencontrent trop ſouvent avec le pouvoir. Il joignoit au Bâton de Grand-Général, comme nous l'avons dit, celui de Grand-Maréchal;

(*a*) Eſpéces de Gouvernemens. Ces terres faiſoient autrefois partie des domaines des Rois. Ils les céderent aux Gentils-hommes pour les aider à ſoutenir les frais des expéditions militaires, en ſe réſervant ſeulement le droit d'y nommer.

An. 1667. c'eſt-à-dire, qu'il avoit dans ſes mains *la Police* & *la Guerre*. On en murmura d'abord, parce que ſelon l'eſprit & les uſages de la République, ces deux Charges dont la réunion rend un Citoyen trop puiſſant, doivent toujours être ſéparées : mais ſa conduite appaiſa bientôt les murmures.

Quatre-vingt mille Tartares étoient aux frontiéres de l'État. Ils dévaſtoient déjà la Podolie, la Volhinie & le Palatinat de Ruſſie. Les Coſaques toujours irrités contre leurs Maîtres, dont ils avoient reçu de nouveaux mécontentemens, ſe joignoient à quiconque vouloit les détruire. Ils marchoient ſous la conduite de Doroszensko, moins habile, mais plus intraitable que Chmilienski. La Pologne, après tant de guerres,

étoit épuisée de Soldats. On An. 1667.
n'en voyoit que dix à douze mille ſous les drapeaux ; & bien loin de pouvoir ſoudoyer de nouvelles troupes, le Grand-Tréſorier déclaroit qu'il manquoit d'argent pour les anciennes. Le Roi tout à ſa douleur & dégoûté plus que jamais de la Couronne, ne penſoit plus à la ſoutenir. Cependant le mal preſſoit. Les Tartares ſoutenus par les Coſaques, pénétroient toujours plus avant ; & le Turc menaçoit auſſi (*a*).

La République ſe crut perdue. Sobieski ne déſeſpéra pas. Si jamais il eut beſoin d'un ſecond, ce fut dans cette conjoncture. Tout manquoit à la

(*a*) Zaluski, tom. 1. part. 1. pag. 9.

An. 1667. fois. Le Petit-Général Wieçnowieçki, homme de tête & d'expérience, fort aimé des troupes, étoit dangereusement malade. Seul chargé de tout le poids de la guerre, il travailla à grossir la petite Armée. Elle devoit passer sur ses amples domaines. Il y fit des levées qu'il joignit à d'autres qu'on lui amena d'ailleurs. Il y amassa des subsistances, il puisa dans son propre fonds, il emprunta pour suppléer au trésor public; & avec vingt mille combattans, il en alla défier cent mille dans le Palatinat de Russie. A peine arrivé il détacha Koniecpolski à Tarnopol, Szlieniski à Léopol, Modrewski en Brzescie. Il fit occuper par différens Corps les passages des rivieres, afin d'intercepter les courses

des Tartares (*a*). Il confia deux mille chevaux à un Partisan, avec ordre de tenir la campagne & de harceler sans cesse. Ce Partisan, nommé *Piwot*, valoit un Général. Pour lui il marcha au camp de l'Armée ennemie ; & comme s'il eût commandé à la victoire, il écrivit à la Grande-Maréchale son Epouse, qui étoit allé revoir la France sa patrie, qu'un tel jour il s'enfermeroit » avec » douze mille hommes dans un » camp retranché devant Podahieç, place que Doroscensko vouloit assiéger ; que » le lendemain, & les jours » suivans, il feroit des sorties » sur les ennemis ; qu'il avoit » disposé des embuscades sur An. 1667.

(*a*) Id. pag. 2.

An. 1667. » tous les passages, & qu'il » ruineroit cette grande Ar» mée. «

Le Prince de Condé, en lisant cette lettre, ne voyoit pas la possibilité du succès. La plûpart des Officiers Polonois blâmoient hautement les dispositions du Chef. Ils disoient que diviser ainsi une petite Armée, c'étoit la détruire, qu'il falloit vaincre ou périr tous ensemble ; ces propos passoient de l'Officier au Soldat, & le découragement étoit à craindre. Il est des occasions où *la Parole* devient aussi nécessaire à un Général que *l'Action.* » Je ne changerai » rien à mon plan, dit-il ; le » succès fera voir s'il est bien » conçu. Au reste, je ne re» tiens point ceux qui n'ont » pas le courage d'affronter

» une belle mort. Qu'ils ſe re- An. 1667.
» tirent pour périr ſans gloire
» dans la fuite par le fer du
» Coſaque ou du Tartare. Pour
» moi, je reſterai avec les bra-
» ves gens qui aiment leur pa-
» trie. Ce grand nombre de
» brigands ne m'épouvante pas.
» Je ſçais que le Ciel a donné
» plus d'une fois la victoire au
» petit nombre que la valeur
» anime ; & doutez-vous que
» Dieu ne ſoit pour nous con-
» tre des Infidéles ? « On ſe regarda, on rougit, & perſonne n'oſa quitter le camp (*a*).

Les Barbares pouvoient paſſer outre & arriver au cœur de la Pologne : mais ils crurent qu'il valoit mieux détruire ſon unique reſſource en tombant

(*a*) Zal. tom. 1. part. 1. pag. 10.

An. 1667. dessus avec toutes leurs forces; & ils connoissoient trop Sobieski pour le laisser derriere eux. On lui avoit déjà amené quelques prisonniers, dont il s'étoit servi pour menacer le Général Tartare, menace singuliere, tandis qu'il avoit tout à craindre pour lui-même. *Allez*, leur dit-il, en les renvoyant, *dites à Nuradin Sultan que je le traiterai comme il a traité mon Frere : ce sera tête pour tête.* Nuradin ne répondit qu'en précipitant l'attaque (*a*).

Parmi les Officiers Polonois qui défendoient les retranchemens, on en connoissoit qui s'étoient couverts de gloire en d'autres combats. Ils furent employés ici avec la confiance

(*a*) Chruscinski.

& la diſtinction qui leur étoient dûes. Alexandre Polanowski, commandoit la gauche; Uladiſlas Wilczowski, la droite; le Palatin de Ruſſie, Staniſlas Jablonowski, celui dont on diſoit: *Eſt-il plus grand dans le Sénat que dans l'Armée*? dirigeoit le centre. Le Grand-Général étoit par-tout (*a*). An. 1667.

L'ennemi fond de tout côté ſur le camp, & de tout côté on lui fait face, tandis que l'Artillerie le foudroye. Il pénétre pourtant par un côté foible, on y accourt, on le repouſſe, & en le chaſſant on le pourſuit à coups de ſabre hors des retranchemens. La plaine ſe couvre de morts, parmi leſquels on ne compta que

(*a*) Zaluski, tom. I. part. I. pag. II.

An. 1667. quatre cens Polonois. Les Tartares emportent les leurs pour les brûler ſelon leur coûtume. Sobieski en ſoutenant ce premier aſſaut ne ſe livra pas à tout le ſuccès que la fortune du moment ſembloit lui promettre. Les Aſſaillans avoient beaucoup à perdre ; & lui tout à ménager. Il rentra dans ſes retranchemens pour y mettre à profit ce que l'occaſion feroit naître.

Une bataille eſt ordinairement l'affaire de quelques heures : celle-ci fut une action de dix-ſept jours ; & chaque jour on ſe battoit comme ſi l'on avoit dû décider : c'étoit de la part des Aſſiégeans à qui le nombre donnoit de la confiance, aſſaut ſur aſſaut ; & de la part des Aſſiégés, défenſe ſur défenſe, ſortie ſur ſortie. Le

dernier jour fut le plus ſan- An. 1667.
glant. Sobieski avoit donné ordre aux détachemens dont la ſéparation avoit fait murmurer l'Armée de ſe rapprocher inſenſiblement. Les Barbares irrités & humiliés de tant de réſiſtance avec tant de foibleſſe, s'étoient déterminés à un aſſaut général. Ce moment alloit décider du ſalut ou de la perte de la République.

Sobieski, au lieu d'attendre l'attaque, ſort de ſes retranchemens & va au-devant. Ses troupes avoient appris dans les chocs précédens, que ce grand nombre d'ennemis n'étoit pas invincible. Les Barbares étonnés de cette hardieſſe, en marquent leur joye par de grands cris. Les coups ſuccédent. La victoire ſe balance au milieu des flots de ſang : mais tandis

An. 1667. qu'elle reste incertaine, les Corps détachés qui ont tenu la campagne, viennent prendre les ennemis en flanc. Le brave Piwot surtout, après avoir désolé les quartiers des Cosaques, enlevé leurs convois, donné la chasse à leurs fourageurs, redouble ses efforts & sa gloire. Il charge avec ses deux mille chevaux, il sabre, il enfonce. Il n'y a pas jusqu'aux Valets de l'Armée & aux Paysans qui faisant armes de tout, ne veuillent partager la victoire. Elle n'est plus que foiblement disputée. Le carnage seroit général, si le petit nombre ne s'épuisoit pas à force de frapper. Les Tartares peu accoûtumés à combattre de pied ferme, commencent à regarder en arriere; ils plient, ils perdent leurs rangs, ils prennent la fuite

fuite & entrainent les Cosaques An. 1667.
avec eux. C'est à ce moment
que Sobieski, dont la tête &
le bras avoient tout animé, se
flate de tenir parole à Nuradin.
Il le fait chercher parmi les
fuyards, avec ordre de ménager
sa vie, pour l'immoler aux mâ-
nes de son Frere. Mais Nura-
din & Dorofcensko s'étoient
retirés de la mêlée assez à tems
pour ne pas craindre la pour-
suite, en laissant vingt mille
hommes sur le champ de ba-
taille. On vit, avec horreur,
après leur retraite, tous les
ravages qu'ils avoient faits, les
villages saccagés, les châteaux
des Seigneurs, & leurs palais
dans les villes renversés jus-
qu'aux fondemens, les temples
brûlés, les cadavres entassés
sur les ruines des campagnes,
les frontieres entierement dé-

An. 1667. solées : mais le corps de l'État étoit sauvé (a). Le succès étonna la Pologne, Condé & la France.

Les Barbares qui avoient apporté la guerre, demanderent la paix. Les Vainqueurs en avoient plus besoin que les Vaincus. Jablonowski en arrangea les conditions. Une difficulté arrêtoit. Les Infidéles demandoient & offroient des ôtages : les Chrétiens disoient qu'une paix jurée les rendoit inutiles. Les Tartares s'opiniâtrerent & répondirent que le passé leur avoit appris ce qu'ils devoient penser des sermens. On convint des ôtages, & la Paix fut signée le 19 Octobre (b).

(a) Lengnich. pag. 22 & 23.

(b) Zalusk. tom. 1. part. 1. pag. 13 & 15.

Sobieski retourna à Varſovie, précédé de la victoire. Les peuples ſur ſa route lui faiſoient hommage de tous les biens qu'il leur avoit conſervés; & la Capitale n'épargna pas ſes acclamations. An. 1667.

Une autre joie qu'il goûta, moins brillante, plus douce peut-être, ce fut celle de la Paternité. La Grande-Maréchale accoucha à Paris d'un Fils que les vertus du Pere devoient mettre un jour au rang des Princes. Tenu ſur les Fonts par Louis XIV, il fut nommé *Jacques-Louis*, réuniſſant ainſi le nom de ſon illuſtre Ayeul, à celui d'un grand Monarque.

L'hiver eſt la ſaiſon deſtinée aux Diètes pour laiſſer aux armes le tems qui leur eſt propre. Le mois de Février ou- An. 1668.

An. 1568. vrit la Diète de l'année présente. La Pologne dans ses usages montre des traits de la République Romaine. Le Grand-Général rendit compte des instructions qu'il avoit reçues du Sénat, de ses opérations, de ses succès, & des belles actions qu'il avoit remarquées dans ceux qui partageoient ses travaux, appuyant plus sur celles-là que sur les siennes. Tous les Ordres applaudirent; & le Vice-Chancelier se levant du pied du Trône, remercia solemnellement, au nom de tous les Ordres, le Libérateur de la Patrie, & ceux qui l'avoient sauvée avec lui (*a*). Pratique utile, ressort d'émulation qui manque aux États purement

(*a*) Zaluski. tom. 1. pag. 33.

Monarchiques où l'on ne voit An. 1665.
que le Roi.

Casimir n'eut d'autre part à cette victoire que les prieres qu'il avoit ordonnées, & les actions de graces qu'il rendit publiquement à Dieu dans la Basilique de Varsovie. Une noire mélancolie le consumoit. Il ne se consoloit point de la mort de la Reine; & cependant, par une contradiction de l'esprit avec le cœur, sa conscience s'allarmoit de l'avoir épousée. Il s'étoit tranquillisé longtems sous l'autorité du S. Siége. Mais à ce moment il se croyoit presque responsable de toutes les calamités que le cri public attribuoit à ce mariage & à son gouvernement. Son ame plongée dans la douleur, ne sentoit plus que les peines du Trône. Il se rappelloit tant

An. 1668. de dégoûts qu'on lui avoit donnés en différens tems, la violence qu'on lui avoit faite pour prendre les armes contre les Cosaques, la Confédération de Lubomirski, la défection d'une grande partie de la Noblesse, les déclamations perpétuelles contre la Reine qui le livroit, disoit-on, aux Conseils d'une Cour étrangére, les invectives des Nonces en pleine Diète contre l'Ambassadeur de France, Pierre de Bonzi, Evêque de Beziers, Italien souple & insinuant qui lui étoit extrêmement cher; & leur obstination à vouloir le renvoyer malgré la Cour. Il ne pouvoit oublier ce qu'un Nonce lui avoit dit en face, un peu avant la mort de la Reine, *que les maux de la Patrie ne finiroient qu'avec son regne.* Un autre

trait l'avoit encore vivement An. 1668.
blessé. On avoit diminué sa Garde Allemande, quoiqu'il la payât de ses deniers (a). Il ne voyoit plus dans la Royauté qu'un fardeau immense que la Reine ne soutenoit plus avec lui, & dont il cherchoit à se débarrasser.

Louis XIV. n'avoit pas perdu de vûe cette Couronne pour le Duc d'Anguien, espérant par ce moyen de regner en Pologne. Il offroit par son Ambassadeur des Abbayes pour des Royaumes; & une résidence au choix de Casimir dans l'étendue de ses États. Il falloit bien connoître Casimir, pour

(a) Zalusk. tom. 1. pag. 161. La Garde étrangere du Roi peut être plus ou moins nombreuse. Celle que la République lui donne, est de 1200 hommes.

An. 1668. lui faire de pareilles propositions.

La République ignoroit encore que son Roi eût formé un projet d'abdication. Il en avoit parlé, à la vérité, deux heures après la mort de la Reine: mais ses Confidens crurent qu'il changeroit de sentiment dès que le tombeau seroit fermé; & ils avoient enseveli le secret. Les Sénateurs craignant seulement quelque nouveau mariage contre le vœu de la République, se hâtérent d'en proposer un dont elle pût s'applaudir.

Il y avoit alors en Europe, comme aujourd'hui, beaucoup de Princesses à marier, & peu de Maris. Chaque État offroit les siennes. On voyoit leurs Portraits dans le Château de Varsovie; & le Roi étoit le

ſeul qui ne les regardât pas. An. 1668.
Pour ſe délivrer de ces objets importuns, il n'avoit qu'un mot à dire, *j'abdique*. Ce mot alloit être prononcé. Il venoit de l'écrire à toutes les Puiſſances. On lit dans ſa Lettre au Pape Clément IX, ces paroles qui édifierent Rome & ſcandaliſerent Varſovie : *Le Diadême que j'ai reçu par la Bénédiction du S. Siége Apoſtolique, je le dépoſe aux pieds de votre Sainteté* (a). Rien n'étoit fait cependant s'il ne traitoit avec ſon Peuple, qui ſeul pouvoit reprendre une Couronne qu'il lui avoit donnée.

Il aſſembla donc le Sénat au mois de Mai, ſans indiquer le ſujet de la délibération. Ce

(a) Zaluski, tom. 1. pag. 38 & 154.

An. 1668. nuage tenoit tous les Sénateurs en suspens, lorsque le Vice-Chancelier Olsowski le dissipa en prenant des mains du Roi un papier qu'il arrosa de ses larmes, & qu'il lut d'une voix entre-coupée de sanglots : » Le » Roi a résolu de mettre un » intervalle entre l'agitation » du Trône & le repos de » l'Éternité dont il veut s'oc- » cuper uniquement. Le mo- » ment n'est pas loin où il ne » pourra plus soutenir le poids » de la Couronne. Il aime » mieux le prévenir que d'en » être prévenu. Il a entendu » les murmures contre son » Gouvernement. Il a sçu les » interprétations sinistres qu'on » a données plus d'une fois à ses » intentions, jusqu'à l'accuser » de machiner une élection » violente pour se donner un

» Successeur. Il va donc déli- An. 1664.
» vrer la République de ses
» craintes en lui remettant le
» Sceptre qu'il tient d'elle.
» C'est un dessein irrévocable-
» ment arrêté ; c'est pourquoi
» il prie le Sénat de s'épar-
» gner & à lui d'inutiles repré-
» sentations. «

On vit en ce moment ce que peut sur les cœurs un projet qui a un air de grandeur & de désintéressement. On eut dit que le Roi, en descendant du Trône, en acquéroit les qualités. Tous les Sénateurs, les yeux baignés de larmes, faisoient signe au Primat de parler. Il parla & représenta au Roi : » Qu'il y avoit de la
» dureté à répudier une Nation
» qui avoit répandu tant de
» sang pour lui, à livrer une

An. 1668. » République Chrétienne aux » coups des Barbares; qu'elle » ne souffriroit pas que le sang » de ses Rois errant sur la » terre, cherchât une retraite, » sans savoir où la trouver; » que s'il aimoit le repos, la » République avoit des Généraux & d'excellens Ministres; que si sa conscience » le tourmentoit, il y avoit » des Evêques & un Pape. « Il parloit encore en s'avançant pour se prosterner aux pieds du Trône, & les Sénateurs avec lui.

Cet usage Asiatique de parler aux Rois à genoux, inconnu jusqu'à ce moment à la Pologne, montroit une étrange contradiction dans les moeurs d'un Peuple libre. Le Roi plus soigneux qu'eux de l'honneur

public, se déroba à cette prosternation, en leur faisant sentir que c'étoit s'oublier eux-mêmes & avilir le Sénat. Après quoi, il leur donna un jour pour penser à la forme d'abdication (*a*). An. 1668.

*On n'avoit point de modéle. Henri de Valois avoit fui. C'étoit une Abdication de fait qui força la République à déclarer le Trône vacant. Ceux qui restoient attachés à Casimir, disoient que les liens entre le Roi & les Sujets étoient indissolubles. Ceux qui désiroient un changement, se seroient contentés d'une Abdication dans le Sénat. Après bien des débats, tous convinrent enfin

(*a*) Zalusk. tom. 1. pag. 35 & 157.

An. 1668. que Casimir étant monté sur le Trône par les suffrages de tous les Ordres, il devoit en descendre par les mêmes degrès. Le Roi toujours fixe dans son projet, indiqua l'Assemblée générale au 30 Août.

Dans cet intervalle, il reçut des Lettres de plusieurs Souverains qui l'exhortoient à rester sur le Trône. Les reproches qu'il se faisoit, d'avoir quitté le Parti de l'Eglise & la contemplation assidue de l'Éternité, pour travailler à sa grandeur temporelle, ne leur paroissoient que des scrupules peu réfléchis. Le Pape Clément IX, fort content de la docilité qu'il avoit toujours marquée pour le S. Siége, lui écrivoit de sa propre main, que *si sa conscience étoit blessée, il*

pouvoit envoyer son Confesseur à Rome pour lui rapporter le remède dont il avoit besoin. Ces Lettres vinrent à la connoissance du Public. On ne savoit plus si le Roi abdiqueroit : une autre considération augmentoit le doute. Il paroissoit moins triste, & plus occupé des affaires publiques que des siennes. Il assistoit aux Jugemens, il embellissoit son Palais, il augmentoit sa Garde, il donnoit des Fêtes (a). On se souvenoit que dans une Diète avant la mort de la Reine, fatigué, excédé des oppositions à ses volontés, il avoit dit d'un ton d'emportement : » J'ai » prêté l'oreille à vos discours, An. 1668.

(a) Zaluski, tom. 1. pag. 158.

Ann. 1668. » il eſt juſte que vous écoutiez
» les miens. Je vois que vous
» cherchez à me bleſſer. Si
» vous vous ennuyez de mon
» régne, je m'ennuye bien plus
» de régner ſur vous. « Après ces paroles ſi poſitives, il avoit pourtant continué à régner. On ſe regardoit, on n'oſoit plus s'expliquer. Pluſieurs ſe reprochoient d'avoir peut-être trop marqué leur deſir de changer de Maître.

Enfin le jour du dénoûment arriva. La nouveauté & l'importance de la ſcène avoient frappé tous les eſprits. Sénateurs, Chevaliers, Nonces, Maréchaux des Diètes, Prélats, Palatins, Caſtellans, Staroſtes, Grands Officiers de la Couronne, perſonne ne s'abſenta. Caſimir qui montoit ſur

le Trône pour la derniere fois, se regardant déjà comme descendu, ne se servit pas de l'organe des Rois pour annoncer sa volonté. Il parla lui-même en ces termes: An. 1668.

POLONOIS,

» Il y a 280 ans que ma » Maison vous gouverne. Son » régne est passé, & le mien » expire. Fatigué par la guerre, » par les conseils & par l'âge, » accablé par les travaux & les » sollicitudes de 21 ans de » régne, moi votre Roi & vo- » tre Pere, je remets entre » vos mains ce que le monde » estime le plus, la Couronne, » & je choisis pour Trône six » pieds de terre qui me réuni- » ront à mes Peres. En mon- » trant mon tombeau à vos en-

An. 1668. » fans, dites-leur que j'étois le
» premier dans les combats &
» le dernier dans la retraite,
» que j'ai renoncé à la gran-
» deur des Rois pour le bien
» de la Patrie, que j'ai remis
» le Sceptre à ceux qui me
» l'avoient donné. Ce fut votre
» amour pour moi qui me pla-
» ça au premier rang, & c'est
» mon amour pour vous qui
» m'en fait descendre. Plusieurs
» de mes Prédécesseurs ont
» transmis le Sceptre à leurs
» Fils ou à leurs Freres, pour
» moi je le remets à la Patrie,
» dont j'ai été l'Enfant & le
» Pere; & dès ce moment du
» faîte des grandeurs, je rentre
» dans la foule, de Seigneur
» je deviens Sujet, de Roi
» votre Concitoyen; & je laisse
» ma place à celui que vous

» jugerez digne de vos suffra- An. 1668.
» ges. La République choisira
» bien & prospérera si le Ciel
» m'écoute dans la solitude où
» je vais me retirer. Il ne me
» reste plus qu'à remercier la
» République de tous les ser-
» vices qu'elle m'a rendus, de
» tous les conseils qu'elle m'a
» donnés, de tout le zèle
» qu'elle m'a marqué; & si
» contre ma volonté, j'ai eu
» le malheur de déplaire à
» quelques-uns, je les prie de
» l'imputer au malheur des
» tems ou au sort, & de me
» pardonner comme je par-
» donne à ceux qui ont pu
» m'offenser. Je vous dis adieu
» à tous en vous portant dans
» mon cœur. La distance des
» lieux pourra me séparer de la
» République: mais mon cœur

An. 1668. » sera toujours avec cette ten-
» dre Mere; & j'ordonne que
» mes cendres soient déposées
» dans son sein (a). «

Si Casimir n'avoit pas montré sur le Trône toute la grandeur à laquelle on pouvoit s'attendre, il paroissoit y toucher en le quittant. Le Sénat renouvella ses soupirs; l'Ordre Equestre même qui avoit marqué tant de fois son mécontentement, qui lui avoit parlé si durement en tant d'occasions, le conjuroit de ne pas abandonner le gouvernail de la République: les larmes couloient de toute part; mais elles ressembloient à celles qu'une Tragédie fait couler: le spectacle

(a) Zaluski, tom. 1. part. 1. pag. 57.

ſini, le cœur n'eſt plus touché; An. 1668.
& il étoit vraiſemblable que ſi Caſimir cédant aux prieres, eût repris le gouvernail, les plaintes, les murmures auroient bientôt recommencé. Il convenoit pourtant qu'il prétât l'oreille aux dernieres repréſentations de la République. Ce fut Sarnowski, Maréchal de la Diète, qui parla au nom de tous. Il employa tout ce que la décence demandoit pour diſſuader le Roi: mais ce ne fut qu'après avoir vanté l'abdication comme l'effort le plus héroïque dont le cœur humain ſoit capable; qu'après avoir blâmé Auguſte, qui délibéra pendant vingt ans, & n'en eut pas le courage; qu'après avoir loué ce petit nombre d'ames fortes qui ont ſçu ſe détacher

An. 1668. de la Souveraine Puiſſance, Sylla, Dioclétien, Charle-Quint & les autres (*a*).

Ce diſcours étoit peu propre à ébranler le Roi. La nuit s'avançoit, la ſéance finit, & la République employa les jours ſuivans à former une derniere réſolution. Caſimir n'étoit pas tyran; & l'eût-il été, un tyran n'eſt jamais haï univerſellement. Ceux qui lui devoient beaucoup, ou qui perdoient à ſa retraite, opinoient à de nouvelles inſtances plus fortes que les premieres. Sobieſki étoit du nombre plûtôt par reconnoiſſance que par ambition: Grand-Général & Grand-Maréchal, où pouvoit-il monter?

(*a*) Id. ibid. pag. 55.

La pluralité prétendit que c'étoit assez supplier; & qu'après tant d'attendrissement, il falloit enfin penser au vrai bien de la Patrie. On convenoit que Casimir avoit été bon Mari, bon Maître dans son Palais, bon Ami, doux, affable, aimant la justice lorsqu'il la connoissoit, Guerrier même du côté de la bravoure; mais on auroit voulu de l'application & des talens pour gouverner. Ne vous rappellez-vous pas, se disoit-on les uns aux autres, quelle étoit sa vie dans les bras de la Reine; comme son Palais étoit fermé d'abord après-dîné, avec quel soin on éloignoit toute affaire, combien d'heures il perdoit dans ses jardins, à la chasse, au jeu ou dans d'autres amusemens, qui poussés bien avant An. 1668.

An. 1668. dans la nuit, faisoient tort au travail du lendemain ; quel goût il a toujours marqué pour la vie particuliere, quel dégoût pour la vie publique? Ne l'avons-nous pas vû prendre de l'humeur dans les Jugemens, dans le Sénat, dans les Diètes, & s'aigrir indécemment contre les travaux de la Royauté? Ne le fatiguons plus de vaines remontrances : lui ôter un fardeau que, de son propre aveu, il ne peut plus supporter, c'est le servir, c'est l'aimer (a). Le Primat qui n'étoit pas fâché de jouer le rôle d'*Inter-Roi*, Prazmowski appuya cet avis ; & l'on ne s'occupa plus qu'à deux choses, l'une à régler la

(a) Id. ibid. pag. 160.

pension

pension de l'*Ex-Roi*, qui fut An. 1668.
fixée à trois cents mille florins. L'autre donna plus d'embarras; c'étoit le Diplôme d'Abdication : j'ai dit qu'on n'en avoit point de modèle; on y travailla. Je le consacre à l'Histoire pour servir aux Rois qui, pénétrés de leur insuffisance, voudront imiter Casimir.

JEAN CASIMIR, Roi de Pologne, & Grand-Duc de Lithuanie; sçavoir faisons au tems présent & avenir, que nous sentant affoibli par l'âge & accablé de tant de travaux auxquels nos forces ne peuvent plus suffire, nous avons pris, de notre propre mouvement, la résolution d'abdiquer la Couronne, afin de vaquer avec plus de liberté à la grande affaire du Salut; c'est pourquoi nous

An. 1668. avons convoqué le Sénat à Varsovie le 12 Juin, pour lui communiquer nos intentions. Mais les Sénateurs aussi frappés de la grandeur que de la nouveauté de l'objet, ont renvoyé la décision au jugement de toute la République. Nous avons donc indiqué l'assemblée de tous les Ordres au 21 Août; & là, aussitôt que nous avons prononcé le mot d'Abdication, nous avons éprouvé l'amour & les regrets de nos fideles Sujets, qui se rappellant tous les bienfaits de nos Ancêtres envers la République, & en particulier tout ce que nous avons fait pour elle, n'ont rien oublié pour nous retenir sur le Trône; mais rien n'a pu nous ébranler. Il a donc fallu procéder à une Abdication solemnelle en pré-

ſence de tous les Ordres, ſelon An. 1668.
laquelle, après une mûre dé-
libération, & du conſente-
ment de tout le Royaume;
» Nous Jean Caſimir, ſain de
» corps & d'eſprit, nous re-
» nonçons librement, & ſans
» contrainte au Royaume de
» Pologne, & au Grand-Duché
» de Lithuanie, & à tous les
» Domaines qui y ſont annexés.
» Nous abdiquons pour le pré-
» ſent, & pour toujours, les
» droits de Majeſté, & nous
» remettons la Couronne, avec
» toutes ſes dépendances, en-
» tre les mains du Sénat, des
» Nonces terreſtres & de toute
» la République, en relevant
» du ſerment de fidélité, d'o-
» béiſſance & d'hommage tous
» les Ordres, & chaque Sujet
» en particulier; & en vertu

An. 1668. » de cette Abdication, l'Inter-» régne étant ouvert ; le Ré-» vérendissime Archevêque de » Gnesne, Primat du Royaume, » est en droit de procéder avec » tous les Ordres, à l'Election » d'un nouveau Roi, suivant » les loix & les usages ; Elec-» tion dont nous promettons » de ne nous mêler en aucune » façon. En foi de quoi, & pour » avoir force perpétuelle, nous » avons apposé le Sceau de la » Majesté, au présent Diplôme, » signé de notre main. Donné » à Varsovie, dans la Diète gé-» nérale du Royaume, le 17 » Septembre l'an 1668, de no-» tre Régne le 21. «

Par cet Acte, la République étoit déliée envers le Roi : mais le Roi ne le fut envers la République, qu'au moment

qu'elle lui donna un Diplôme reversal, par lequel acceptant son Abdication, elle rompoit tous les engagemens qu'il avoit pris avec elle, le relevant à son tour des *Pacta conventa*, qu'il avoit jurés à son Couronnement. Tout étant fini, on se fit des adieux réciproques, discours d'appareil où l'esprit eut plus de part que le cœur; après quoi, on conduisit l'Ex-Roi dans un Fauxbourg de Varsovie, en lui rendant pour la derniere fois les honneurs qu'on ne lui devoit plus (*a*). An. 1668.

C'étoit le dernier de la Race des Jagellons, qui avoit régné près de trois siécles. Rien de plus varié que la fortune de ce

(*a*) Ibid. pag. 57, 58 & 59.

An. 1668. Prince. Né Fils de Roi, il ne put résister à l'envie d'être Religieux, espéce de maladie qui attaque la Jeunesse, dit l'Abbé de Saint-Pierre, & qu'il appelloit la petite vérole de l'esprit. Le Pape l'en guérit en le faisant Cardinal. Le Cardinal se changea en Roi; & après avoir gouverné un Royaume, il vint en France gouverner des Moines. Les deux Abbayes que Louis XIV. lui donna, celle de Saint Germain-des-Prez, & celle de Saint Martin de Nevers, devinrent pour lui une subsistance nécessaire; car la Pologne lui refusoit la Pension dont elle étoit convenue: ce qui ne prouvoit guères la sincérité des larmes dont elle avoit arrosé son Abdication; & pendant ce tems-là, il y avoit

en France des murmures contre un Étranger qui venoit ôter le pain aux enfans de la Maiſon. D'autres attaquoient la vertu qui lui convenoit dans ſon nouvel état. Il voyoit ſouvent *Marie Mignot*, cette Blanchiſſeuſe que le caprice de la fortune avoit d'abord placée dans le lit d'un Conſeiller du Parlement de Grenoble, & enſuite dans celui du Maréchal de l'Hôpital. Cette Femme ſinguliere, deux fois veuve, ſoutenoit à Gourville qu'elle avoit épouſé ſecrettement le Roi Caſimir. Ce titre de Roi, ſes anciens Sujets le lui refuſoient, en diſant que tout ce qu'ils pouvoient lui accorder, c'étoit le titre d'*Ex-Roi* (*a*). An. 1669.

(*a*) Ibid. pag. 140.

An. 1668. S'il ſe repentit d'avoir abdiqué, ſes regrets ne furent pas longs. La mort l'en délivra bientôt.

Fin du ſecond Livre.



HISTOIRE
DE
JEAN SOBIESKI,
ROI DE POLOGNE.

LIVRE III.


AUSSITÔT qu'une Nation cherche un Maître, il n'y a point de Prince qui ne se croie en état de la gouverner; des Adolescens mêmes qui n'ont encore rien fait, ni dans les Conseils, ni dans les Armées. An. 1668.

M v

An. 1668. Plusieurs Candidats se proposerent : le Fils du Czar, le Prince de Transylvanie, Ragotski, le jeune Duc d'Anguien, & au cas que la République le rejettât, le Prince de Condé son Pere. Deux autres entrerent aussi dans la lice : le Prince Charles de Lorraine, Fils du Duc François, & le Duc de Neubourg, Palatin du Rhin.

La République écarta d'abord les quatre premiers pour différentes raisons : le Fils du Czar, à cause de sa Religion, quoiqu'il promît de l'abjurer : abjuration trompeuse, puisqu'il n'y pensa plus après avoir manqué la Couronne. Ragotski fut rejetté parce que la Pologne fumoit encore du feu de la guerre que son Pere y avoit allumé. Le Duc d'An-

guien avoit contre lui sa jeu- An. 1668.
nesse & un grand crime ; c'étoit pour lui que Casimir avoit voulu précipiter une élection contre la loi la plus sacrée de la République. La France même venoit de lui retirer sa protection pour la transporter au Prince de Condé son Pere. Le Fils ne donnoit encore que des espérances. Le Pere étoit un Héros tout formé, célébre, ou peu s'en falloit, par autant de victoires qu'il en avoit projettées, vaincu seulement par Turenne, sans rien perdre de sa gloire, homme d'État aussi bien que Général. Il fallut de grands coups pour détruire en Pologne un pareil concurrent. On employa les traits de la calomnie ; & ils partirent de la France. Un libelle passa en

An. 1668. Pologne, & courut de main en main.

On y lisoit, que » Troye » avoit été & toute sa gloire; » que le Héros bien plus affaissé par les excès de sa jeu» nesse, que par l'âge, travaillé » de la goutte & d'une foiblesse » de nerfs qui perdoient leur » ressort, étoit obligé de se » faire porter comme un *mo-* » *nument* de son ancienne » splendeur; qu'il passoit ses » jours dans l'oisiveté, incapa» ble désormais d'application; » que si le Dieu Mars l'ani» moit autrefois dans les com» bats, Minerve ne l'inspiroit » pas dans les Conseils; qu'il » n'avoit jamais connu la paix, » ne respirant que la guerre, » à laquelle il n'étoit plus pro» pre; & qu'à supposer que son

» génie se réveillât, ce seroit An. 1668.
» pour détruire la Milice Po-
» lonoise, qu'il voudroit plier
» à la discipline Françoise. Le
» libelle ajoûtoit que son cœur
» n'étoit pas fait pour sentir
» l'humanité & l'amitié; qu'il
» avoit abandonné Bouillon &
» Turenne, qui s'étoient atta-
» chés à son sort; qu'il étoit
» d'un naturel hautain & vio-
» lent; que dans des tems de
» trouble, il avoit traité indi-
» gnement le Sénat François;
» & qu'il avoit payé des incen-
» diaires pour brûler le Palais
» où il s'assemble. Sa Religion
» n'étoit pas plus épargnée que
» son caractére. Il se répan-
» doit en railleries sur les Pra-
» tiques Chrétiennes; on ne
» l'avoit jamais vû aux pieds
» d'un Prêtre; sa table étoit
» servie en gras le Vendredi.

An. 1668. » Un Seigneur Polonois s'y » étoit trouvé, & le publioit » partout. Un autre l'avoit vu » danser un jour de Fête. « Les plaisanteries même dont Paris ne faisoit que rire, Varsovie s'en formalisoit : on citoit que dans un soupé avec le Cardinal Mazarin, il avoit dit à un Page : *Donne moi du vin dont le Cardinal boit quand il est tête à tête avec Madame de* * * *. Les Evêques Polonois regardoient ce propos joyeux comme un manque de respect au Cardinalat & à l'Eglise, & ils n'oublioient pas ses propres amours ; comme si on ne devoit pas pardonner aux Princes toutes les foiblesses qui n'influent en rien sur les affaires publiques. Enfin, si la France offroit Condé à la Pologne, c'étoit bien moins, di-

ſoit-on, pour la ſervir que pour s'en débarraſſer (*a*). An. 1668.

Tandis qu'on faiſoit en Pologne un portrait ſi difforme du Héros de *Rocroi*, il prenoit la Franche-Comté (vraiment franche alors) en moins de trois ſemaines. Il eſt vrai qu'il avoit gagné le Gouverneur, & l'Abbé *Jean de Vatteville*, qui, après avoir été Officier, puis Chartreux, puis Muſulman chez les Turcs, & enfin Eccléſiaſtique, finiſſoit par trahir ſon Roi & ſa Patrie. Néanmoins cette expédition mêlée d'intrigues & de ſiéges, marquoit encore de la tête & de la vigueur. Mais on étoit alors diſpoſé à tout croire en Po-

(*a*) Zaluski, tom. 1. pag. 83.

An. 1668. logne contre la France & les François, » Ces esprits bouil-
» lans & légers, disoit-on, ne
» sympathiseront jamais avec
» notre flegme & notre gravité.
» Leur ambition démesurée
» nous entraîneroit dans toutes
» leurs guerres ; & leur pré-
» somption nous raviroit nos
» lauriers. N'avons-nous pas
» entendu dire à quelques-uns
» d'eux que les Polonois étoient
» braves lorsqu'ils étoient me-
» nés par des François. Ils n'es-
» timent que leur Nation &
» leur Roi qui affecte la Mo-
» narchie universelle. Ils ont
» fait un Livre (*Recherche des
» Droits*) qui lui donne tous les
» Pays où ses Armes peuvent
» atteindre. Le nôtre viendra
» à l'examen. La Sorbonne,
» les Parlemens, ou des Cham-

» bres de Justice, décideront An. 1668.
» de notre perte (*a*). «

C'est ainsi qu'on travailloit à ruiner le parti de Condé. Louis XIV lui-même, qui avoit traité avec les Suédois pour forcer les suffrages, lui porta le dernier coup par une révolution subite qui amena de nouveaux intérêts. L'Electeur de Brandebourg venoit de s'unir aux ennemis de la France, & se rendoit redoutable dans les Pays-Bas. Il étoit important de le détacher des Alliés, en lui montrant la Couronne de Pologne pour le Duc de Neubourg, dont il attendoit des agrandissemens pour sa Maison. Louis XIV n'hésita pas à faire déclarer à la Pologne qu'il

(*a*) Zaluski, tom. 1, pag. 84.

An. 1668. se désistoit de sa premiere demande, pour transporter sa faveur au Prince de Neubourg (*a*).

An. 1669. Les choses étoient ainsi lorsque la Diète d'Election s'ouvrit au mois de Mai. Aussitôt que le Trône est vacant, toutes les Cours de Justice & les ressorts ordinaires du Gouvernement, restent sans activité. Toute l'autorité passe au Primat. Cet *Inter-Roi* a plus de pouvoir en quelque sorte que le Roi; & la République n'en prend point d'ombrage, parce qu'il n'a pas le tems de se faire craindre. Il donne avis à tous les Souverains de la vacance du Trône: *Couronne à disputer.* Il expédie les Universaux pour

(*a*) Id. ibid. pag. 83 & 154.

l'Election. Il ordonne aux Starostes de garder exactement les Châteaux, & aux Grands-Généraux, les Frontieres où toutes les troupes se rendent. Si quelque Ministre Étranger s'y présentoit en ce moment, on lui refuseroit l'entrée jusqu'à ce qu'il eût reçu un Passeport du Primat. Le cas singulier où l'on se trouvoit, rejetta les yeux sur Casimir. Malgré son Abdication, il n'avoit point encore quitté la Pologne : on l'obligea de s'éloigner à quarante lieues de Varsovie, afin de le mettre hors de portée d'entrer dans quelque brigue. An. 1669.

C'est le champ de Wola, aux portes de Varsovie, qui est le théâtre de l'Election. Tous les Nobles du Royaume y ont droit de suffrage. Les Polonois campent sur la rive gauche de

An. 1669. la Vistule, les Lithuaniens sur la droite : les uns & les autres sous les drapeaux des Palatinats respectifs. C'est une Armée civile de cent cinquante mille à deux cent mille hommes, qui exerce le plus grand acte de la liberté. Ceux qui n'ont pas le moyen d'avoir un cheval & un sabre, se tiennent derriere à pied armés de faux, sans en paroître moins fiers, ayant le même droit de suffrage.

Le champ Electoral est entouré d'un fossé avec trois portes pour éviter la confusion, l'une à l'Orient pour la Grande Pologne, l'autre au Midi pour la Petite, la troisiéme à l'Occident pour la Lithuanie. Au milieu du champ qu'on nomme *Kolau*, s'éleve un vaste bâtiment de bois, c'est la *Szopa*,

ou la Salle du Sénat. Les An. 1669.
Nonces aſſiſtent à ſes délibérations, & les portent aux Palatinats. Leur Maréchal joue ici un Rôle encore plus grand que dans les Diètes ordinaires. Comme il eſt *la bouche* de la Nobleſſe, il eſt en état de rendre de grands ſervices aux Prétendans. C'eſt à lui à dreſſer le Diplôme d'Election; & le Roi élu ne peut le tenir que de ſa main. C'étoit un Potoçki qui rempliſſoit cette importante fonction.

Il eſt défendu ſous peine d'être déclaré ennemi de la Patrie, de paroître à l'Election avec des troupes réglées, afin d'éviter toute violence. Mais la Nobleſſe toujours armée de piſtolets & de ſabres, ſe violente elle-même, en criant *Liberté*.

An. 1669. la Diète, tandis que le Sénat ſe diſperſe dans les différens Palatinats, pour travailler à l'harmonie des ſuffrages. S'il réuſſit, le Primat va les recueillir lui-même en nommant encore tous les Candidats. *Szoda*, répond cette Nobleſſe: *C'eſt celui-là que nous voulons*; & en même tems l'air retentit de ſon nom, de *Vivat*, & de coups de piſtolets. Tous les Palatinats opinent-ils de même: le Primat monte à cheval; & alors le plus profond ſilence ſuccédant au plus grand bruit, trois fois il demande ſi tout le monde eſt content; & trois fois, après l'approbation générale, il proclame le Roi. Trois fois auſſi le Grand-Maréchal de la Couronne réitere la Proclamation aux trois portes du Camp. Quel Roi! s'il

s'il en a les qualités ; & quel droit! Les suffrages de tout un Peuple sont le premier & le plus beau des droits. An. 1569.

Ce tableau d'une Election libre & tranquille ne représente guères ce qui se passe ordinairement. La corruption des Grands, la fougue de la multitude, les brigues, les factions, l'or & les armes des Puissances Étrangeres, violentent souvent & ensanglantent la scène. Le Czar Alexis, pour faire élire son Fils Fédor, s'avançoit avec une Armée de quatre-vingt mille hommes. Il n'étoit pas encore alors Pere de Pierre I, dont la grandeur devoit étonner la terre. Le Grand-Chancelier de Lithuanie, Casimir Paç, sauva la République en amusant Alexis qui venoit la déchirer ; & tan-

An. 1665. dis qu'il le flattoit du ſuccès, ſans tirer l'épée, on s'occupoit de deux autres Compétiteurs, *le Duc de Neubourg*, & le Prince *Charles de Lorraine.*

Le premier, déjà ſéxagénaire, étoit porté non-ſeulement par la Suéde, par les Electeurs de Brandebourg & de Saxe, mais encore par le Roi de France & l'Empereur. Cette brigue montroit un de ces traits qui étonnent toujours ceux qui ne connoiſſent pas les Souverains, Louis XIV. abandonnoit un Bourbon, & Léopold un Prince Lorrain qu'il regardoit comme l'aîné de ſa Maiſon; tous deux pour protéger un Étranger.

Le Prince Charles, Fils du Duc François, & Neveu de l'indécis Charles IV. qui paſſa ſes jours à perdre ſes États &

à les reprendre, avoit pour lui An. 1669.
la fleur de l'âge, une physionomie heureuse, une taille héroïque, la force du corps, la vigueur de l'ame, une réputation de bonté & d'application, des talens pour la guerre, dont il avoit donné des preuves en Hongrie. Deux autres points de vûe le montroient favorablement. Encore libre, il pouvoit faire un mariage agréable à la République; & le Prince de Lixen, son Ambassadeur, disoit à toute la Noblesse: il se présente sans appui, pour ne tenir sa fortune que de vous-mêmes, & vous marquer en Roi sa reconnoissance. Des Jésuites, pour lui donner encore plus de faveur, débitoient qu'il étoit fort dévot à la Vierge, qu'il y avoit trois cents Saints dans sa Famille,

An. 1665. & qu'il en récitoit les Litanies chaque jour (*a*). Sans États, il n'avoit pour agents ſecrets, que le Jéſuite Richard ſon Confeſſeur, & un Moine Irlandois, traveſti en Cavalier. De pareils Émiſſaires n'étoient pas capables de lui attirer de la conſidération.

Déjà on alloit aux ſuffrages, & on touchoit au moment de décider, lorſque Debiczki, Enſeigne de Sendomir, homme vénérable par ſes mœurs & ſes cheveux blancs, fit entendre à l'Ordre Equeſtre : » Que la Faction de Condé » revivoit, qu'il s'étoit tenu » une aſſemblée ſuſpecte chez » le Primat Prazmowski, qu'on » connoiſſoit les manœuvres

(*a*) Zaluski, tom. 1. pag. 44.

» ordinaires de la France, An. 1669.
» qu'elle faiſoit dire une choſe par ſon Ambaſſadeur, & qu'elle en tramoit une autre, que Condé ſeroit proclamé Roi au moment qu'on s'y attendroit le moins, ſi l'on ne ſe preſſoit pas de l'empêcher. « Sur le champ l'Ordre Equeſtre courut au Sénat demander l'excluſion du Prince : demande embarraſſante. Le Primat cherchoit ſa réponſe dans les yeux des Sénateurs.

Sobieski, par ſa qualité de Grand-Général, auroit du être aux frontieres : le Champ Electoral lui étoit interdit : mais la grande conſidération dont il jouiſſoit l'avoit élevé au-deſſus des Conſtitutions, foibleſſe dans la République, parce que les loix doivent être plus reſpectées que les grands hommes.

An. 1669. Sobieski voyant la perpléxité du Primat, prit donc la parole. Il étoit de son intérêt que l'exclusion fût prononcée ; car, quoiqu'il ne fût pas au rang des Candidats, il savoit qu'une Nation libre pouvoit en un moment se tourner de tout autre côté : & en ce cas, le Héros de la Nation pouvoit bien se flatter d'attirer ses *regards*. Voici pourtant comme il parla : » Il est tout différent de » refuser son suffrage ou d'ex- » clure. Le refus est un exer- » cice de la liberé : l'exclu- » sion est une injure. Si l'Or- » dre Equestre prétend ainsi » gêner la liberté du Sénat, » je me retire pour ne pas par- » ticiper à la servitude, & à » l'affront qu'on feroit à un » grand Prince. Si on se con- » tente de lui refuser les suf-

» frages, on sait que c'est ma » coûtume de céder à la voix » publique. « La voix devint publique le lendemain, & le Primat prononça l'exclusion, contre son propre avis, & celui du Sénat (*a*). An. 1669.

Tous les Ordres se calmerent pour un tems, n'ayant plus les yeux fixés que sur le Duc de Neubourg & le Prince Charles. On discuta leurs vertus & leurs vices, les biens & les maux que la République pouvoit en attendre. C'est au Tribunal de la Liberté que les Princes doivent se faire juger, s'ils veulent apprendre ce qu'on pense d'eux. Ils l'ignorent éternellement dans leur Cour. Les Partisans du Prince Charles,

(*a*) Zaluski, ibid. pag. 118.

An. 1669. c'eſt-à-dire, la plus grande partie de la Nobleſſe à cheval, ne ceſſoient de répéter : » Que » ferons-nous de Neubourg ? » Un Prince ſéxagénaire, qui » n'aura pas plûtôt eſſayé la » Couronne, qu'il faudra pen- » ſer à une autre Election en » nous rejettant dans le trou- » ble, & quand même il vi- » vroit plus qu'il n'eſt permis » de l'eſpérer, ſon âge lui per- » mettra-t-il d'apprendre notre » Langue, de ſe former à nos » mœurs, de ſupporter les tra- » vaux des Comices, des Ju- » gemens, du Sénat & du » Camp ? Quels biens en at- » tendons-nous ? Trop de Po- » tentats s'intéreſſent à lui pour » qu'il ne nous en coûte pas » quelque choſe. La Suéde & » le Brandebourg nous tou- » chent de près. On nous of-

» fre un Roi : mais qu'on nous An. 1669.
» cite ce qu'il a fait dans la
» guerre ou dans la paix, pour
» la gloire & le bonheur de ses
» Sujets. Tout ce qu'on sait,
» c'est qu'il est Pere d'une fa-
» mille nombreuse : deux de
» ses Fils sont destinés au Sa-
» cerdoce ; pour qui seront nos
» meilleures Abbayes, nos plus
» riches Evêchés, si ce n'est
» pour eux ? Et ses Filles !
» Quel fardeau pour l'État !
» Si ce Vieillard recherche
» notre Couronne, c'est moins
» pour lui, n'en doutons pas,
» que pour sa postérité qu'il
» veut élever sur le Trône.
» Livrés pour toujours à la du-
» reté d'une Nation hautaine,
» nous verrons la Cour & les
» grandes Places se remplir
» d'Allemans & d'Allemandes
» qui nous vanteront sans cesse

An. 1665. » leur naiſſance, qui nous bra-
» veront nous & nos Femmes,
» nous les Enfans des Sarma-
» tes, qui tant de fois ont fait
» trembler la Germanie (*a*).

» La fortune nous offre un
» autre Prince bien différent
» de celui-là; il ſort d'une Na-
» tion modeſte, & il l'eſt lui-
» même; fier ſeulement à la
» tête d'une Armée. Les Lor-
» rains, en petit nombre, s'il
» en amene, ſe croiront trop
» heureux de marcher nos é-
» gaux. Sans brigue, ſans re-
» muer l'Europe pour s'élever,
» il ne veut devoir notre Scep-
» tre qu'à nos ſuffrages. Son
» âge, ſa taille, ſa force, ſes
» vertus, les actions qui l'ont
» déjà illuſtré, tout nous pré-

(*a*) Id. ibid. pag. 76.

» ſage un regne long & heu- An. 1669.
» reux. Ses enfans, s'ils doivent
» lui ſuccéder, naîtront Polo-
» nois, & de telle Mere qu'il
» nous plaira (a). «

Le Sénat, les Nonces & preſque tous les Grands qui vouloient le Duc de Neubourg, convenoient que le portrait du Prince Lorrain étoit fidéle : mais, après avoir adouci celui de ſon rival, ils vantoient beaucoup ſes grandes poſſeſſions, & ce qu'il promettoit à la République : un Corps de troupes entretenus à ſes frais, la ſolde d'une année pour les Troupes Nationales, une Ecole Militaire pour la jeune Nobleſſe, avec des ſecours pour la faire voyager, avantages que

(a) Id. ibid. pag. 42.

An. 1669. le Prince Charles pouvoit bien promettre, mais qu'il n'étoit pas en état de réaliser, n'ayant pas la même fortune, ou plûtôt sans fortune, puisque la France venoit de dépouiller son Pere. En le refusant, ajoûtoient-ils, nous n'en avons aucun malheur à craindre: mais en rejettant le Duc de Neubourg, songeons que *les Puissances* qui nous le proposent ont des Armées pour se faire obéir.

A ces mots la Noblesse ne se contint plus: une fureur subite s'alluma, le feu passa dans tous les rangs. Le Sénat, les Grands Officiers & les Nonces, n'étoient point assez défendus par le retranchement qui borde la Szopa. La République assiégea la République. Il y eut plusieurs décharges, présages

de toutes les horreurs qui pouvoient suivre. On voyoit les Sénateurs & les Nonces se précipiter de leurs siéges, courir çà & là, ou se coucher par terre, tandis que les balles siffloient sur leurs têtes. Quelques-uns gagnerent les portes du Camp ; on les reçut le pistolet sur la poitrine : deux furent tués, un grand nombre blessé. Tous par la crainte de la mort furent forcés à reprendre leurs places (a). Le tumulte augmentoit d'un moment à l'autre. Le Maréchal de la Diète, Potoçki, se pré- An. 1669.

(a) Cette violence a fait donner une nouvelle forme à la Szopa. Ce bâtiment de bois étoit tout ouvert, soutenu seulement par des piliers : il fut fermé pour les Elections à venir. La Noblesse en murmura : mais l'innovation subsiste.

An. 1669. ſenta pour l'appaiſer. On ſe fit violence pour ne pas l'inſulter ; mais on ne ſe calma pas. Rien de plus difficile que de contenir une Nation qui fait des Rois. Depuis l'ouverture de la Diète, point de nuit où l'on ne trouvât des perſonnes aſſaſſinées dans les rues de Varſovie ou dans le Champ Electoral. Sobieski avoit deux *titres* pour ſe faire écouter. Comme Grand - Maréchal , il avoit la grande Police ; & comme Grand-Général , il avoit l'Armée à ſes ordres. Il en impoſa au Peuple de Varſovie. Il menaça d'appeller des troupes & de faire feu ſur toute faction qui voudroit violenter les ſuffrages. La crainte ſuſpendit la fureur, & le Palatin de Kaliſch, Opalinski , employa la ſageſſe des remontrances.

» A quoi penſons-nous, dit- An. 1669.
» il, de vouloir nous égorger,
» pour des Princes que nous
» n'avons jamais vûs, & qui,
» peut-être, nous frapperont
» de leur Sceptre? Nos Ancê-
» tres étoient plus ſages. La
» Nation à peine formée, ſe
» trouva diviſée comme elle
» l'eſt aujourd'hui, entre plu-
» ſieurs Prétendans étrangers.
» Les malheurs dont on étoit
» ménacé, ramenerent la rai-
» ſon. Un Originaire Polonois,
» *Piaſt*, fut choiſi; & cet hom-
» me ſans fortune, ſans naiſ-
» ſance, gouverna ſi ſagement
» qu'aujourd'hui encore tout
» Polonois ſe nomme *Piaſt* par
» honneur & par reconnoiſſan-
» ce. Laiſſons le Duc de Neu-
» bourg gouverner ſa nombreu-
» ſe Famille & ſon petit État.
» Que le Prince de Lorraine

An. 1669. » emploie son argent pour rentrer dans le sien. Imitons » nos Ancêtres, élisons un » *Piast* (*a*). «

Ce n'est pas la premiere fois qu'un discours sage a calmé les esprits .... Mais quel *Piast*? C'étoit encore un embarras dont il n'étoit pas aisé de sortir. Les yeux se tournerent sur Sobieski. Si dans ce *moment* il se flatta de la Couronne, l'illusion fut courte. Plus on réfléchit sur l'Histoire ancienne & moderne, plus on voit que les choses humaines sont le jouet de la fortune. Celui qu'elle réservoit secrettement pour le Trône, étoit le dernier que l'opinion publique y auroit destiné. Il s'intéressoit

(*a*) Hist. des Diètes, pag. 194.

ſi peu à l'Election qu'on ne le trouva pas dans ſa tente : mais dans un Couvent de Varſovie. C'étoit Michel Wieçnowieçki. Les deux Palatins, Opalinski & un autre, l'amenent au Champ Electoral ſans lui rien communiquer de leur deſſein, le préſentent, le propoſent, le nomment. Un Prélat, Olſowski, Evêque de Culm, & Vice-Chancelier de Pologne, recommandable par ſes vertus, avec un ton d'enthouſiaſte, s'écrie : *Vive le Roi Michel.* Sur le champ ce cri paſſe d'une bouche à l'autre : tous les Ordres le répétent, il ne manque plus que la proclamation de la part du Primat : la Nobleſſe l'y force le piſtolet ſur la gorge ; & Wieçnowieçki eſt Roi. An. 1669.

Le plus étonné de la Nation,

An. 1669. ce fut lui-même. Il pleuroit, il se faisoit traîner à la Couronne, il protestoit qu'il étoit incapable de la porter ; & à dire vrai puisque la Nation, rejettant l'Étranger, avoit tourné ses regards sur un Piast, il sembloit qu'elle n'auroit pas dû balancer entre Wieçnowieçki & Sobieski. Wieçnowieçki avoit à peine trente ans : Sobieski, qui comptoit dix ans de plus, touchoit à cette maturité qui est si nécessaire au Chef d'un grand Peuple. Wieçnowieçki avoit passé sa jeunesse dans l'inertie : Sobieski avoit employé la sienne aux voyages, à l'étude des affaires publiques & à la guerre. Wieçnowieçki n'avoit rempli aucune charge dans l'État : Sobieski étoit arrivé aux plus grandes par des actions d'éclat, & il s'y soutenoit sur de

nouveaux triomphes. Wieçnowieçki n'avoit pas même la considération que les richesses donnent ; il subsistoit d'une pension de six mille livres dont la Reine Louise l'avoit gratifié, & des bienfaits de l'Evêque de Plocsko : Sobieski étoit puissant en terres & en vassaux. Wieçnowieçki étoit venu dans la foule des Nobles pour mêler son suffrage aux leurs : Sobieski, le premier Personnage dans la République, sembloit plûtôt se présenter pour recevoir les suffrages que pour donner le sien. Une seule chose parloit en faveur du nouveau Roi, si cette chose peut faire le bonheur d'un Peuple ; c'étoit la naissance. Il descendoit de Koribut, Oncle du grand Jagellon. Il étoit Fils de Jéré- An. 1669.

An. 1669. mie Wieçnowieçki, Palatin de Russie, qui après avoir joui d'une grande fortune en Ukraine, étoit mort ruiné par les Cosaques. Le Fils n'ayant pour lui qu'un vain Nom, devoit-il s'attendre à un si beau jour?

Rien dans les autres États ne ressemble à cette Fête. Qu'on imagine plus de cent mille Nobles à cheval, qui aimeroient mieux se réduire à la derniere nécessité que de ne pas étaler de la magnificence, tous les Grands & les Puissants sous le faste Asiatique, un Peuple de curieux, la Garde nombreuse du camp, une Artillerie dont le bruit se mêle aux acclamations d'un Royaume assemblé : c'est dans cette pompe militaire & civile, que l'on conduit le Prince élu, d'abord

à la Basilique de S. Jean, & ensuite au Palais des Rois. La Nation dans les premiers momens de son enthousiasme, tournoit tout en heureux présages. Toujours frappée des anciens Romains, elle tient aux augures autant que le Christianisme peut le permettre. Pendant l'Election une Colombe avoit volé sur l'enceinte où le Sénat délibéroit. Un Aigle avoit plané sur la Noblesse. Un essain d'Abeilles avoit bourdonné autour de Wieçnowieçki sans le blesser, comme autrefois elles avoient carressé la Statue d'Antonin le Pieux. On mêloit à tout cela des pressentimens que des Moines avoient eus à l'Autel; & on annonçoit le régne le plus fortuné. On verra bientôt que la Colombe, l'Aigle, An. 1669.

An. 1669. les Abeilles & les Moines se tromperent (a).

Casimir n'y fut pas trompé; car en apprenant la Proclamation, il s'écria : *Quoi! ils ont couronné ce pauvre Homme!* Son régne s'annonça si mal dans les Pays étrangers, que peu de tems après son Election, l'Electeur de Brandebourg, dont la Maison n'étoit pas à beaucoup près aussi puissante *qu'aujourd'hui*, (Fréderic II. étoit encore à naître,) fit enlever un Gentilhomme Prussien sous les fenêtres de son Palais, asyle qui fut violé sans réparation.

Jamais Roi n'eut plus besoin d'être gouverné; & en pareil cas, ce ne sont pas toujours les

(a) Zaluski, pag. 133. 146.

plus éclairés & les mieux intentionnés qui gouvernent. Le Grand-Chancelier de Lithuanie, Casimir *Paç*, s'empara de sa confiance : avec un esprit élevé, une éloquence naturelle, il avoit des lumieres. Mais plus ambitieux que Citoyen, il ne vouloit les employer que pour la grandeur de sa Maison. Elle étoit déjà la plus florissante de la Lithuanie, quoiqu'elle n'en fût pas originaire. Elle s'incorporoit aux *Pazzi* de Florence. Cette Parenté avec *Sainte Magdelaine de Pazzi*, avoit coûté au Grand-Chancelier près de deux millions pour bâtir un Monastere de Camaldules, sous l'invocation de sa Parente : profusion singuliere pour un Homme d'État. Son Frere, Michel Paç, remuant, emporté, capricieux, étoit Grand-Général de An. 1669.

An. 1669. Lithuanie, Rival décidé de Sobieski, ſachant bien la guerre, ſans avoir cette ſupériorité de génie qui raſſure les États chancelans.

La Pologne alloit être ravagée, ſi Sobieski ne l'eût pas défendue. Les Coſaques, malgré la paix qu'ils avoient faite avec la République, ſous le régne de Caſimir, entroient dans de grandes défiances ſur les deſſeins du Roi Michel. Ils craignoient l'envie qu'il pouvoit avoir de recouvrer les grands biens de ſa Maiſon en Ukraine, & en même tems tous ceux des Seigneurs Polonois qui avoient été dépouillés. Pour ſe raſſurer, ils demanderent un abandon de tous ces titres. La Pologne de ſon côté, appréhendoit de rentrer en guerre dans un tems où elle étoit fort

épuiſée.

épuisée. Le Roi confia la né- An. 1673
gociation à Sobieski. Il auroit voulu pouvoir en charger tout autre ; car il commençoit à prendre de l'ombrage contre un Sujet trop estimé. Le Chef des Cosaques, ce même Doroscensko que Sobieski avoit déjà battu, fut inflexible. Il fallut donc recourir à la derniere raison des Rois, qui a fait couler tant de sang depuis que les hommes se sont donné des Maîtres. Sobieski l'épargna autant qu'il put. Il regardoit celui des Cosaques mêmes comme le bien de la République : les Cosaques étoient effectivement de bons Sujets, avant qu'on en eût fait de mauvais Esclaves. Une autre raison qui engageoit Sobieski à user de ménagement, c'est qu'il avoit peu de forces. Le génie & l'a-

An. 1672. mais le Roi & son Conseil pensoient différemment. Le Régne du foible Michel étoit celui des Favoris. Son Conseil étoit composé des Pensionnaires de l'Empereur Léopold, dont il venoit d'épouser la Sœur. Léopold craignoit un Armement formidable que le Turc préparoit. Il entrevit un moyen de le détourner sur la Pologne. Il savoit que Dorofcensko avoit ménacé de livrer l'Ukraine au Turc, si on le réduisoit aux extrémités; & en même tems, il imagina que le Turc ne seroit pas indifférent à la conquête de cette belle Province qui lui ouvriroit la Pologne & la Moscovie, deux États d'où étoient sortis tant d'ennemis contre l'Empire Othoman. Il savoit encore que Michel, en recouvrant l'U-

kraine par la force ouverte, se flattoit de recouvrer aussi l'immense Patrimoine de ses Peres, & au-delà. Léopold, avec toutes ces connoissances, n'eut pas de peine à lui persuader que toute négociation avec des Rebelles étoit aussi dangereuse qu'humiliante; que pardonner à Dorofcensko, c'étoit affoiblir l'autorité Royale. Michel se crut donc grand en se montrant inflexible. An. 1672.

Cependant la Diète, selon les loix, pouvoit le forcer à la Paix. Il acheta un Nonce qui protesta, disparut, & la Diète fut rompue. Un fait qui montra bien que la protestation du Nonce étoit une manœuvre de la Cour, c'est que le Roi ne fit aucune démarche pour le chercher, le ramener & rendre l'activité au Conseil de la Nation.

An 1672. Dorofcensko apprenant ce qui fe paffoit, & craignant de fuccomber enfin fous un Maître irrité, en chercha un autre à Conftantinople.

Mahomet IV. étoit monté fur le Trône en paffant fur le corps de fon Pere, Ibrahim I, que les Janiffaires avoient étranglé. Mahomet avoit battu les Impériaux, fait de grandes conquêtes en Hongrie, foumis la Tranfylvanie, pris l'Ifle de Candie, l'ancienne Crète. Les Turcs croyoient ne pouvoir faire plus d'honneur à l'Ambaffadeur de France, le Comte de Guilleragues & à fa fuite, qu'en difant que les François étoient Parens de *Méhemmed-Tetih*, de Mahomet le Victorieux. Jufques-là il ne l'étoit pourtant qu'à la façon de la plûpart des Souverains, qui font

tout sans rien faire : il n'avoit pas encore paru à la tête de ses armées. Mais sa fortune paroissoit inaltérable entre les mains du Visir *Cuprogli* aussi grand que sa place. Un grand Visir est tout à la fois Connétable, Chancelier & Premier Président. Tout étoit rempli. Fils de Visir, il avoit succédé à son pere contre la politique de l'Empire, qui ne permet pas de perpétuer les honneurs dans une même famille. Une autre singularité, c'est qu'il étoit monté à ce comble d'honneur à l'âge de trente ans; l'usage veut qu'on en ait quarante pour être dans les grands emplois (*a*). Les Turcs qui ne sont hyperboli- An. 1672.

(*a*) Ricaut, histoire de l'Empire Othoman, page 135.

An. 1672. ques que ſur un grand fond, l'appelloient *la lumiere des Nations, le gardien des Loix, le terrible Commandant.* On ſait le mot de Montécuculi en ſe retirant lorſque ſes rivaux finirent leur carriere : *un homme qui a eu l'honneur de combattre contre Turenne, Condé & Cuprogli, doit-il compromettre ſa gloire avec des gens qui ne font que commencer à commander des Armées.* Montécuculi ne connoiſſoit dans Cuprogli que le Général.

L'habile Miniſtre réfléchiſſant ſur les offres de Doroſcensko forma le deſſein de ſubjuguer la Pologne, renvoyant à une autre campagne la deſtruction de l'Empire de Vienne; victoire qui deviendroit plus facile par celle-ci; & il voulut que ſon Maître vînt cueillir

lui-même les lauriers qu'il lui préparoit. La présence de Mahomet à l'armée étoit, de la part du Visir, un trait de politique & d'attachement. Ce Sultan, malgré les victoires de son regne, commençoit à tomber dans le mépris & la haine; parce que livré entierement à ses plaisirs il dépensoit plus dans son serrail, qu'il n'eût fait en battant les Chrétiens. An. 1672

Mais le Divan représentoit que cette guerre ne pouvoit être juste sans une sommation préalable aux Polonois, & un refus de leur part de satisfaire les Cosaques. *Le Mouphti* surtout, c'est-à-dire, le Pontife de la Religion Mahométane, refusoit son *Fetfa*. Ce Mouphti est un personnage bien important, le seul pour qui le Grand-Seigneur se lève : mais s'il s'a-

An. 1672. visoit de prévariquer, il seroit pilé dans un mortier jusqu'à être réduit en bouillie (*a*). Le Fetsa qu'il refusoit est une espèce de Mandement qui accompagne presque toujours les ordres publics du Grand-Seigneur. Sans cet oracle les Peuples obéiroient mal. Cuprogli trop ami lui-même de la justice & de la Religion pour ne pas les écouter, avertit la République par cette dépêche.

» Vous dites que l'Ukraine » vous appartient, & que les » Cosaques sont vos Sujets ; » comme si nous ignorions que » cette Nation libre autrefois, » ne dépendoit que d'elle-même. Il est vrai qu'elle s'est

(*a*) Ricaut, histoire de l'Empire Othoman, page 190.

» donnée à vous de ſon propre An. 1672.
» mouvement, & à certaines
» conditions : mais elle n'a pas
» compté ſe livrer à des Ty-
» rans qui lui ont fait mille ou-
» trages. Elle a donc pris les
» armes ſelon le droit naturel
» pour recouvrer ſa liberté &
» ſon premier état. Elle a ſup-
» plié la ſublime Porte de la
» recevoir ſous ſa protection
» & de faire pour elle ce qu'-
» elle fait pour tous les malheu-
» reux ; c'eſt pourquoi l'invin-
» cible Mahomet vient d'en-
» voyer à Doroſcensko, chef
» des Coſaques, le ſabre & l'é-
» tendard. Sachez donc que, ſi
» vous ne vous dépêchez de
» compoſer avec mon Maître
» qui eſt déjà en mouvement
» vers Andrinople ; que ſi vous
» le laiſſez arriver ſur vos fron-
» tieres avec des forces im-

An. 1672. » menses, ce ne sera plus par » un traité, mais avec le fer » & la colere du Dieu ven- » geur que la contestation se » décidera (a) ».

Au bruit de ce tonnerre le Sénat s'assemble. On commence par s'indigner de ce que la lettre qui contient une déclaration de guerre, est écrite par le Visir & non par le *Sultan* lui-même, arrogance méprisante. Les partisans du Roi saisissent ce moment d'indignation pour insinuer que la déclaration n'est point sérieuse : » pourquoi la Porte romproit- » elle avec nous qui ne lui en » donnons aucun sujet, elle qui » est ordinairement si fidelle à » ses traités ? Seroit-ce pour

(a) Zaluski, tom. 1. pag. 360.

» agrandir ſon Empire ? Mais An. 1673.
» on ſait qu'à préſent elle eſt
» plus occupée à conſerver
» l'immenſité de ſes poſſeſſions,
» qu'à les étendre. Seroit-ce
» effectivement pour ſoutenir
» Doroſcensko ? Il étoit bien
» plus naturel de le favoriſer
» lorſque ſes forces étoient en-
» tieres. Mahomet viendroit-
» il avec tout le poids de ſa
» puiſſance pour faire ſociété
» avec un brigand ? La décla-
» ration du Viſir n'a que l'ap-
» parence d'une menace arra-
» chée par les importunités &
» les menſonges de Doroſcenſ-
» ko. Mais à ſuppoſer que la
» foudre ſuive l'éclair, le Czar
» nous offre une forte diverſion
» dans laquelle il promet de
» faire entrer la Perſe, & pen-
» ſons-nous que l'Empire d'Al-
» lemagne ne ſoit pas intéreſſé

An. 1672. » autant que nous à contenir le » Tyran de l'Asie ? C'est en» core un secours à demander » promptement (*a*) ».

Les vrais Patriotes répondent qu'il est bien plus simple de satisfaire les Cosaques, & d'ôter par-là tout prétexte à la Turquie de troubler la Pologne. Sobieski étoit absent. Le Primat demande *qu'on* suspende toute délibération sur la guerre jusqu'à l'arrivée du héros qui l'entendoit si bien. Ce n'étoit pas le sentiment du Roi, qui craignoit d'augmenter l'importance du Grand-Général. La nuit vient, on veut déliberer aux lumieres. Le Primat s'y oppose, de crainte que dans le feu des contestations, on ne

(*a*) Zaluski, tom. 1. pag. 352 & suiv.

joue du poignard à la faveur An. 1675.
des ténébres, violence qui s'étoit montrée plus d'une fois dans les assemblées. Il appréhenda peut-être pour lui-même quelqu'un de ces scélérats qui font toujours plus que les Rois ne désirent.

Le lendemain Sobieski arrive. La plûpart des Sénateurs vont au-devant de lui. Il entend ses loüanges en plein Sénat. On dit que la Robe & le Saie lui conviennent également, qu'il mêle les lauriers aux faisceaux, qu'il sait être Sénateur & Capitaine. Tout cela étoit vrai: mais il falloit, sans perdre un moment, s'arrêter à un parti qui pût sauver la République. Sobieski parla vivement pour pacifier les Cosaques, il toucha tous les points sur lesquels la Pologne pouvoit

An. 1672. se relâcher. Mais on ne persuade pas les esprits bornés ; encore moins les Princes qui s'accoutument à confondre le pouvoir avec la raison. Michel s'opiniâtra & laissa la Porte sans réponse, comme si ses menaces avoient été vaines.

Ce fut alors qu'une ligue se forma pour le détrôner. Les Polonois ont pour *maxime* que tout peuple qui peut faire un Roi, peut le défaire. Ainsi ce qu'on appelleroit ailleurs conjuration, ils le nomment l'exercice d'un droit National. On comptoit parmi les chefs de la Ligue le Primat Prazmowski, le grand-Enseigne Sieniawski, le Palatin de Cracovie, Lubomirski ; celui de Mazovie, Ledchinski ; celui de Kiovie, Potocki ; un Vielopolski, & d'autres Seigneurs

de cette importance. L'entreprise n'étoit pas aussi orageuse qu'elle le seroit dans un Royaume héréditaire. Elle avoit pourtant ses dangers. An. 1672.

Les Seigneurs ligués jugerent à propos de prévenir & de ménager l'Empereur à cause de sa sœur qui partageoit le Trône de Pologne avec Michel. Ils lui découvrirent toutes les plaies de l'Etat ; & surtout l'incapacité de Michel pour le gouvernement. Chez des Nations fières un Roi méprisé chancele presque toujours sur le Trône, tandis qu'on voit des usurpateurs estimés s'y affermir. Jamais les Anglois ne penserent à détrôner Cromwel. Ce Cromwel avoit humilié la Hollande, imposé les conditions d'un Traité au Portugal, vaincu l'Espagne, forcé la France

An. 1672. à briguer son alliance, & donné l'empire de la mer & du commerce à sa Nation.

Michel étoit tout propre à ruiner la sienne. Les Seigneurs ligués déclaroient donc à l'Empereur qu'ils avoient besoin d'un autre chef; que la seule considération qui les arrêtoit, c'étoit leur respect pour Sa Majesté Césaréenne, & pour la Reine Eléonore qu'ils étoient bien fâchés d'envelopper dans le sort du Roi. Ils le prioient de s'expliquer sur la maniere dont il souhaitoit qu'elle fût traitée.

L'Empereur, après avoir plaint son beau-frere d'être né sans talens pour le Trône, répondit qu'il plaignoit encore plus la République: mais qu'il ne pouvoit consentir à voir sa sœur sans couronne. Le moyen

qu'il proposa pour sortir d'embarras fut celui-ci. Le Sérénissime Roi (c'est le titre que Sa Majesté Césaréenne donnoit à Michel) étoit d'une complexion foible & d'une santé chancelante, sans enfans jusqu'alors. On attaqueroit canoniquement son mariage par l'impuissance; moyen qui a si souvent réussi aux têtes couronnées. La Reine consentoit à se prêter à cette accusation pour le bien de la République : mais sous condition très-expresse qu'après la dissolution du lien elle épouseroit le Prince qui chasseroit son mari du Trône. C'est ainsi qu'en 1667. la Reine de Portugal, amoureuse de Dom Pédre, frere du Roi Alphonse son mari, avoit accusé celui-ci d'impuissance & obtenu une bulle de Rome pour épouser

An. 1672.

An. 1672. son beau-frere & regner avec lui.

Un autre embarras, c'étoit de savoir sur quelle tête on mettroit la couronne. L'Empereur excluoit tout hérétique & tout François : tout hérétique, celui même qui se convertiroit pour regner : » tout François, » Nation légere, disoit la dé- » pêche, inquiete & *sulphu-* » reuse. Ses machinations con- » tre toute l'Europe & en par- » ticulier contre la Maison » d'Autriche, sont assez con- » nues. Il ne seroit pas juste » que pour vous faire du bien » j'exposasse ma Maison & » l'Empire. Le Roi que je vous » propose, c'est le Prince Char- » les de Lorraine, celui que » vous avez presque couronné » dans la derniere élection. Ne » le regardez pas comme un

» Prince ſans fortune & ſans » puiſſance qui ſeroit à charge » à la République. Si ſon pere » eſt dépouillé de ſes Etats, ce » n'eſt qu'un malheur paſſager » qu'il doit à la France, & » dont elle aura plus à ſe re- » pentir qu'à ſe féliciter (*a*) ». An. 1674.

Léopold dans la derniere Election avoit préféré le Duc de Neubourg à ce Prince qu'il vantoit tant : mais la politique permet-elle aux Souverains d'avoir toujours le même langage & le même viſage ? Après avoir développé ſon plan, marquant encore ſon regret de voir arracher le Sceptre au Séréniſſime Roi Michel, & gémiſſant ſur cette triſte néceſſité, il prioit très-inſtamment

(*a*) Zaluski, ibid. page 342 & ſuiv.

An. 1672. la République de pourvoir convenablement à sa subsistance.

Jusques-là les Seigneurs ligués, incertains de Sobieski, dont la conduite paroissoit encore ménager la Cour, ne lui avoient rien communiqué de leur dessein : mais réfléchissant sur la nécessité de le gagner, ils s'ouvrirent à lui. Le parti qu'il alloit prendre pouvoit décider du sort du Roi & du Royaume. Grand-Maréchal & Grand-Général, Maître & Pere d'une Armée qui se croyoit invincible sous ses ordres, il embrassa la cause du Royaume contre le Roi. Mais soit qu'en déterminant la déposition de Michel, il voulut fixer les regards sur lui-même ; soit qu'il n'envisageât que la chose publique, il représenta combien il étoit dangereux d'accepter

un Roi de la main de l'Empereur; que c'étoit mettre l'État sous la tutelle du Conseil de Vienne; qu'on en avoit fait la triste expérience depuis que Michel étoit sur le Trône: An. 1672.
» mais autant qu'il est juste,
» ajoûta-t-il, d'ôter la Couronne
» à celui qui ne sait pas la por-
» ter, autant il seroit injuste de
» lui ravir son Epouse; & la Ré-
» publique ne sauroit sans honte
» se prêter à cet infâme com-
» plot. Au reste si la Pologne n'a
» point de Chef à nous donner,
» la France nous en offre un aussi
» guerrier que le Prince Charles,
» sans aucune suite fâcheuse.
» C'est un descendant du fameux
» Comte de Dunois, qui sauva
» les François & Charles VII;
» c'est le Duc de Longueville (a),

(a) Connu aussi sous le nom de Comte de Saint-Paul.

An. 1672. » qui a hérité de son sang & » de ses vertus, né pour sauver » la Pologne ».

La Reine ne pensoit pas comme Sobieski, qu'elle dût se tenir attachée à un Epoux sans Couronne. A la vérité, elle eût préféré le Prince Charles au Duc de Longueville; mais de quelque façon que ce fût, elle *vouloit rester* sur le Trône. Elle fit donc insinuer aux Grands qu'elle consentiroit à épouser le Duc. On lui en avoit montré le Portrait qui ne lui déplut pas.

La proposition de Sobieski étoit conforme à l'inclination qu'il avoit toujours conservée pour la France, & aux liaisons qu'il entretenoit avec Louis XIV. Quant au Prince qu'il proposoit, tout son mérite consistoit dans la valeur qui

qui seule ne fera jamais un grand Roi. Mais les Seigneurs ligués étoient trop avides de la révolution, pour délibérer avec maturité. Ils acquiescerent. On employa le moins de tems qu'il fut possible pour prendre des mesures avec la France. La chose fut maniée avec tant de secret par Sobieski, que ni la Cour de Vienne, ni celle de Varsovie, n'en soupçonnerent rien. An. 1672.

La rupture de la derniere Diète fut un prétexte pour en demander une autre au commencement du Printems. Michel n'osa la refuser, d'autant plus qu'il falloit armer la République; car on avoit nouvelle que le Turc marchoit effectivement.

Jamais Roi n'entendit des choses plus dures en face de

An. 1672. son Peuple. Un grief qu'on lui avoit en quelque façon pardonné, revivoit dans la Diète. Il avoit juré à son Couronnement de ne se marier qu'au gré de la République, & il ne l'avoit pas même consultée, pour épouser l'Archi-Duchesse d'Autriche Eléonore.

Le Czar lui avoit offert sa Fille avec la restitution du *Duché de Sévérie* & d'autres avantages considérables, proposition qui plaisoit fort à la République, au lieu que l'Archi-Duchesse n'apportoit rien. Il n'avoit écouté que le Chancelier *Paç*. Les cinq cents mille livres qu'il avoit dépensées pour les frais de cette alliance, il avoit voulu les tirer secrettement du trésor de la Nation, attentat, disoit-on, contre la République qui doit savoir

l'emploi de ses finances, & qui ne doit rien pour un mariage qu'elle désapprouve. Ce mariage lui avoit attiré un autre reproche. L'Ordre de la *Toison d'Or* qu'il avoit accepté, étoit regardé comme une marque de vasselage, comme une ignominie pour le Roi & les Sujets, comme un engagement à épouser les intérêts & à venger les injures de la Maison d'Autriche. On prétendoit même qu'il l'avoit juré dans la cérémonie qui fut secrette. » Ce » n'est pas ainsi, ajoûtoit-on, que » se conduisit Etienne Batori lorsque l'Ambassadeur d'Espagne » lui présenta le même Ordre. Ce » Roi que nous regrettons encore avoit fait faire un Collier où en place du *Mouton* on » voyoit un *Loup* armé de dents An. 1671.

An. 1672. menaçantes (*a*). » *Voilà mon or-
» dre*, dit-il, *j'accepterai le vôtre
» quand mon frère le Roi d'Espa-
» gne aura reçu le mien.*

On poussoit la comparaison plus loin. » Etienne ne consultoit qu'avec le Sénat & les » Diètes : Michel dirige tous les » actes publics avec la Reine & » l'Ambassadeur de Vienne, qui » s'occupe nuit & jour de notre » perte. Etienne étoit toujours » à la tête des Armées : Michel » n'y a pas encore parû. Est-il » juste que les Membres s'ex- » posent pour un Chef qui se » tient à couvert (*b*).

(*a*) Les Armes de la Transylvanie dont Batori étoit Prince avant que d'être Roi de Pologne.

(*b*) Zaluski, tom. 1. pag. 168 & suiv.

Le Primat profitant de la chaleur des esprits lui parla d'un ton qui passeroit, dans une Monarchie absolue, pour un crime de leze-Majesté. » La Nation » vous a fait Roi, lui dit-il, » & vous la perdez. Au lieu de » travailler à pacifier l'Ukraine » vous avez irrité ses douleurs. » Vous n'avez pas réparé les » fortifications de Kaminiek, » ce boulevard de la Pologne. » Vous retenez la Garde Alle- » mande que la République ne » voyoit qu'à regret sur les pas » de votre prédécesseur, quoi- » qu'il la payât de ses deniers. » Vous avez des hommes dans » votre Cour, dans votre ca- » binet qui sacrifient les inté- » rêts du Royaume à ceux du » Roi. Les Nonces étoient en » chemin pour vous supplier » d'éloigner ces pestes publi- An. 1672.

An 1672. » ques; vous avez trouvé le se-
» cret de les éloigner eux-mê-
» mes. Vous dispofez contre
» nos constitutions des Starof-
» ties & des places de Séna-
» teur, avant la mort de ceux
» qui les occupent. Vous avez
» rompu deux Diètes pour ne
» pas expofer votre Autorité
» à l'animadverfion des loix.
» Vous avez réclamé *haute-*
» *ment* les anciens droits des
» Rois; & protefté contre tout
» ce qui peut les bleffer. Ces
» anciens droits qu'ils peuvent
» étendre fi loin, où en ferez-
» vous la recherche ? Sera-ce
» dans les archives de Vienne
» & de Madrid ? Tremblons,
» Sénateurs, fi nous méritons
» nos places. Ce que vous avez
» dit après votre Couronne-
» ment, ce que quelques per-
» fonnes ont entendu, que vous

» aviez juré les *Pacta conventa* An. 1672.
» avec une restriction mentale,
» n'est que trop vrai. Quelle foi
» pouvons-nous ajoûter à vos
» sermens (a) ? Nous rompons
» les nôtres à votre exemple ».
La fermeté d'ame que ce discours paroît supposer, n'est point un prodige dans un Etat où l'on n'ose pas attenter à la liberté d'un Citoyen ; & encore moins à celle d'un personnage public, qui dit franchement ce qu'il pense en s'appuyant sur la loi.

Le Primat parloit encore lorsque les Seigneurs ligués dont le nombre s'étoit accrû dans l'assemblée de la Nation, signifierent sans ménagement à Michel de descendre du Trône

(a) Zaluski, tom. 1. pag. 168, 263 & suiv.

An. 1672. par une abdication comme volontaire, ou de s'y voir forcé. Il désespéra de s'y soutenir dès qu'il vit Sobieski dans la ligue; la catastrophe se précipitoit. Bien-tôt les magnifiques équipages des Seigneurs s'avancerent vers la Mer pour recevoir le Duc de Longueville qu'on vouloit couronner. Ce Prince étoit encore sur les *bords du* Rhin dont Louis XIV. tentoit le passage. Chacun sait qu'un coup de pistolet qu'il tira sans nécessité sur des Hollandois qui demandoient la vie à genoux, fut cause de sa perte. *Cette canaille*, pour me servir de ses termes, à laquelle il défendoit *de faire quartier* ne lui en fit point. Elle ensevelit avec lui la branche *d'Orléans-Longueville*. Cette mort déconcerta la Ligue, & rendit quelqu'espérance à Michel.

Ce Roi qui ne ſavoit plus s'il l'étoit encore, aſſembla toute la Nobleſſe du dernier rang, cent mille Gentilshommes dans le camp de Golembe, ſur le bord de la Viſtule, au Palatinat de Lublin. Il avoit vécu parmi eux & au niveau de leur fortune. C'étoit principalement de leurs mains qu'il avoit reçu le Sceptre; il en étoit aimé comme un égal, & reſpecté comme un Roi. Il choiſit *Etienne Czarneski* pour Maréchal de la Confédération Royale, avec pouvoir de lever une nouvelle Armée & de rétablir l'ancienne Milice qu'on nommoit *Haſtata* à cauſe de la lance qu'elle portoit. La Pologne ne connoit que deux Grands-Généraux; Czarneski en montra un troiſieme, & au-delà. Armé des foudres de la guerre & du glaive An. 1672.

An. 1672. de la Justice, ce fut un Dictateur qui pouvoit absoudre ou proscrire. Les confédérés jurerent entre ses mains de conserver le Roi Michel sur le Trône aux dépens de leur fortune & de leur vie. La foi du serment est presqu'autant respectée en Pologne, qu'elle l'étoit du tems des Sarmates leurs ayeux. Ils inviterent les Sénateurs & tous les Citoyens en place à se joindre à eux dans un tems limité sous peine de confiscation de biens & de dégradation. Le terme étoit court; & sans la résolution de Sobieski, il falloit se jetter aux pieds d'un Roi irrité & d'un Dictateur qui ne vouloit rien ménager.

Le Grand-Général assembla son Armée à Lovicz dans le Palatinat de Rava. C'est un Ar-

chevêque de Gnesne qui a élevé la forteresse de cette place. On voit peu de Couvens en Pologne, qui ayent été bâtis par les Princes de l'Eglise; c'est qu'ils sont tous Sénateurs & hommes d'Etat. Si on dut voir la République où étoit la plus grande partie du Sénat, elle étoit à Lovicz. An. 1672.

L'Armée, en se confédérant, confédération toujours redoutable, opposa sermens à sermens. Elle jura par le nom de Dieu & de Sobieski de soutenir les droits & les libertés de la Patrie, tels qu'elle les avoit reçus des anciens Guerriers qui les avoient cimentés de leur sang; de ne reconnoître pour Généraux que ceux qui avoient été revêtus du commandement avant les troubles; de leur déférer tout ce qu'on pourroit

An. 1672. apprendre de nuisible à la présente confédération, de ne révéler aucun de ses secrets; & de regarder comme ennemi de la Patrie tout Soldat qui ne se rangeroit pas sous ses drapeaux (*a*).

Pendant que la République s'armoit contre elle-même, *Cuprogli* laissé sans réponse, faisoit déclarer juste la guerre dont il l'avoit menacée; & le Mouphti la consacroit par son *Fetfa*. Déjà les ordres étoient donnés, & les queues de cheval arborées au Serrail. Ce n'est pas la fantaisie qui a donné ces bannieres aux Turcs, c'est la victoire. Ils fuyoient dans un combat, après la prise de leur grand Etendard. Le Général

(*a*) Zaluski, tome 1. page 396.

abbattit d'un coup de ſabre la queue d'un cheval ; puis l'attachant au bout d'une pique il rallia ſes troupes & vainquit. An. 1672.

Mahomet s'approchoit donc ſemblable à une Mer irritée prête à engloutir la Pologne. Le Roi au lieu d'aller au-devant avec les cent mille Nobles qui ſoutenoient ſa Couronne chancelante, & de montrer par-là qu'il étoit digne de regner, s'occupoit des dernieres procédures contre les premiers de ſes Sujets. Confiſcation de biens, perte d'honneurs & de dignités, dégradation ; & les principaux Chefs condamnés à mort. De ce nombre furent Sobieski & le Primat. Le comble de tout, c'eſt que les deux têtes furent miſes à prix. Le decret de mort n'ef-

An. 1672. frayoit point les proscrits : ils étoient au milieu d'une Armée qui pouvoit traîner les Juges à l'échafaut. Mais vingt mille ducats pouvoient tenter un assassin, d'autant plus que le decret ôtoit l'infamie attachée à l'assassinat qui pour cette fois devenoit un titre d'honneur (a).

A cette nouvelle l'Armée jetta de grands cris contre le Roi & la Noblesse confédérée, jurant, les sabres croisés, de défendre & de venger son Général. Il falloit qu'un tel homme périt ou devînt enfin le maître. *J'accepte vos sermens*, répondit-il, *mais défendons la Patrie avant tout.* Il prévoyoit que Mahomet ouvriroit la campagne par le siége de Kami-

(a) Zaluski, tom. 1. pag. 444 & suiv.

niek, Capitale de la Podolie, An. 1672.
place encore plus forte par la nature que par l'art. Un rocher escarpé lui sert de baze. Une riviere, le Smotricz l'environne; & un cercle de collines s'étend autour de l'eau. Ce fut dans tous les siécles le boulevard de la Pologne contre les Tartares & les Turcs. Il y avoit longtems que ces derniers la regardoient avec des yeux de colere; & les Tartares n'en étoient pas moins blessés. Il y envoya huit Régimens d'Infanterie pour renforcer la garnison. Le Gouverneur tout dévoué au Roi appréhenda que ces troupes n'y donnassent trop d'autorité à Sobieski; il les refusa, effet funeste des divisions civiles.

Mahomet à la tête de cent cinquante mille hommes avoit

An. 1672. paſſé le Danube près de Siliſtrie, Ville de Bulgarie, traverſé la Tranſylvanie & la Valaquie, jetté des ponts ſur le Nieſter aux pieds des murs de Choczin. Il parut devant Kaminiek ſur la fin de Juillet. Cent mille Tartares à ſes ordres arrivoient en même-tems. Le Kan Selim-Gierai dans cette grande occaſion marchoit en perſonne. Il y avoit longtems que la Nation n'avoit eu un Chef auſſi diſtingué dans la guerre & dans la paix. Les Généraux Turcs écoutoient ſes avis; & les Tartares entreprenoient tout, dès qu'ils le voyoient à leur tête. Sous un autre climat il eût fait naître l'urbanité, les ſciences & les arts. Quand il pouvoit quitter le ſabre, il prenoit la plume. Cantémir le traite de Philoſophe & d'Hiſ-

torien excellent (*a*). Il avoit An. 1672.
pour Lieutenants - Généraux ſes deux fils, Sultan Galga & Sultan Nuradin. A peine eurent-ils ſalué le Grand-Seigneur qu'il leur commanda d'étendre leurs courſes juſqu'à la Viſtule; tandis que les Coſaques, pouſſés par le reſſentiment, porteroient la déſolation d'un autre côté. Mahomet étoit l'idole de cette multitude qui épuiſoit la terre. Le grand Cuprogli en étoit l'ame.

Sobieski avec trente-cinq mille Polonois ne pouvoit pas préſenter bataille à cent cinquante mille Turcs devant Kaminiek. Il abandonna cette fortereſſe à ſa terrible deſtinée. Il étoit même plus important d'ar-

(*a*) Cantémir, tome 2. pag. 139.

An. 1672. rêter ce torrent de Tartares qui alloit se déborder dans le cœur de la Pologne. Le Kan ravageoit la Pokucie ; Sultan Nuradin, la Volhinie ; Sultan Galga tenoit le milieu par le centre du Palatinat de Russie.

Il ne faut pas perdre de vûe les cent mille Nobles sous les ordres du Roi, dans le camp de Golembe, & Sobieski avec sa petite Armée dans celui de Lovicz. Une imprudence de Nuradin montra de quel côté étoit le vrai courage & l'amour de la Patrie. Le jeune Tartare côtoyant le Palatinat de Lublin, vint passer entre les deux camps. Le Roi & la Noblesse se persuaderent que cette manœuvre du Tartare étoit concertée avec Sobieski. L'allarme fut si grande, que ce Prince ne se crut pas en sureté au milieu de cent

mille Gentilshommes. Il se réfugia dans les murs de Lublin(*a*), à six lieues de son camp; & la Noblesse se dissipa. An. 1672.

Sobieski n'ayant plus rien à craindre de ses Concitoyens, déploya toute sa grandeur. Celui qu'on venoit de condamner à mort, fit tout pour sauver ses Juges. Il chercha les Tartares par-tout où ils se présenterent. Nuradin fut sa premiere victime. Il le joignit & le battit aux

(*a*) Cette Capitale du Palatinat du même nom jouit d'une grande célébrité. Les Tribunaux Judiciaires pour toute la petite Pologne y attirent quantité de Noblesse, & de Marchands de toute Nation. Parmi ses édifices, on regarde surtout le Palais de Marc Sobieski, Palatin de Lublin, ayeul de Jean.

An. 1672. portes de Krasnobrod (a). La déroute fut si grande, que le Général se sauva presque seul dans l'Armée de son Frere, Sultan Galga. Celui-ci, pour éviter un pareil désastre, s'approcha du Niester afin d'unir ses forces avec celles du Kan. Il fut prévenu par l'extrême diligence de Sobieski; & ses pertes surpasserent celles de son frere. La plaine de Nimirow fut couverte de Tartares qui expiroient sur le butin qu'ils avoient fait. Le reste prit la fuite.

Sobieski laissant son Infanterie avec les équipages poursuivit les fuyards avec sa Ca-

(a) Ce n'est qu'un Village dans le Palatinat de Lublin : mais les Héros donnent de la célébrité à tous les endroits où ils agissent.

valerie. Il y eut un nouveau combat à Grudeck, un autre à Komarne d'où les deux Sultans se sauverent dans le dernier désordre. Ils crurent pouvoir respirer avec les débris de leur Armée au-delà du Niester. Sobieski les poussoit. Ils se jetterent à travers deux autres rivieres, le Stry & la Chevitz que Sobieski passa lui-même. Enfin les deux Sultans joignirent leur pere. Le Kan qui n'avoit pas encore combattu, avoit des forces de reste pour venger ses fils. Mais intimidé par leur désastre, & plus inquiet encore sur l'immense butin qu'il vouloit conserver & qui l'embarrassoit, ne pensa qu'à éviter tout engagement. Ce butin interessoit Sobieski encore plus que lui. C'étoit les dépouilles de la Pologne. Je An. 1672.

An. 1672. ne parle ni des fourures, ni de l'argent, ni de l'or ; mais des animaux qui font la guerre & de ceux qui labourent les terres : mais de trente mille esclaves de tout âge, de tout sexe & de tout état, la plus grande partie Cultivateurs. Ce que le Tartare emmenoit de moins précieux, c'étoit des Moines. Le Kan fuyoit toujours. *Sobieski* ne le perdoit pas de vûe; & plus expérimenté que lui il attendoit le moment de le combattre avec avantage. C'est ce qui arriva près de Kalusse aux pieds des Monts Carpates, dans une gorge où l'ennemi ne pouvoit pas se développer. L'action fut sanglante. Le Kan laissa sur le champ de bataille quinze mille morts & tout son butin. Ce fut un spectacle touchant lorsqu'on ôta les fers à

trente mille Polonois pour en charger les Tartares qui furent pris après le combat (*a*). Tant de malheureux qui ne comptoient plus revoir ni leurs femmes, ni leurs enfans, ni leurs foyers, se prosternerent devant leur Libérateur, qui se prosterna lui-même devant le Dieu des Armées. An. 1672.

La Pologne étoit quitte des Tartares : mais elle ne l'étoit pas des Turcs. Si les cent mille Nobles du camp de Golembe, cette Pospolite que la Pologne vante tant, & qui peut-être eût fait des prodiges sous un grand Roi ; si, dis-je, elle eût attaqué les Turcs pendant que Sobieski poussoit les Tartares, qui sait, si Kaminiek n'eût

(*a*) Legnich. pag. 139.

An. 1672. pas été ſauvé? Les Turcs ont ſçu la perfection des ſiéges avant les Chrétiens : à celui de de Candie ils avoient fait des lignes paralléles dans leurs tranchées. Cuprogli employoit ici toute l'étendue de l'art Militaire. Il y avoit près d'un mois qu'une artillerie monſtrueuſe foudroyoit les ouvrages de la place. Il ne reſtoit que des ruines & le rocher. Mais ce rocher n'étoit acceſſible que par un pont ; & l'habile Viſir étoit effrayé de tout le ſang Muſulman qui couleroit dans un aſſaut. Il profita de la faute du Gouverneur. Il ſavoit qu'en refuſant les Soldats de Sobieſki, il avoit reçu dans la place toute la Nobleſſe de Podolie, hommes, femmes & enfans. Il employa la bombe, qui tombant dans un lieu peu étendu, où

tant

tant de monde étoit entassé, accumuloit les morts sur les mourans. Ces cris des femmes & des enfans énervoient le Soldat & la défense. Cependant on ne parloit pas encore de se rendre. Cuprogli mit en œuvre un autre genre de terreur. Il fit savoir aux Assiégés que s'ils s'opiniâtroient au-delà de vingt-quatre heures, tout seroit passé au tranchant du cimetère, depuis le vieillard jusqu'à l'enfant qui tette. Cette menace, accompagnée de toutes les dispositions qui annonçoient un assaut général glaça tous les cœurs; & on battit la chamade le 29 Août. An. 1672.

Un Major d'Artillerie au désespoir de voir rendre une place qu'on auroit pû mieux défendre, ne voulut pas survivre à une si grande perte. Il y avoit

Ap. 1672. une grosse tour à l'entrée du pont, qui servoit de magasin à poudre, il y ajusta une mêche allumée & monta sur la plate-forme, d'où il voyoit les Turcs entrer dans la place, & les Polonois accourir pour adoucir les vainqueurs. Le magasin sauta, & l'engloutit dans ses ruines brûlantes avec tout ce qui se trouva à une certaine distance, Turcs & Polonois. Les Polonois qui échapperent, eurent bien de la peine à se faire pardonner un crime dont ils étoient innocens.

Mahomet ne changea rien aux articles de la capitulation : mais la consternation fut grande lorsqu'on le vit entrer à cheval dans l'Église Cathédrale, comme autrefois Mahomet II. dans Sainte-Sophie à Constantinople. Les Polonois indignés

de cette profanation ne se rappelloient pas que les Chétiens plus d'une fois avoient traité de même les Mosquées Turques : outrage réciproque. An. 1672.

On assure que la nouvelle de la prise de Kaminiek, arrivée en France au mois d'Octobre, fit l'effet d'un coup de foudre sur l'Ex-Roi de Pologne Casimir. Dans les grands malheurs on se reproche jusqu'aux choses qu'on n'a pas pû prévoir. Il est très-vraisemblable que si, au lieu d'abdiquer, il eût continué à régner, la Pologne eût évité l'affreux destin qui l'accabloit ; car, sans être un grand Roi, il n'étoit pas d'une incapacité à faire d'aussi grandes fautes que son successeur. Il mourut à Nevers trois ans après son abdication, en laissant son cœur à la France,

An. 1672. & ſon corps à la Pologne, préſens fort indifférens, quand un Roi ne laiſſe pas de grandes choſes après lui.

Mahomet, maître de Kaminiek & de la Podolie, envoya des garniſons dans toutes les places de l'Ukraine, occupées par les Coſaques que la Pologne ſe repentoit trop tard d'avoir opprimés. Ses malheurs ne finiſſoient pas là. Le Sultan voulut pouſſer ſes conquêtes dans l'intérieur du Royaume ; & tandis qu'il s'arrêta avec le gros de ſon Armée à Boudchaz, il fit marcher quarante mille hommes vers Léopol ſous les ordres de *Caplan* Bacha, Gouverneur d'Alep. Le nom de *Caplan*, que la voix publique avoit donné au Bacha pour lui faire honneur, montre la différence des idées chez les diffé-

rentes Nations. Un Général Eurppéan pourroit ſe réjouir d'être appellé *Lion* : mais il s'offenceroit de la qualification de *Tigre*. Qui eſt-ce qui a raiſon? Léopol, mauvaiſe place, ſe défendit au-delà de ce qu'on en pouvoit attendre : mais prête à ſuccomber, elle ſe racheta du pillage & des flammes au prix de ſon or. An. 1672.

Chaque jour montroit de nouvelles ruines. Sobieski ramenoit ſes troupes victorieuſes du pied des Carpates, montagnes qui ſéparent la Pologne de la Moldavie, de la Tranſylvanie & de la Hongrie. Si dans ce moment il eût tenté de ſe faire proclamer *Roi*, il y eût peut-être réuſſi. Il ne s'occupa que des Turcs ; & il projettoit de les attaquer où il le pourroit avec le moins de dé-

An. 1672. savantage. Il envoya un gros détachement pour reconnoître le camp de Boudchaz. L'Officier qu'il chargea de cette opération, sut si bien dérober sa marche, qu'il surprit le quartier des Sultanes. Le Chef des Eunuques, qui devoit en répondre sur sa tête, n'eut pas même le tems de les poignarder pour empêcher la prostitution des amours du Grand-Seigneur. Ce fut un Chrétien qui les sauva, *le Calaux*, c'est-à-dire, le Major Général des Moldaves. Il se nommoit *Cantémir*, Tartare d'origine. Il repoussa les Polonois : service trop grand pour être oublié par le Sultan. On verra Cantémir jouer un plus grand rôle. Le détachement regagna le Corps de l'Armée, non sans perte : mais il donna les lumieres qu'on

attendoit de lui. Sobieski se- An. 1672.
préparoit à en tirer avantage.

Michel étoit réduit à craindre autant les succès de son Général que ceux des Turcs. Au lieu d'oublier généreusement & de s'unir à lui pour le salut public, au lieu de mener lui-même au combat les cent mille Gentilshommes qui lui étoient dévoués, il prit un parti qui perdit la Pologne. Il envoya demander la paix à Mahomet dans son camp de Boudchaz, en le laissant maître des conditions, excepté d'une seule qui ne blessoit point le Sultan : c'étoit de le maintenir sur le Trône. L'Ukraine & la Podolie, deux grandes Provinces si florissantes alors, resterent au vainqueur : voilà les pertes. Voici la honte. La Pologne s'obligea à un tri-

An. 1672. but annuel & perpétuel de cent mille ducats d'or (*a*). Cette République si fiere de son indépendance, entroit dès ce moment sous le joug, & son Roi devenoit, comme tant d'autres Princes, l'un des premiers esclaves de la Porte, obligé de marcher à ses ordres contre tous les ennemis de sa puissance, Chrétiens ou autres. Tel fut l'infâme *Traité* de Boudchaz.

Si l'on se rappelle l'élection de Michel, l'éloignement qu'il marquoit pour le Trône, les larmes qu'il versoit en y montant; & qu'on le considere aujourd'hui s'y tenant attaché malgré les Grands, entouré du mépris, avec les chaînes de l'esclavage, on ne sauroit

(*a*) Lengnich, pag. 238.

s'empêcher de croire, quoi An. 1672.
qu'en disent les Moralistes, que le Trône a plus de plaisirs que de peines. Ce n'est pas les Rois qu'il faut plaindre, à moins qu'ils ne soient grands, bons & malheureux.

La paix que Michel venoit de signer à genoux couvroit non-seulement la Pologne d'ignominie, elle violoit encore ses loix; car un Roi de Pologne ne peut faire ni la guerre, ni la paix sans l'aveu de la Nation; & de toutes les loix que les Philosophes ont dictées, c'est peut-être la plus sage.

Cuprogli qui sçavoit juger les hommes, estima Sobieski, autant qu'il méprisa Michel. Mais il souhaitoit, pour les intérêts de la Porte, que Michel régnât long-tems. Il transplanta tous les Polonois de la Podolie

An. 1672. au-delà du Danube & du mont Hæmus. Ces malheureux, arrachés à leurs foyers & à leurs autels, alloient cultiver & peupler les terres de leurs ennemis. Deux mille Spahis des environs de Bender vinrent prendre leur place & leurs possessions.

Ce Corps de troupes ne suffisoit pas à Cuprogli pour assurer ses conquêtes. Il laissa quatre-vingt mille hommes dans le camp de Choczin avec ordre d'y rester jusqu'à ce que les Polonois eussent oublié leur liberté; & il reprit avec la victoire & son Maître, le chemin de Constantinople. Mahomet avoit appris dans cette campagne, qu'il est d'autres plaisirs que ceux du Serrail.

Les deux Potentats qui avoient fait cette année le plus

de bruit en Europe, c'étoient le Sultan & le Roi Très-Chrétien : tous deux en attaquant des Républiques Chrétiennes ; l'un passant le Niester, l'autre le Rhin : Mahomet avec cent cinquante mille hommes & Cuprogli : Louis XIV. avec cent trente mille, Turenne, Condé, Luxembourg & Vauban. Mais la fin des deux expéditions fut bien différente. Louis XIV. abandonna ses conquêtes avec autant de rapidité qu'il les avoit faites ; & la Hollande resta libre : Mahomet conserva les siennes ; & la Pologne fut asservie. An. 1672.

Dans toute la Pologne, il n'y avoit que Michel qui s'applaudissoit. Content de conserver la Couronne, sans se mettre en peine du jugement de la postérité, il régnoit au milieu de la No-

An. 1672. blesse qu'il avoit rappellée dans le camp de Golembe. Mais si tout étoit fini avec le Turc, la guerre civile restoit allumée. Sobieski que la paix avoit enchainé, étoit rentré dans son camp de Lovicz. Michel voulut montrer de la générosité & de la dignité sans en avoir. Il envoya ordre à l'Armée & nommément au Grand-Général de lui prêter un nouveau serment de fidélité, promettant à cette condition d'oublier tout le passé, & de rétablir tous les proscrits dans leurs biens & dans leurs charges.

Sobieski répondit que lui & l'Armée prêteroient le serment exigé, pourvû que le Roi en prêtât aussi un nouveau à la République, en éloignant toute équivoque; & qu'il jurât les articles qui avoient été omis dans

les *Pacta conventa* par une précipitation affectée. Ces articles obvioient à toutes les infractions que le Primat lui avoit reprochées. Le Roi indigné de se voir au pair avec la Nation, comme si on eût violé la Majesté qu'il tenoit d'elle ; & irrité du refus qu'on faisoit du pardon qu'il avoit offert, ne respira que vengeance (*a*). An. 1672.

A voir en opposition deux noms aussi respectables dans la constitution de Pologne, celui du Roi & celui du Grand-Général, deux confédérations aussi animeées, deux Armées qui se menaçoient, on eût dit que le sang des Citoyens alloit couler par torrens, & que la Ré-

(*a*) Zaluski, tom. I. pag. 434.

An. 1672. publique creusoit son tombeau. Son épitaphe étoit faite par un Royaliste.

Née de la trop grande indulgence des Rois, nourrie par l'arrogance des Sénateurs, véxée par la licence de l'Ordre Equestre, prostituée par l'avarice de tous les Ordres, devenue tributaire des Infideles, elle s'est enfin ensevelie sous ses ruines (a).

L'Auteur de l'epitaphe se pressa trop. Il n'en est pas de Varsovie, comme de l'ancienne Rome : celle-ci n'éteignoit ses fureurs que dans son sang : celle-là plus accoûtumée

(a) Zalusk. tom. 1. pag. 41.

à se provoquer par les loix que An. 1672. par les Armes arrête souvent, sans coup férir, les *Marius* & les *Sylla*.

Il s'écoula encore quelque tems dans l'affreuse incertitude de ce qui arriveroit. Sobieski ne vouloit pas attaquer. Son but dans la crise présente étoit de ramener le Roi aux constitutions de la République & à un meilleur gouvernement, projets que les Rois pardonneront toutes les fois qu'ils voudront préférer la justice au pouvoir sans bornes. Michel conseillé par la vengeance ne craignoit pas de répandre du sang : mais une considération l'arrêtoit. N'ayant pour se venger qu'une Noblesse sans discipline avec de nouvelles levées, il appréhendoit de vieilles troupes accoutumées à vaincre sous un

An. 1672. Général expérimenté. Dans cette perplexité il écouta des paroles de paix. La Reine son épouse & l'Ambassadeur de Vienne offrirent leur médiation. Ce n'est que dans de pareilles convulsions que la République permet à ses Reines & aux Etrangers de se mêler des affaires d'État. Rome fut de tout tems exceptée, & dans cette occasion elle donna des marques de son zele. Sobieski reçut un bref fort honorable de Clément X. Le Pontife, après avoir loué ses grands talens & ses belles actions, l'exhortoit à sacrifier ses ressentimens au salut de la Patrie, & à celui de la Chrétienté qui se trouvoit affoiblie par le malheureux état de la Pologne.

Dans la situation des choses, il étoit plus important d'appai-

ſer Sobieski que le Roi. Sobieski étoit armé, & ſon parti l'exhortoit à profiter de ſes avantages. Le Roi cédant à la néceſſité, le raya & tous les Seigneurs ligués, du tableau de proſcription ; après quoi il députa au camp de Lovicz pour les aſſurer de ſa bienveillance, en les invitant à une Diette de pacification qui fut convoquée à Varſovie au commencement de Février. An. 1672.

Sobieski s'y rendroit-il ? C'étoit un point délicat qu'on examinoit dans l'Armée. L'Officier, le Soldat lui parloient avec émotion des dangers qui pouvoient l'y attendre. Mais les hommes extraordinaires croient avoir une garde dans la ſupériorité des talens & dans la majeſté de la vertu. On ſavoit d'ailleurs à Varſovie que An. 1673.

An. 1673. l'Armée seroit prête à venger les injures du Général. La crainte est souvent nécessaire aux Rois pour leur faire respecter les Héros. Plus le Roi avoit montré de sévérité à Sobieski, plus il affecta d'égards. A son arrivée il l'envoya complimenter par le grand Chambellan dans le Palais d'Oviasdow. Il le reçut dans sa Cour avec un front serein & un cœur ulcéré, fort inquiet sur ce qui alloit se passer dans la Diette.

Si quelqu'un avoit droit d'y prendre un ton élevé, c'étoit assurément celui qui venoit de triompher des Tartares & qui eût sauvé la Pologne, si la Pologne eût voulu combattre avec lui. Il oublia l'échaffaut qu'on lui avoit destiné & le prix qu'on avoit mis à sa tête. Aucune plainte ne lui échappa:

mais il peignit fortement les griefs de la Patrie. Il reprit tous ceux que le Primat avoit exposés dans la derniere Diette. Il approfondit ceux qu'il n'avoit qu'effleurés. Il traça au Sénat & à l'Ordre Equestre ce qu'ils devoient statuer pour réformer les abus & rétablir la paix civile. Le Roi étoit présent, comme il doit l'être, dans toutes les assemblées de la Nation. Le génie du Trône s'étonnoit devant celui de Sobieski. Michel éprouva ce qui arrive trop rarement à ceux qui ont abusé du pouvoir. On retrancha de celui que les loix lui avoient donné. An. 1673.

Il fut encore frappé dans un endroit sensible. Sobieski versa des larmes sur le Traité de Boudchaz. Il en appella du Roi à la République, qui n'avoit

An. 1673. point signé son esclavage & sa ruine. La conclusion fut de le déclarer nul.

Cette procédure étoit facile à Varsovie : mais il s'agissoit de savoir comment elle seroit reçue à Constantinople. » Avec fureur, sans doute, reprit Sobieski, » mais il nous reste » du courage & des sabres. » Nous n'attendrons pas que » l'ennemi vienne à nous ; il » faut aller à lui.

Ce cri de guerre consterna l'assemblée. Ceux même qui désapprouvoient le plus l'infâme paix de Boudchaz, étoient effrayés de rentrer en guerre avec une Puissance sous laquelle on venoit de succomber. Ils représentoient que l'Armée étoit nombreuse ; que de nouvelles levées ne seroient ni aguerries, ni suffisantes par

le nombre pour faire face; que les finances étoient épuisées; que le Peuple accablé d'impôts, après tant d'années de guerre, étoit incapable d'en porter de nouveaux; que l'Ukraine & la Podolie entre les mains de Mahomet, & quatre-vingt-mille Turcs aux frontieres fixoient le malheureux destin de la Pologne. » Nous sommes » asservis, disoient-ils, mais » enfin nous vivons. Voulons » nous voir saccager nos Villes, » égorger nos femmes & nos » enfans, & rendre le dernier » soupir sur leurs corps palpi- » tans. S'il nous convient de » nous mesurer encore avec le » Turc, attendons du moins » que nos forces soient répa- » rées; & prenons le tems de » former des alliances & de sol- » liciter des subsides. C'est ici An. 1673.

An. 1673. » l'affaire de la Chrétienté aussi » bien que la nôtre ». Ce l'étoit effectivement ; car depuis l'embouchure du Borysthène jusqu'aux États de Venise on voyoit la Moscovie, la Hongrie, la Grece, les Isles tour à tour en proie aux armes de Mahomet : & les Polonois pensoient que tous les Chrétiens devoient faire cause commune.

Ces raisons paroissoient sans réplique. Sobieski eut besoin de cette force de génie qui subjugue la multitude. Il seroit à souhaiter que les Ecrivains des Nations conservassent ces morceaux d'éloquence qui déterminent le sort des Etats libres. Je ne donne qu'un précis du discours de Sobieski tel que je l'ai trouvé.

» Je connois comme vous,

» dit-il, le petit nombre de nos An. 1673.
» troupes & l'épuiſement des
» finances; mais ces deux maux
» ne ſont pas ſans remede. Ce
» Peuple de ſerfs qui laboure
» nos terres, ſe met dans une
» eſpece de liberté en prenant
» les armes; & bien-tôt il eſt
» Soldat, ſi le Chef eſt Géné-
» ral. Je ne demande que ſoi-
» xante mille hommes pour
» vous arracher au joug Otho-
» man. Mais vous me deman-
» dez à moi où l'on prendra les
» fonds pour les ſoudoyer. Si
» je vous propoſois de vendre
» les vaſes ſacrés, vous devriez
» y conſentir; parce que la Pa-
» trie eſt plus ſacrée que les
» inſtrumens de la Religion.
» Mais non....: La République
» a un tréſor dans le château
» de Cracovie. Attendez-vous
» que Mahomet vous l'enleve

An. 1673. » dès qu'il en aura connoif-
» fance ? Employons-le à brifer
» les fers qu'il nous a donnés.
» Vous voulez attendre un
» tems plus favorable, des al-
» liances, des fubfides. Les
» négociations font longues,
» l'avenir eft incertain, le pré-
» fent eft en notre puiffance.
» Vos ancêtres auroient pré-
» féré la mort à un an d'efcla-
» vage ».

Quiconque a de la dignité & de l'éloquence ne doit jamais défefpérer des grandes affemblées. Le feu du Démofthène Polonois paffa dans le Sénat & dans l'Ordre Equeftre. Le Traité de Boudchaz fut déclaré nul, la paix rompue, & la guerre rallumée. On croyoit déjà voir Mahomet humilié fous l'épée du Grand-Général. Les Polonois dans leurs louanges

ges ont toujours quelque chose An. 1678
de l'enflure Asiatique. Les uns disent que les Grecs auroient pris Sobieski pour l'Oracle d'Apollon qui lisoit dans l'avenir. Les autres rappellant le dogme de Pythagore, assurent que toutes les ames des Héros fondues ensemble ont passé dans le corps de celui-ci. Il étoit plus grand que le Roi qui entendoit tout du haut de son Trône.

Mais il y a du danger à être trop grand. L'envie en murmuroit. La Cour en frémissoit. Un Gentilhomme sans fortune, Plébéïen dans la Noblesse, comme il en est tant en Pologne, gens peu délicats sur les moyens de subsister, *Lozinski*, homme hardi, & sachant manier la parole, se leva

An. 1678. & dit qu'il avoit un grand forfait à déférer à la République; qu'un traître avoit appellé les Turcs & les Tartares; que Kaminieck avoit été vendu douze cents mille florins; qu'il avoit vû ce trésor sur des chariots sans savoir d'abord ce que c'étoit; mais qu'ayant questionné les conducteurs, on lui avoit répondu que c'étoit *le prix de* Kaminieck; qu'il avoit encore apperçu, par surprise, entre les mains d'un Officier à Zloczow (*a*), un billet d'une somme qui devoit lui venir de Constantinople pour un Grand de la République; & qu'il étoit au désespoir d'accuser le Grand-Général dont les intelligences

(*a*) Maison de campagne appartenante à Sobieski.

avec l'ennemi pourroient achever de perdre l'État (*a*). An. 1673.

Il eſt impoſſible de peindre l'étonnement qui ſe montra ſur tous les viſages. Sobieski ſans changer de couleur & ſoutenant tous les regards fixés ſur lui, s'adreſſa au Roi, & aux deux Ordres en diſant: » Si je ſuis coupable je dois » être puni, & je ne mérite » plus de paroître au Sénat. Je » me retire pour ne ſortir de » chez moi que lorſque je ſe» rai ou convaincu ou juſtifié ».

Il n'y avoit aucune apparence que celui qui avoit battu les Tartares, les eût appellés; que celui qui avoit envoyé huit Régimens pour dé-

(*a*) Zaluski, tom. 2.

An. 1673. ſendre Kaminieck, l'eût vendu. Le premier mouvement du Sénat fut de ſe lever pour retenir Sobieski, & le conjurer de mépriſer cette calomnie qui tomboit d'elle-même. Le Roi ſe croyant obligé d'en faire autant, deſcendit de ſon Trône. Sobieski fut inébranlable. Il ſortit accompagné du Primat & des Seigneurs de *la ligue*. L'accuſateur fut arrêté ſur le champ ; & par un decret de la Diète le procès fut inſtruit par quatre Sénateurs & huit Députés des Provinces. Cette procédure étoit néceſſaire pour l'honneur de l'accuſé & pour la ſûreté de l'État.

Voilà ce qu'on ne voit preſque jamais dans les Monarchies abſolues. Perſonne n'oſe y accuſer des hommes en place ; le

Public murmure : mais le Monarque couvre le crime & croit assurer son autorité en sauvant ceux qui en abusent. Ce n'est que dans les pays de liberté où la loi interroge tous les Citoyens sans distinction de rang, ni de naissance. An. 1673.

Le délateur ne se soutint pas dans l'interrogation; il tergiversa, il altéra sa déposition; & d'ailleurs on lui prouva que *Prusinowski* (c'étoit le prétendu porteur du billet en question) n'avoit pas mis le pied à Zloczow depuis la prise de Kaminieck. Convaincu de faux, il avoua enfin qu'un parti puissant l'avoit poussé à cette calomnie , en lui promettant une fortune ; & il nomma deux Seigneurs du premier rang , l'un Sénateur, l'autre un des

An. 1673. premiers Officiers de la Couronne (*a*).

Sobieski effrayé des suites qui ne regardoient plus sa personne, mais le repos d'un grand nombre de familles, & peut-être le repos public, se rendit au Sénat où il déclara que content d'être justifié, il supplioit la République d'arrêter le cours de cette affaire; que pour lui il donnoit son ressentiment à

(*a*) Le manuscrit qui me guide tait leurs noms par égard pour leurs maisons: mais c'est le secret de toute la Pologne. L'un d'eux, pendant l'instruction du procès, fit donner la question du feu à quelques Tartares captifs pour leur faire avouer que Sobieski avoit soulevé leur Nation contre la Pologne. La vertu eut plus de pouvoir sur ces Infideles que sur les Chrétiens qui les tourmenterent inutilement.

l'État dont la situation deman- An. 1673.
doit qu'on s'appliquât à toute autre chose qu'à punir des haines particulieres. La République voulut un jugement. Le délateur fut condamné à mort, & remis entre les mains de Sobieski même, pour en ordonner l'exécution en qualité de Grand-Maréchal. C'étoit lui sauver la vie. Il la conserva par la générosité de celui qu'il avoit voulu perdre ; mais il vécut dans la haine des gens de bien & dans les remors.

Les deux Seigneurs qui avoient corrompu ce malheureux, en furent quittes pour marquer leur repentir à Sobieski en présence des douze Commissaires. Encore Sobieski leur adoucit-il cette amertume. Le Palais où il logeoit étoit à quelques cents pas de la Ville.

An. 1673. Il leur fit savoir qu'à telle heure il monteroit à cheval pour aller au Sénat. On se rencontra & tout se passa fort légerement. Ces Seigneurs, en marquant leur repentir, avouoient le crime. Pourquoi avoient-ils subi un autre jugement que Lozinski ? C'est la plainte de tous les siécles. Les instrumens sont punis ; *les auteurs sont épargnés.*

Tous ceux qui aimoient la Patrie, & sur-tout les Seigneurs ligués qui ne l'étoient plus, triompherent de la justification de Sobieski. Le Roi lui-même se crut obligé d'en marquer de la joie. Tout se calma dans la Diète, tout s'y arrangea pour le salut public.

Le Primat Prazmowski ne jouit gueres du rétablissement

de l'ordre auquel il avoit tant contribué. Il avoit paru à Varsovie, avant même l'arrivée de Sobieski, environné de sa dignité, pour sauve-garde. Une maladie dangereuse l'étendit sur un lit d'où il ne devoit pas se relever. La Cour envoyoit souvent visiter le malade, bien plus pour savoir le moment où l'on en seroit délivré, que pour pleurer sa mort. Il ne vit pas la fin de la Diète. Mais avant que de fermer les yeux il protesta, il consigna dans son Testament que tout ce qu'il avoit tenté sous le regne présent, il l'avoit fait pour les loix, la liberté & la Patrie ; & qu'il en espéroit la récompense du Maître des Rois & des Peuples. C'étoit un Prélat qui avec de grandes qualités, avoit peut- An. 1673.

An. 1673. être outré vis-à-vis de son Roi le zele de citoyen. Mais l'amour de la Patrie est si beau, que ses excès, à l'heure même de la mort, paroissent encore des vertus; & ce fut une bienséance pour le parti contraire de pleurer celui qu'il haïssoit(*a*).

La Diète se termina heureusement en recommandant au Grand-Général tous les préparatifs d'une guerre qui alloit sauver la Pologne ou consommer sa ruine. Le trésor de Cracovie, amassé depuis plusieurs siécles, fut apporté dans la Capitale. Il consistoit en pierreries de toute espece, montées en or. Le Grand-Trésorier Morstyn prétendit au

(*a*) Zaluski, tom. 1. pag. 439 & suiv.

dépôt pour en faire la distri- An. 1674.
bution ; c'étoit effectivement le droit de sa charge. Le Grand-Général dans une conjoncture aussi pressante, craignoit tout ce qui sentoit la formalité, source de lenteur. Le trésor lui fut remis. Les arts de luxe étoient alors si peu connus en Pologne, qu'il fallut faire venir des ouvriers de Vienne, de Venise & de Breslaw pour estimer les piéces dont le prix fut distribué aux Officiers pour faire leurs recrues.

On s'apperçut bien-tôt que le trésor ne suffiroit pas pour soudoyer le grand nombre de troupes qu'on vouloit mettre sur pied. La République demanda un nouveau subside auquel on se prêta avec une facilité surprenante, malgré l'épuisement où l'on étoit. On

An. 1672. ne craint pas autant les charges extraordinaires dans un Gouvernement libre que dans une Monarchie absolue. On sait qu'on ne les impose que dans des cas forcés, & qu'elles ne sont que passageres.

Pendant qu'on travailloit aux recrues, Sobieski envoya des espions en Valaquie, en Tartarie, au Danube & au camp de Choczin. Ils rapporterent qu'il y avoit quelques mouvemens en Valaquie; que la Tartarie étoit tranquile; qu'après le retour de Mahomet, les ponts sur le Danube avoient été rompus, sans apparence qu'on pensât à les rétablir. Mais ils firent une peinture effrayante du camp de Choczin qui ressembloit, disoient-ils, à une immense forteresse pour dominer la Pologne, en communi-

quant par ses ponts sur le Niester avec la Podolie & Kaminieck. An. 1672.

Sobieski, sans se faire illusion sur les risques, mais flatté de la grandeur de l'expédition, dépêchoit couriers sur couriers au Grand-Général de Lithuanie, Michel Paç, pour presser la marche de ses troupes. Cette Armée Lithuanienne se fit attendre jusqu'à la fin de Septembre dans la plaine de Glinian, à quelques lieues de Léopol, où l'Armée Polonoise s'impatientoit, & avec raison; car c'étoit le tems de finir la campagne plûtôt que de la commencer.

Sobieski dissimula son chagrin sur cette lenteur. Il en eut un plus grand. Il étoit bien éloigné de croire que le Roi sans goût comme sans expé-

An. 1673. rience pour la guerre, & qui jusqu'alors n'avoit point abandonné la Cour, viendroit se mettre à la tête des troupes pour une expédition si critique. Le noir soupçon est quelquefois plus actif que l'amour de la gloire. Le Roi, crédule à l'excès, n'avoit pû chasser de son esprit des bruits tant de fois réfutés, que *Sobieski* n'étoit pas toujours inéxorable à l'or des Infideles; & d'ailleurs jaloux depuis longtems d'une considération à laquelle il ne pouvoit atteindre, il voyoit avec douleur que l'Armée s'accoutumoit trop à ne connoître que son Général. Il se montra donc à elle pour la commander. Sobieski & tous ceux qui aimoient la Patrie, en prévoyoient de grands inconvéniens. Jamais on n'avoit eu plus

besoin d'un Chef qui pût agir An. 1672
par lui-même. Tout autre n'étoit bon qu'à troubler l'action.

Le premier procédé du Roi fut de tenir un Conseil dans sa tente, où il remit en question s'il étoit à propos d'aller provoquer une puissance aussi formidable que le Turc. Le Grand-Chancelier André Olsowski, l'un de ses favoris, répondit, au hasard de lui déplaire : *Nous avons passé le Rubicon ; il n'est plus tems de regarder en arriere* (a). Paç, qui ne voyoit pas d'un œil content les lauriers de Sobieski, quoiqu'il en eût moissonné lui-même, dit d'un ton ironique : *J'ai pourvû mon Armée pour*

(a) C'est le mot de César, lorsqu'il marchoit contre Rome.

An. 1673. *sept ans; & dans cette croisade je suis bien fâché que la vraie croix ne soit plus à Jérusalem.* Sobieski prit la parole à son tour: » Je m'attendois, dit-il, » à d'autres sujets de délibé- » ration. A quoi bon agiter » encore dans un Conseil par- » ticulier ce que l'assemblée » de la Nation a décidé. Nous » en étions nous-mêmes. L'a- » vons-nous oublié & oublions- » nous aussi l'obéissance que » nous devons à la République? » Tout est reglé: il ne s'agit » que d'exécuter. Nous n'a- » vons déjà que trop perdu de » jours ». Paç pressé par ce rai- sonnement objecte qu'il attend encore quelques troupes. On lui assigne un point de jonction qu'il accepte.

Le Roi, après ce Conseil

inutile, voulut faire la revue An. 1675.
de l'Armée. Ceux qui connoissent la Pologne seront étonnés qu'elle ait pû assembler cinquante mille hommes en si peu de tems. Sobieski créoit. Le Roi applaudissoit à la beauté des troupes : mais les troupes ne lui rendoient pas ses applaudissemens ; elles ne voyoient dans lui qu'un Prince foible qui avoit signé l'esclavage de la Pologne. Il lui auroit fallu des siécles de vertu pour réparer une telle lâcheté ; & d'ailleurs il n'avoit point cet air guerrier qui plaît tant au Soldat, cette mine haute qui annonce le Héros. Il étoit habillé à la Françoise, (moyen de déplaire, parce que toute Nation tient à ses usages,) couvert de rubans, son chapeau

An. 1673. chargé d'un bouquet de plumes, une canne à la main au lieu du bâton de Commandement. On l'eût pris pour un Héros de bal ; & on alloit sur un champ de bataille. Il n'acheva pas la revue. Tout-à-coup sa couleur changea, une sueur froide couloit sur son visage. La maladie étoit dans ses reins. On le transporta à Léopol où la Médecine lui fut plus nécessaire qu'il ne l'étoit à l'Armée (a).

Sobieski plus souhaité que le Roi, se mit en mouvement & commença une marche de six semaines. Arrivé aux bords du Niester, il s'y arrêta quelques jours pour attendre les Li-

(a) Lengnich, pag. 243.

thuaniens qui joignirent. Jusques-là les troupes avoient marqué de la volonté : mais les vivres commençoient à devenir plus rares, les chemins plus difficiles, & l'hyver s'avançoit avec ses frimats. Il y avoit dans l'Armée un parti dévoué à la Cour, toujours prêt à profiter de tout pour semer le découragement. Il se déguisa sous le masque du bien public. Il demanda un Conseil de Guerre, qui fut fort nombreux. Ce fut la crainte qui parla. Elle ne voyoit que des fleuves enflés, des forêts immenses à traverser, des Armées bien supérieures à défier, des maladies & la famine. Falloit-il, dans une campagne commencée trop tard, ensevelir les Héros du Sénat, la An. 1673.

An. 1673. fleur de l'Ordre Equeſtre & toutes les forces de la Pologne ?

Sobieski indigné de voir la Pologne vaincue avant que d'avoir combattu, parla fortement de la honte qu'il y auroit à reculer après une marche d'un ſi grand éclat ; & du danger de laiſſer plus longtems la République aux fers. » Je » ſais, dit-il, qu'un Aga eſt » parti de Conſtantinople pour » venir demander ce tribut » flétriſſant auquel nous nous » ſommes ſoumis dans la der» niere paix ; & qu'il apporte » à notre Roi cette veſte igno» minieuſe (*a*) qui va le mar-

(*a*) Le Cafetan que l'Empereur Turc donne quelquefois aux Ambaſſadeurs des Puiſſances Etrangeres. Ils le prennent pour

» quer au rang des esclaves de An. 1673.
» la Porte? Vous craignez la
» disette. Pensez-vous que je
» n'aie pas tout prévu? Vous
» aurez des vivres d'où vous
» ne les attendez pas. Vous
» redoutez le nombre des en-
» nemis. Faut-il donc que nous
» soyons en nombre égal pour
» les battre? Mais la Porte n'a
» point encore mis en campa-
» gne ces grands corps d'Ar-
» mées qui épouvantent l'Eu-
» rope. Elle a seulement qua-
» tre-vingt mille hommes sous
» les murs de Choczin. C'est
» à Choczin que je vous mene.
» Et si les Officiers m'aban-
» donnent, je me flatte du
» moins que les Soldats avec

une marque d'honneur : mais ce seroit pour leurs maîtres un signe de dépendance.

An. 1673. » qui j'ai vaincu tant de fois, » ſuivront encore mes pas. Ou » je reviendrai victorieux, ou » j'expirerai ſur un cadavre » Turc (*a*) ».

Ces ſortes de diſcours ſont plus néceſſaires avec des hommes libres que dans un Gouvernement abſolu où tout marche ſous les loix d'une obéiſſance aveugle. Ils relevent ſouvent les courages abbattus. Celui-ci pourtant ne fut point ſuivi de ce murmure agréable qui marque l'applaudiſſement. Au contraire la réſiſtance augmenta ; & le lendemain à la pointe du jour on vint avertir Sobieſki que les Lithuaniens refuſoient d'aller plus loin. On voit ici le mauvais effet de cette

(*a*) Zaluski, tom. 1. pag. 493.

indépendance réciproque de deux corps d'Armée, dont l'un veut fuir le but, tandis que l'autre y marche. Paç disoit que l'Armée Polonoise ne s'informoit pas seulement si les Lithuaniens suivoient; qu'en marchant la premiere elle ne laissoit que la disette sur son passage; que le tems de la solde militaire s'écouloit, que la campagne touchoit à sa fin; & d'autres raisons apparentes dont on ne manque jamais, quand on veut embarrasser un rival. An. 167_.

Sobieski lui détacha l'Enseigne de Posnanie, Scorazowski. Cet homme éloquent & agréable à celui qu'il falloit toucher, rendit un plus grand service à l'Etat que s'il eût exposé sa vie sur un champ de bataille. Paç l'écouta, & dès ce mo-

An. 1673. ment le passage du Niester fut résolu. Le fleuve débordé n'offroit point de gué. Ceux qui avoient montré le plus de résistance, furent les premiers à se jetter à la nage; comme pour laver la tache dont ils s'étoient noircis. Sobieski arrêta cette fougue téméraire qui en noya quelques-uns. Un pont de batteaux s'achevoit. Le Chef passa le dernier, & on s'avança vers la Bucovine, forêt de trente lieues de longueur, sur autant de largeur. Une branche des monts Carpates y forme des défilés extrêmement difficiles que le voyageur ne passe pas sans frémir.

Il est vraisemblable que Constantinople ignoroit encore la rupture du Traité & la marche

che des Polonois. On rencontra l'Envoyé Turc qui venoit demander le premier payement du tribut. Il parut avec cette hauteur qu'il croyoit pouvoir montrer impunément à des vaincus tributaires. Sobieski lui demanda ses lettres pour les ouvrir. *Cet honneur*, répondit-il, *n'appartient qu'à ton Roi à qui elles sont adressées; & la mort seule m'empêchera de suivre les ordres de l'invincible Mahomet.* Sobieski fut tenté de le charger de fers, ou du moins de lui faire couper la barbe, ce qui est dans l'Orient le plus grand de tous les affronts. Mais il respecta le droit des gens, & le laissa continuer sa route, tandis que l'Armée s'enfonça dans la forêt où elle s'attendoit à disputer les pas- An. 1673.

An. 1673. ſages. L'ennemi ne parut qu'au débouché dans la plaine ; quelques petits corps ſeulement qui ſe retirerent bien vîte.

Sobieski preſſant ſa marche cotoya le Pruth, l'ancien Hierafus qui ſe jette dans le Danube. C'eſt ſur le bord de cette riviere que le Czar Pierre en 1711. vit tout d'un coup ſon Armée ſans vivres, ſans fourages, & cent cinquante mille Turcs devant lui ; plus malheureux en ce moment que ſon rival Charles XII, à Pultawa. Mais le moment fut court. Une femme le ſauva en négociant la paix du Pruth ; femme d'un ſimple Dragon, elle épouſa ſon Empereur & lui ſuccéda.

Sobieski abandonnant le Pruth ſe préſenta le 9 Novem-

bre devant le camp de Choczin. La Ville ſur la rive droite du Nieſter étoit défendue par une citadelle élevée ; & un Fort ſur la rive gauche couvroit la tête d'un pont. C'eſt là où cinquante ans auparavant, lorſque le Sultan Oſman fut vaincu, le pere de Sobieski avoit fait de ſi grandes choſes : le fils en tentoit de plus grandes, avec cette différence qu'alors les Polonois défendoient le camp ; en ce jour ils venoient l'attaquer. Le Séraſkier Huſſeim, éleve du fameux Cuprogli, y commandoit quatre-vingt mille combattans de ces vieilles troupes qui avoient emporté Candie. Il y avoit dans l'Armée des Bachas à trois queues. Mahomet lui en avoit envoyé une troiſiéme, afin qu'il pût les commander. Le An. 1673.

An. 1673. titre de *Seraskier* se donne à tous les Généraux en chef qui représentent le Visir. Husseim avoit épuisé la plaine à dix ou douze lieues à la ronde pour mettre l'abondance dans son camp, tandis que les Polonois, dont la plûpart n'avoient jamais vû le feu, manquoient de beaucoup de choses.

Paç balançant l'*inégalité* des forces dans un Conseil de guerre qui se tint la nuit, protesta qu'on ne pouvoit sans une témérité punissable exposer à une perte certaine les dernieres ressources de la République ; & que pour lui, au lever du Soleil il se retireroit avec ses Lithuaniens pour les conserver à la Patrie.

Sobieski plus fatigué par l'ami que par l'ennemi, répondit qu'il avoit prévû tout ce

qu'il voyoit, excepté la résolution de Paç; que la situation des choses ne l'effrayoit point; qu'il étoit plus dangereux de se retirer devant un ennemi supérieur que de l'attaquer; & qu'enfin il lui demandoit pour toute grace d'être seulement spectateur des premiers coups. An. 1671.

Paç aimoit la gloire; & puisque Sobieski s'obstinoit à la chercher, il eût été au désespoir qu'il l'eût trouvée sans lui.

Le 10 tout se disposa pour attaquer. Il y avoit dans l'Armée une troupe de Cosaques que Sobieski avoit attirés par ses largesses. Samuel Motovildo impatient de se signaler à leur tête, sans attendre l'ordre du Général, ouvrit la scène. Il étoit déjà sur le re-

An. 1673. tranchement, lorſqu'il tomba ſans vie ſur un Janiſſaire qu'il venoit de percer. Ce brave homme avoit ſouffert un eſclavage de dix-neuf ans ſur les galeres Turques. Il s'étoit mis en liberté par ſon courage avec trois cens compagnons de ſon malheur. Vainqueur de la galere où il étoit enchaîné, & teint du ſang de ſes tyrans, il avoit abordé à Veniſe. Il méritoit de mourir libre (*a*). Sa troupe fut hachée.

Ce n'étoit pas ce jour-là que Sobieski avoit deſtiné au ſang. Il reſta en bataille dans l'eſpérance que l'ennemi avec tant de ſupériorité ſortiroit de ſon camp. Il n'y eut que de la canonade. Sur le ſoir un événe-

(*a*) Zaluski, tom. 1. pag. 498.

ment inattendu fortifia les Polonois. A la droite des Turcs il y avoit un camp ſéparé de ſept à huit mille chevaux Valaques & Moldaves, troupes Chrétiennes à leurs ordres. Elles ne répondoient ni par la beauté, ni par le nombre aux eſpérances du Seraskier. Les deux Hoſpodars qui les avoient amenées, furent traités en eſclaves. Le Séraskier s'oublia jusqu'à frapper le Moldave d'une hache d'armes. Les deux Princes, emportés par la vengeance, vinrent offrir à Sobieski leurs bras & leurs troupes. Les Turcs virent cette déſertion en frémiſſant, hors d'état de l'empêcher (*a*). An. 1673.

Cette nuit fut bien dure à

(*a*) Cantémir, tom. 2. pag. 96.

An. 1673. paſſer ſous les armes. Le Soldat glacé par la neige qui tomboit en abondance, regardoit Sobieski viſitant les poſtes, ſe repoſant ſur un affut de canon & refuſant une tente. A la pointe du jour il obſerva que les rangs des ennemis s'éclairciſſoient. On voyoit ſur le parapet le même nombre de drapeaux, mais beaucoup moins de Janiſſaires. Les Turcs accoutumés à une douceur de climat, que les Polonois ne connoiſſent pas, ſont moins faits à la fatigue. Excédés d'avoir été vingt-quatre heures en bataille au milieu des frimats, & ne pouvant ſe perſuader qu'on oſât les attaquer en plein jour, ils prenoient un peu de repos.

Voici le moment que j'attendois, dit Sobieski, aux Offi-

ciers dont il étoit environné : *portez mes ordres pour l'attaque ;* & à l'instant il donna un exemple qu'en toute autre occasion on blâmeroit dans un Général. Voyant les premieres brigades flotter entre le courage & la crainte, il fit mettre pied à terre à son Régiment de Dragons, troupe formée par ses mains ; & marchant à leur tête, il arriva aux retranchemens. Sa taille puissante l'embarrassoit pour monter. Il fut aidé en essuyant le feu de l'ennemi, & il se montra avec ses Dragons sur le parapet. L'Infanterie qui le voit & qui tremble pour lui s'élance de droite & de gauche pour le soutenir, plie les premiers postes les uns sur les autres, & tourne contre eux leur propre canon. An. 1673.

An. 1673. Pendant que cela se passoit le Palatin de Russie, Jablonowski, fit un mouvement de la derniere importance. La Cavalerie n'avoit pas encore pénétré, & l'Infanterie craignoit d'être enveloppée en s'engageant trop avant, Il tourna par le camp que les Moldaves avoient abandonné, & avec les Pancernes il perça. Il y avoit près d'une heure *que* Sobieski combattoit à pied. Il eut enfin un cheval; & le reste de la Cavalerie se fit bien-tôt jour par le retranchement même.

La surprise fait plus de ravage que le feu & le fer. Les Turcs poussés de toute part perdoient beaucoup d'hommes & de terrein. Mais les Polonois trouvant plus de riches pavillons abandonnés que d'ennemis, s'arrêterent au pillage,

écueil ordinaire des troupes où la discipline est foible. Si la victoire balança, ce fut dans ce moment. Les Turcs charmés du pouvoir de leurs dépouilles reprirent courage & repoussoient les vainqueurs. Sobieski avec les Towarisz soutint ce premier choc. Jablonowski le secondoit avec les Pancernes. Le Palatin de Podalquie, Lesczinski, ramena les pillards aux drapeaux; & la victoire qui sembloit fuir, reparut avec l'ordre. An. 1673.

Sobieski dans la chaleur de l'action, portoit ses regards sur les suites. Il ordonna au Baron de Beham, Officier François, de marcher au pont pour ôter la retraite à l'ennemi (*a*).

(*a*) Il coupa le pont, craignant d'y être forcé.

An. 1673. Il n'y avoit plus que les Janissaires qui fissent ferme, n'osant lâcher le pied sous les yeux du brave Soliman qui les commandoit. Le Séraskier de son côté faisoit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un Général qui se trouve forcé dans son camp. Il rappelloit au combat ses escadrons rompus.

Mais lorsque des fuyards repoussés des ponts *vinrent* annoncer que la retraite étoit coupée, les Turcs, au lieu de puiser du courage dans le désespoir, ne sentirent plus que la terreur: un corps de six à sept mille chevaux cherchoit à s'échaper par un endroit où le rocher s'abbaissoit. Les Lithuaniens qui entroient par cette ouverture les chargerent. Repoussés sur le champ de bataille, ils se heurterent à toute

bride contre un peloton de Cavalerie Polonoiſe. Sobieski en étoit, parce qu'il ſe portoit partout. Malheur au Général qui dans une pareille circonſtance ne ſçauroit pas être Soldat. Il le fut ; & la fortune le ſervit autant que la bravoure. Son bras ſe laſſoit de frapper. On lui portoit un coup mortel : un jeune Héros, Zelinski, le reçut : ſa mort fut vengée. C'étoit un combat particulier au milieu d'une affaire générale. Le Palatin de Kalish & le Caſtellan de Poſnanie accoururent avec un gros de Gendarmerie & dégagerent les Polonois. Tout le camp ſe jonchoit d'infideles expirans. Soliman venoit d'être bleſſé & pris au milieu des Janiſſaires. Ces braves gens plioient enfin. Les Spahis pouſ- An. 1673.

An. 1673. soient leurs chevaux pêle-mêle sans autre dessein que celui d'éviter le sabre qui les poursuivoit. Le Séraskier couvert de plaies ne pensoit plus qu'à sauver les malheureux débris de sa défaite : mais par où ? Tout ce qui s'offroit à son idée c'étoit ou quelques sentiers à travers les rochers, ou les flots du Niester.

Dès ce moment, si on jette les yeux sur toute l'Armée Turque, ce n'est plus une bataille, c'est une déroute complette où la destruction se multiplie sous toutes les formes. Ici c'est un rocher d'où les fuyards se précipitent pour se briser sur d'autres rochers : on y voit des hommes & des chevaux entassés les uns sur les autres à plusieurs piques de

hauteur. Là c'eſt une Infante- An. 1671.
rie éperdue qui court vers la citadelle : mais la citadelle regorgeant déjà de monde, la renvoie au ſabre de l'ennemi. Plus loin c'eſt de la Cavalerie qui ſe jette dans le fleuve ou le feu l'atteint pour finir ſes horreurs. Ceux même qui gagnent l'autre bord, ou ceux qui avoient paſſé avant la rupture du pont ne ſont pas en ſureté. Ils s'étoient remis en bataille pour protéger & recevoir leurs compagnons qui tenteroient le paſſage. Un Brigadier de Cavalerie, l'impétueux Mondréoski, ne conſent point à les voir vivre. Il ſe jette à la nage, ſuivi de ſa brigade. Une balle vient le frapper au milieu du fleuve & le laiſſe ſans connoiſſance. On le ramene au point d'où il étoit parti. pour

An. 1673. ne perdre la vie que dix ans après dans une bataille encore plus éclatante. Sa troupe ſuit ſon objet, de nouveaux eſcadrons s'y joignent ; & l'ennemi battu par-tout, cherche ſon ſalut ſous les murs de Kamïnieck.

L'eau étoit couverte de dix mille Turbans & la terre de vingt mille morts, parmi leſquels on comptoit *huit mille* Janiſſaires. Il n'en coûta aux vainqueurs que cinq à ſix mille hommes tués ou bleſſés. Le Grand Veneur fut beaucoup regretté. Biginski retiré d'un tas de cadavres le lendemain de la bataille, eut le plaiſir de ſavoir qu'on avoit pleuré ſa mort. Quand on penſe à la ſupériorité des vaincus on croit lire une fable. De deux choſes l'une : ou c'eſt un grand dé-

ſavantage d'attendre l'ennemi An. 1673.
dans des retranchemens; ou le Ciel combattit pour les Polonois. Une troiſiéme peut-être donne la ſolution. Quand les hommes ſe battent, non pour la fantaiſie d'un Souverain, mais pour leur bonheur réel, & celui de la Patrie, ils s'élevent au-deſſus de l'humanité.

On avoit fait un grand nombre de priſonniers qui flétrirent les lauriers de Sobieski. Il eſt ſans doute à propos de faire remarquer le mal que les hommes puiſſans font aux autres hommes. C'eſt à eux à ne faire que du bien, s'ils veulent qu'on n'écrive que du bien. A peine Sobieski eut-il remercié Dieu par le ſacrifice de la Meſſe dans le magnifique pavillon du Général Turc, qu'il fit maſſa-

An. 1673. crer des captifs qui ne se défendoient plus ; & à cette premiere barbarie il en ajoûta une seconde : un ordre aux habitans du pays de mettre à mort tout infidele qui auroit cherché un asyle dans leurs foyers, sous peine de la vie pour eux-mêmes. Il oublioit que le Dieu des Batailles, (qualité qu'il ne prend que lorsque des forcenés troublent la terre,) est encore plus le Dieu de l'humanité. Des Bachas périrent dans cette boucherie : mais il n'eut pas le cruel plaisir d'y envelopper le Séraskier Husseim qui s'étoit évadé à tems (*a*).

Il fut plus humain envers les malheureux qui attendoient leur sort dans la Citadelle de

(*a*) Zaluski, tome 1. pag. 498 & suiv.

Choczin, où il y avoit de grandes richesses. Les Grecs, les Arméniens & les Juifs y tenoient leurs magasins pour le camp. L'artillerie fut avancée le même jour. Il étoit impossible que la citadelle tînt. Un secours lui arrivoit de Kaminieck, qui fut bien-tôt repoussé par Samuel Cosacowski. Après quoi, Sobieski envoya aux Assiégés un Député Polonois avec un prisonnier de distinction, le Bacha Czausio, pour les sommer de se rendre ou de se résoudre à être passés au fil de l'épée. Ces malheureux oserent encore demander une capitulation honorable, d'être conduits à Kaminieck en emportant leurs effets sur quarante chariots. Le bon Turc qui lut les conditions à Sobieski, en les arrosant de ses An. 1673.

An. 1673. larmes, le ſupplia de conſidérer que la Victoire ne s'attache conſtamment à aucune Nation; que Dieu punit ceux qui en abuſent; & qu'il a plus d'une fois abbaiſſé le lendemain ceux qu'il avoit élevés la veille. Sobieski accorda preſque tout; & ſur le champ le Bacha qui commandoit à Kaminieck reconnut cette bonté en renvoyant ſans rançon cinquante captifs Polonois. Les Polonois dans tous leurs écrits traitent les Turcs de Barbares. Ces Barbares enſeignent quelquefois la vertu aux Chrétiens.

L'Hiſtoire, après avoir accuſé le Général Paç dans la marche & avant l'attaque, lui doit cette juſtice que pendant l'action, rendu à ſon courage naturel & à l'amour de la Pa-

trie, il se conduisit en Héros avec ses Lithuaniens qui laisserent douter si les Polonois étoient plus braves. An. 1673.

Pendant que tout cela se passoit entre le Pruth & le Niester, l'Aga avoit fait son chemin. Arrivé à Léopol vers le commencement de Novembre, il y avoit trouvé le Roi à l'extrémité. La maladie qui s'étoit déclarée pendant la revue avoit fait des progrès à désespérer. Un ulcere dans les reins, du sang au lieu d'urine, des convulsions d'estomach, des vomissemens continuels ne lui laissoient qu'un souffle de vie qui ne lui permettoit pas de donner audience. Cependant l'Ambassadeur insistoit avec plus de hauteur encore qu'il n'en avoit montré à l'Ar-

An. 1673. mée. Il vouloit abſolument remettre au Roi la lettre de Mahomet & la caſſette dont il étoit chargé. Les Grands-Officiers de la Couronne & de la Cour étoient dans une agitation mortelle. Ils craignoient que la lettre ne contînt des expreſſions impérieuſes, le ſtyle d'un Seigneur à ſon Vaſſal; ils craignoient juſqu'à la ſuſcription qui pouvoit être changée depuis que la Pologne étoit devenue tributaire de la Porte. Le Vice-Chancelier, avant que de propoſer l'audience au Roi mourant, demandoit à voir la lettre, & la caſſette qui donnoit encore plus d'inquiétude. On ſe repréſentoit ce bâton de commandement, cette veſte, ſignes humilians de vaſſalité que le Grand-Seigneur

envoie à ſes tributaires dans trois Parties du monde : en revêtir ce Prince expirant, c'étoit lui donner le coup de mort; & quel affront éternel pour la Pologne ! Ce qui augmentoit les ſoupçons, c'eſt qu'il n'y avoit point de lettre pour le Vice-Chancelier. Ce procédé contre l'uſage ne préſentoit que des ténébres qui couvroient quelque choſe de funeſte. Cependant l'Ambaſſadeur s'obſtinoit à ne rien révéler qu'au lit du Roi. Il ſemble qu'on auroit pû le laiſſer murmurer dans ſon obſtination. Mais les ſuites en paroiſſoient à craindre. On ne ſavoit pas quel ſuccès auroit l'Armée ; les dernieres nouvelles n'en étoient pas heureuſes ; & ſi on échouoit dans l'expédition de Choczin, quel joug An. 1673.

An. 1673. seroit désormais assez pesant pour les vaincus ? L'adresse vient ordinairement au secours de la foiblesse. On dissimula ; on flatta l'Aga. On lui fit entendre que le Roi reprenoit des forces, & que dans peu de jours il seroit en état de l'écouter. Effectivement l'ulcere s'étoit ouvert, & les Médecins espéroient tout : mais la *nature*, qui les trompe si souvent en bien ou en mal, avoit décidé contr'eux. Michel expira le 10 Novembre sans postérité à l'âge de 35 ans, après quatre ans de regne, ou plûtôt d'agitation, de flétrissure, de troubles & d'horreurs. Si le Sceptre peut rendre un mortel heureux, c'est seulement celui qui sait le porter. Michel né avec un cœur sensible eût été bon Roi,

Roi, s'il avoit pû être un grand Roi. Son incapacité fit son malheur & celui de l'État. La Royauté ne l'étoit venu chercher que pour l'abbreuver de fiel, sans aucun mélange de consolation. Il avoit vû le mal; il ne vit pas le bien. Ses yeux s'étoient fermés la veille de la victoire de Choczin. An. 1673.

Trois jours après, l'espoir d'un nouveau triomphe vint flatter Sobieski. Il sçut par le Prince Moldave que dix mille Turcs, après avoir passé le Danube, traversoient la Moldavie pour grossir encore le camp de Choczin. Il prit avec lui une partie de sa Cavalerie sans équipage, & dans quatre jours de marche forcée arrivant à Pérérita sur le bord du Pruth, il eut le regret de manquer son

An. 1673. objet. Le Général Turc, Kaplan Bassa, instruit dans sa route de la défaite de Choczin, avoit repris le chemin du Danube.

Sobieski revenu à son Armée pensoit à tirer les plus grands avantages de ses succès: mais tout s'y opposa. Paç, qui s'étoit fait traîner à la victoire, n'étoit pas d'humeur à la suivre. Il avoit repris la route de Lithuanie avec ses troupes pendant l'absence de Sobieski. Les Polonois avoient encore de la volonté: mais la nouvelle de la mort du Roi changea la disposition des esprits, ou fut un prétexte pour un grand nombre. Ceux qui étoient chargés du butin de l'Orient, étoient pressés d'aller le mettre à couvert dans leurs foyers.

D'autres que les travaux lassoient dans une saison si dure, en désiroient la fin. Tous disoient que l'élection du nouveau Roi étoit l'unique affaire dont il falloit aller s'occuper en Pologne. An. 1672.

Sobieski représentoit que l'élection ne pouvoit avoir lieu qu'au Printems, & que l'hyver seroit bien employé à chasser les Turcs de l'Ukraine, & peut-être à tenter quelque chose sur Kaminieck. Il montroit une lettre du Grand-Chancelier qui conseilloit de poursuivre, la victoire, en annonçant la mort du Roi. On est étonné de voir Sobieski si peu pressé de retourner à Varsovie pour y former des brigues, lui qui avoit tant de titres pour la Couronne, si le mérite en fait

An. 1673. Il ébranloit les Polonois, il les reportoit à de nouvelles entreprises. Un ordre du Primat Czartoriski l'arrêta. Cet ordre portoit de ramener, sans délai, l'Armée en Pologne. La volonté de l'Inter-Roi est plus sacrée que celle du Roi. Il fallut obéir. Tout ce que put faire le Grand-Général, ce fut de laisser une garnison à Choczin où l'on éleva un tertre que les Polonois appellent *Mogila*, monument grossier d'un beau triomphe. Il n'étoit pas juste d'abandonner à la vengeance des Turcs les Moldaves & les Valaques, qui étoient venus se livrer à Sobieski. Il détacha un Corps de huit mille hommes sous la conduite du Grand-Enseigne Sienawski pour défendre le pays & les deux Hospodars;

défense qui ne leur servit guères. Le Moldave *Pétreczéïcus*, succombant bien-tôt sous la puissance Othomane, se sauva en Pologne, où le moindre Staroste se mettoit au-dessus d'un Prince dépouillé. Il se repentit de n'avoir pas souffert un affront plûtôt que de s'exposer à mille. La mort le délivra. Le Valaque *Grégoire*, après avoir été amusé par l'Empereur, chercha de l'appui chez le Pape qui lui parla d'entrer dans la communion Romaine. Il resta Schismatique & Prince en faisant sa paix avec Constantinople (*a*). Sobieski ne manquoit pourtant pas à la reconnoissance; il avoit fait pour An. 1672.

(*a*) Cantémir, tome 2, pag. 139.

An. 1673. eux tout ce qui étoit en son pouvoir ; après quoi, il reprit, malgré lui, la route de Pologne.

Si on examine cette expédition du côté de la conquête, elle n'offre presque rien d'avantageux. On gagnoit choczin, un amas de cabanes couvertes de chaume. La citadelle bonne pour le pays fut reprise par les Turcs pendant l'hyver : mais à considerer l'expédition du côté de la gloire, & de la conservation, il en est peu d'aussi brillantes, & qui présentent autant d'intérêt. Elle empêchoit la ratification du traité de Bourdchaz par le premier payement du tribut ; elle suspendoit l'esclavage de la Pologne ; elle affoiblissoit les Turcs par la perte d'une armée aguer-

rie; elle leur apprenoit que la Pologne, avec des forces médiocres, pouvoit braver leur énorme puissance. An. 1673.

Sobieski couvert de gloire se rendit à Léopol où il reçut les félicitations de tous les Ordres. Les Palatinats les plus éloignés envoyerent des Députés au Libérateur de la Patrie. Que les Rois s'enyvrent, s'ils peuvent, de l'encens qu'on leur prodigue après des victoires où souvent ils n'ont eu aucune part: encens de commande; celui que Sobieski recevoit étoit offert par la reconnoissance & la joie. Au bruit du triomphe de Choczin, on avoit quitté le deuil d'un Roi qu'on ne pleuroit pas, pour prendre les couleurs & le ton de l'allégresse. Si quelqu'un étoit fâché de